

NICOLAE IORGA

CHOIX DE TEXTES

PUBLIÉ AVEC UN AVANT-PROPOS,
UN TABLEAU CHRONOLOGIQUE
ET UNE BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE

PAR

MIHAI BERZA

NICOLAE IORGA

CHOIX DE TEXTES

La traduction des articles publiés par N. Iorga en roumain est due à :

MARGARETA BENDORF: « Les guerres de Vlad Țepeș contre les Turcs », « La fin de Michel le Brave », « Dante Alighieri », « Un héros moderne — Henrik Ibsen », « Henryk Sienkiewicz », « Pirandello », « Par dessus la colline de Streiu à Hațeg », « Brașov », « Sucevița », « Snagov », « L'art des indiens d'Amérique », « La mer, telle que je l'ai connue », « Une civilisation d'inutilité et de gaspillage ».

JEAN HERDAN: « Deux conceptions historiques », « L'homme préhistorique », « L'originalité de Virgile », « Villehardouin », « Gœthe », « La mort de Tolstoï », « Un athénien à Paris », « Oxford », « Paris », « Arles », « L'Escorial », « Lisbonne », « Evora », « Athènes », « La victime de Vienne: Le chancelier Dollfuss », « Souvenirs de fêtes », « L'espace vital », « Les deux héroïsmes », « Face à la guerre », « Peut-on détruire des peuples entiers? », « Sacrifier aux dieux du mal », « Kratos kai Bia », « Quel sera le Vainqueur suprême », « Voix qui dominent la tempête », « Une nouvelle « arme inconnue », « Supérieurs et inférieurs », « Quand apparaîtront les spectres », « La profonde corruption des idées », « Le fils des Vikings », « Et ensuite? », « Le final tragique ».

NICOLAE IORGA

CHOIX DE TEXTES

PUBLIÉ AVEC UN AVANT-PROPOS,
UN TABLEAU CHRONOLOGIQUE ET UNE
BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE

PAR
MIHAI BERZA

A V A N T — P R O P O S

L'année 1971, qui approche de sa fin, à connu, sur l'initiative de l'UNESCO, la célébration, dans un nombre important de pays, du centenaire de la naissance de Nicolae Iorga. Ainsi qu'il était naturel, c'est la patrie même du savant, la Roumanie, qui a rendu les plus grands honneurs à sa mémoire. Une séance solennelle de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie et de l'Académie des Sciences Sociales et Politiques, une session commune des Facultés d'histoire des Universités roumaines et une autre de l'Institut d'Histoire « N. Iorga », des conférences à Bucarest et dans les villes de province, des émissions radiophoniques, des articles dans les revues et les journaux et quelques recueils d'études sur la vie et l'œuvre de Nicolae Iorga s'inscrivirent parmi les très nombreuses manifestations qui eurent lieu à cette occasion. L'ampleur acquise par la célébration de ce centenaire et son double aspect, national et international, s'expliquent par la place éminente que Iorga a occupée dans la vie publique et dans la culture de son pays, ainsi que par l'importance de sa contribution au développement général des études historiques à la fin du siècle dernier et pendant les quatre premières décennies de notre siècle. C'est à cet effort de rendre mieux connue l'une des personnalités les plus puissantes d'une époque encore proche à la nôtre qu'appartient aussi ce petit volume dont la Commission nationale roumaine pour l'UNESCO nous a confié la préparation. Il a pour but d'offrir au lecteur la possibilité d'un premier contact avec une œuvre dont les proportions gigantesques ont été souvent évoquées et qui en même temps est d'une extrême diversité quant à son contenu. Les dimensions imposées à cette publication nous ont empêché de tenter même d'y introduire des textes aptes à illustrer tous les aspects des préoccupations de Iorga, aussi bien que toutes les facettes de son multiple génie ou la gamme variée de ses ressources d'écrivain. Il nous a fallu, donc, faire un choix non seulement dans une matière immense, mais aussi entre les différents domaines où s'est manifesté cet esprit curieux de tout ce qui est vie, de tout ce qui touche à l'humanité dans son passé millénaire et dans son existence contemporaine. Comme tout choix, celui que nous proposons à

ceux qui voudront bien se pencher sur ces pages, ne peut pas manquer d'être quelque peu arbitraire. Il s'est efforcé du moins de se diriger vers quelques-uns des domaines les plus représentatifs pour la pensée et l'action de Iorga.

Le premier est, sans doute, celui de l'histoire, car Iorga fut avant tout un historien. Dans ce champ principal de son activité, le savant roumain, parti d'études sur une période avancée du Moyen Age — dont sa thèse des Hautes Etudes sur « Philippe de Mézières (1327—1404) et la croisade au XIV^e siècle », Paris, 1896 — étendit successivement ses investigations à toutes les époques de l'histoire, de même qu'il embrassa par ses recherches des espaces toujours plus larges. Ses écrits historiques allèrent ainsi des articles érudits qu'il prodiguait aux périodiques de spécialité jusqu'aux vastes synthèses d'histoire d'un peuple ou d'un Etat, d'une région ou de l'ensemble de l'humanité, qui marquèrent les dates principales de sa carrière scientifique. Les pages que nous avons tirées de cette masse de travaux se rapportent plus particulièrement à l'histoire de Byzance, de l'Empire ottoman et des Roumains, car, bien qu'ayant apporté des vues nouvelles sur tant d'autres sujets, sa contribution principale reste liée à la connaissance de cette partie de notre continent que nous nous sommes habitués d'appeler, en bonne mesure aussi à la suite de Iorga, le Sud-Est européen. Nous y avons introduit encore un fragment du discours de réception à l'Académie Roumaine, prononcé par Iorga en 1911, parce qu'il représente une étape essentielle dans le développement de ses conceptions sur l'histoire et le métier d'historien, ainsi que l'article intitulé « Moyen Age et Antiquité », qui exprime, avec ses idées sur les éléments d'unité de l'époque médiévale, son admiration enthousiaste pour cette période autrefois si dénigrée et dans laquelle il voyait, non sans être porté à idéaliser parfois la réalité, un âge de création intense, basée sur la plus large collaboration humaine.

La deuxième section de notre petit livre est constituée par une série d'évocations et d'analyses de grands écrivains ou d'œuvres littéraires. L'intérêt pour la littérature a été permanent chez Iorga et, sans exagérer l'importance d'une telle distinction, nous pouvons noter qu'il s'est manifesté avant celui pour l'histoire, car ses premiers articles, dont la publication commençait dès 1890, étaient des articles de critique littéraire. La nature de l'intérêt historique de Iorga, concentré surtout autour des facteurs spirituels, n'a fait, d'autre part, que renforcer son inclination vers l'histoire littéraire, dans laquelle il voyait une des sources les plus éloquents pour l'étude d'une société en même temps que l'une des formes d'expression les plus hautes de l'activité humaine. Ajoutons qu'il pratiqua lui-même, quoique sans grand succès, la littérature depuis l'adolescence jusqu'à la fin de ses jours, comme poète et auteur dramatique. La critique littéraire continua aussi à être présente parmi ses préoccupations, associée à la volonté d'imprimer au développement de la littérature de son pays une direction dans le sens de ses propres vues.

De toutes ces activités, c'est l'histoire littéraire qui a tiré le plus grand profit. Elle lui est redevable en premier lieu d'une série de travaux qui constituent une histoire complète de la littérature roumaine et d'une remarquable « Histoire des littératures romanes » (3 vol., en roum.), fruit de lectures d'une impressionnante étendue, auxquelles il faut absolument ajouter une autre série, toujours en roumain, portant le titre suggestif de « Livres représentatifs dans l'histoire de l'humanité » (5 vol.).

Les quelques pièces qui se trouvent réunies ici (pour la plupart des fragments d'écrits plus étendus ou de brefs morceaux) sont loin de pouvoir rendre compte de la gamme très variée des moyens utilisés par Iorga dans l'approche de l'œuvre littéraire. On pourra toutefois voir sa vive sensibilité pour la poésie simple et vraie, sa profonde connaissance des milieux où naissent les œuvres d'art, son sentiment constant de la responsabilité de l'artiste envers la société à laquelle il appartient.

Un choix de notes de voyage fournit la matière du troisième chapitre. Voyageur attentif, Iorga commença à noter ses impressions dès son premier contact avec l'Italie, en 1890. Nous devons à cette habitude, qui correspondait à son permanent besoin de comprendre et de communiquer, toute une série de journaux de voyage à travers la plus grande partie de l'Europe et aux Etats-Unis d'Amérique.

Ouvert à la vie contemporaine et surtout à ses formes populaires, remarquable observateur de la nature dont il savait rendre en quelques traits les aspects essentiels, Iorga excellait surtout à déchiffrer dans un paysage urbain le passé d'une agglomération humaine, à y surprendre tout ce qui se conserve de vivant d'une longue tradition. C'est dans ce sens que l'on peut dire que l'ensemble de ces ouvrages constitue une géographie culturelle de l'Europe du plus grand intérêt,

Une place à part occupe dans cette catégorie d'ouvrages le cycle de volumes publiés par Iorga au cours des années 1904—1906 et qui sont le résultat d'une enquête minutieuse, entreprise sur tout le territoire habité par les Roumains. Il s'agissait pour lui, en premier lieu, de connaître la situation réelle de son peuple, les forces vives de sa nation, et aussi le legs des prédécesseurs, tel qu'il se trouve dans ce qui survit du passé comme monuments et surtout comme modes de vie et réactions profondes. C'était donc en même temps, élargir la base de ses recherches d'historien et contribuer à l'éducation de ses contemporains, éclairer leur amour de la patrie et contribuer, par cette connaissance plus profonde, à la préparation de l'unité d'Etat, qui constituait à cette époque l'objectif principal de ses efforts.

Nous y trouvons, à côté d'une riche moisson d'observations sur l'ancien art roumain, à un moment où cette discipline était à peine à ses débuts, quelques-unes des plus belles pages d'évocation historique que Iorga nous ait laissées et des notations de paysage qui font souvent de lui un vigoureux poète de la nature.

Nous avons réservé la dernière partie du recueil à quelques spécimens de prose politique. Dès les dernières années du siècle passé, Iorga avait commencé, dans des séries d'articles réunis ensuite en volume, la critique de la société roumaine de son temps. Partie des formes de la vie intellectuelle et des directions de la culture, cette critique allait élargir successivement son domaine. En 1906, Iorga entra dans la politique militante et fonda son propre journal: « Neamul Românesc », auquel il donna jusqu'en 1940 son article quotidien. Elu bientôt député, il illustra pendant plus de trois décennies la tribune du Parlement, ses dons d'orateur égalant ceux du journaliste. Les articles de journal, les discours à la Chambre des députés ou dans des réunions publiques, les conférences aussitôt publiées, les brochures et les volumes se multiplièrent d'une façon prodigieuse et constituent pour le chercheur d'aujourd'hui de vastes archives où se retrouvent les problèmes qui agitérent la société roumaine durant une quarantaine d'années.

Que les solutions apportées par Iorga à ces problèmes n'étaient pas toujours les meilleures, ou n'étaient pas les vraies solutions, il est aujourd'hui évident. Un certain chauvinisme, visible surtout pendant la période du combat pour l'unité d'Etat, un conservatisme social toujours plus accentué après la première Guerre mondiale, l'appel permanent à la tradition et l'attente d'une rénovation morale capable d'assurer à elle seule la solution des conflits sociaux sont autant de traits idéologiques et de psychologie qui freinèrent souvent l'élan de Iorga et l'empêchèrent de concevoir la transformation de structure d'une société à l'égard de laquelle il ne cacha jamais sa profonde insatisfaction. Mais son patriotisme ardent, sa noble conception des devoirs de chacun envers son peuple, sa lutte pour les droits de sa nation et celle qu'il a menée avec constance en faveur de la classe paysanne, sa foi dans les vertus des masses n'ont pas trouvé seulement un écho certain dans la société de son temps, dont il s'est voulu, avant tout, l'éducateur. Ils nous ont laissé aussi des pages d'un timbre très pur, parmi lesquelles le choix est particulièrement difficile. Fallait-il s'arrêter à ses vibrants articles et à ses discours des années 1906—1907, liés au grand soulèvement paysan qu'il avait prédit et qu'il justifia avec un rare courage? Devait-on leur préférer des textes de la première Guerre mondiale, lorsque, dans le bout de territoire resté inoccupé par l'ennemi, il fut un rassembleur d'énergies, un de ceux qui ne perdirent jamais la foi dans l'accomplissement de la justice pour sa nation? Nous avons cru mieux faire en fixant notre choix sur les dernières années de cette existence si pleine, celles où sa nation semblait de nouveau destinée à disparaître parmi les nations libres, où un sort semblable menaçait tant d'autres peuples, tandis qu'une menace non moins forte mettait en doute l'avenir même des valeurs fondamentales de notre civilisation. Pendant ces années tragiques, Iorga redoubla d'énergie. Tandis qu'il publiait fébrilement les derniers volumes de sa grande « Histoire des Roumains » et commençait, immédiatement après, cette nouvelle synthèse de l'his-

toire universelle que devait être l'« Historiologie Humaine », ses cours, ses conférences, ses communications savantes, ses articles de journal lui servaient comme autant de moyens pour dénoncer la doctrine hitlérienne, pour affirmer le droit de chaque peuple de vivre libre sur son territoire national et pour exprimer jusqu'au bout, malgré tout ce qui se passait autour de lui, son inébranlable confiance, appuyée sur toute l'expérience de l'histoire, dans la sortie victorieuse de l'humanité de cette crise à allure de cauchemar, qu'elle était en train de traverser. Il servit ainsi noblement, jusqu'à la dernière heure, les deux causes inséparables, de sa patrie et de la destinée de l'homme.

★

A plus de trente ans après la mort de Iorga, et malgré les profondes transformations que la Roumanie et le monde ont connues depuis lors, la personnalité du savant et son œuvre conservent encore une valeur exemplaire à de nombreux égards.

D'abord, l'homme. Il reste vivant dans le souvenir de sa nation parce que les vertus qu'il a prônées, il fut le premier à les pratiquer. C'étaient d'ailleurs des vertus très simples: le travail, conçu comme le devoir suprême et réalisé dans un état de plénitude, en tant que fonction créatrice de l'homme; la solidarité, nationale et humaine, avec ses compléments naturels, le sentiment de responsabilité envers son prochain et surtout envers sa nation, la participation active à la vie de la société; le courage d'être toujours soi-même, l'effort de se surpasser; le devoir de garder toujours dans son âme l'amour de la vie, de ne jamais désespérer, ne se rendre jamais vaincu, de conserver toujours sa foi intacte dans les vertus de son peuple, et dans la marche en avant de l'humanité.

Il serait absurde de tenter ici le bilan de ce qui reste encore vivant de l'œuvre immense de Iorga. Nous n'insisterons ni sur la masse d'informations inédites dont il a enrichi la recherche par ses publications de sources, ni sur les faits sans nombre qu'il a établis, ni même sur les interprétations, souvent lumineuses, qu'il leur a données ou sur l'essence de ses vues concernant le développement historique d'une région ou d'une autre, d'une époque ou de l'ensemble de l'évolution humaine. C'est pour la même raison que nous n'insisterons ni sur tout ce qui nous sépare, du point de vue théorique, de ce maître, sur ce que nous ne pouvons accepter de ses conclusions, justement parce qu'elles partent de principes de méthode différents. Cette œuvre d'analyse attentive est en train de se faire, mais elle requiert l'apport de nombreux spécialistes et sera sans doute de longue durée. D'ailleurs, comme il arrive toujours lorsqu'il s'agit de grandes créations, chaque génération aura à lui donner sa propre interprétation. Ce que nous voudrions faire est beaucoup plus simple. C'est d'indiquer, de manière très sommaire, en quoi l'activité d'historien et de

participant passionné à la vie culturelle de son pays de Nicolae Iorga, nous semble exemplaire, au-delà de tout ce qui peut apparaître discutable dans ses jugements concrets.

Iorga a toujours eu un grand respect pour les cultures traditionnelles, comme la culture paysanne, sur lesquelles il s'est penché avec amour, a tenté de les déchiffrer, de retrouver des significations obscurcies par le temps et y a trouvé parfois une source remarquable pour la reconstitution du passé. Mais il était, en même temps, pour l'accès des masses à la culture de son époque. A cette culture elle-même, surtout à l'art et à la littérature, il demandait avant tout deux choses, liées d'ailleurs entre elles. La première était l'originalité. Une culture originale est le suprême apport de chaque peuple aux biens communs de l'humanité et, en un certain sens, sa justification historique. Pour conserver son originalité, la culture d'un peuple doit rester ouverte à l'égard de toute création humaine, mais éviter les imitations stériles et chercher ses sources d'inspiration dans la vie profonde de la société à laquelle elle s'adresse en premier lieu. Un élément capable de l'assurer est encore le maintien du contact avec ses propres traditions et surtout avec la création populaire, considérée par Iorga comme l'expression la plus durable des traits spécifiques de la vie spirituelle d'un peuple. La seconde condition était pour Iorga celle de l'accessibilité de la culture, afin qu'elle puisse remplir sa fonction sociale. D'ici les devoirs de l'artiste envers la société, qui entraînent, évidemment, les très délicates questions du langage artistique et de la valeur morale de l'art.

L'œuvre historique de Nicolae Iorga est avant tout un stimulant de la pensée. Elle enseigne que l'histoire, comme toute science, est toujours à refaire, qu'il n'y a pas de vérité définitivement établie et que le seul effort d'une pensée originale est capable de la saisir dans une meilleure approximation. On doit, donc, respecter les résultats des prédécesseurs, mais il faut à chaque moment tout reprendre, oser une interprétation personnelle, avoir le courage de regarder d'un œil neuf la matière dont on traite.

Partir toujours des sources, non seulement comme base pour établir les faits, mais surtout pour retrouver « les réalités humaines dans leur propre milieu » — et c'est ce contact permanent avec les sources de toutes les époques qui vivifie ses ouvrages de synthèse générale —, soumettre les sources à une critique saine — Iorga s'est toujours opposé aux excès hypercritiques — mais donner ensuite libre cours à l'hypothèse, qui aura d'autant plus de valeur qu'elle sera mieux nourrie d'une profonde connaissance de l'ensemble de la vie historique et permettra d'intégrer les faits dans une vision cohérente.

Dans toute cette suite d'opérations intervient la personnalité de l'historien, dont le rôle n'est pas seulement de constater et d'expliquer, mais aussi d'établir des jugements de valeur. Iorga a toujours été contre la prétendue objectivité de l'historien, dans laquelle il ne voyait, dans le meilleur des cas, que « l'incapacité d'être subjectif ». Si cette formule est de la préface qu'il

préparait pour l'« Historiologie humaine », une trentaine d'années plus tôt, au Congrès des sciences historiques de Londres, en 1913, il protestait déjà contre « une histoire universelle de caractère impersonnel, figée dans son objectivité inutile ».

L'histoire est donc une science qui implique des attitudes et des options ; une science qui engage. Elle implique aussi, par la variété des questions qu'elle pose, des connaissances qui dépassent de loin les limites de la stricte spécialité. Et encore, la connaissance de la vie actuelle, qui reste la meilleure école, la vie qui se déroule sous les yeux de l'historien et à laquelle il est obligé de prendre part de toute ses forces et avec toute son expérience.

Le silence des salles d'archives et la claustration du cabinet de travail sont sans doute absolument nécessaires, mais l'historien doit savoir en sortir et affronter les problèmes d'une société vivante, pour mieux comprendre ceux, fort différents certainement, des sociétés d'autrefois. Ce conseil, Iorga l'a pratiqué plus que personne, en même temps qu'il considérait, ce qui était rare alors, que le domaine de l'histoire ne s'arrête pas quelque part, loin du présent, mais qu'il descend jusque dans l'actualité.

Iorga a naturellement compris le besoin légitime de la spécialisation pour la recherche personnelle en matière d'histoire. Ce qu'il a détesté, c'est l'esprit du spécialiste qui borne son attention au seul objet de sa spécialité. L'histoire est un tout et Iorga s'inscrit parmi ceux qui ont affirmé avec plus de vigueur l'unité et l'intégralité de l'histoire. Il n'y a pas de fait historique qui jouisse d'une existence indépendante et qui puisse être compris en l'étudiant comme tel. Tout est relation, causalité complexe, suite indéfinie de conséquences, tout se lie dans l'espace et dans le temps. C'est cet effort de dépasser le point de vue strictement local, chronologique où d'un certain aspect de la vie historique — économique, social, culturel, etc. — que Iorga a toujours conseillé. C'est la nécessité de replacer chaque détail dans l'ensemble de phénomènes auquel il a appartenu, pour qu'il retrouve son sens, d'avoir toujours présent le grand courant continu qu'est l'histoire, que Iorga a invoqué sans cesse. Il n'y a pas d'histoire des institutions ou des faits économiques ou de la vie intellectuelle, il y a l'histoire de l'homme dans ses manifestations variées, reliées indissolublement entre elles. Il n'y a pas de frontières fixes entre les époques historiques, comme il n'y a pas de frontières entre l'histoire des territoires et des nations. On se les impose pour l'étude, mais il faut les dépasser pour la compréhension. Pour saisir ce qu'il y a de spécifique et ce qu'il y a de général dans l'objet de sa recherche, l'historien doit élargir continuellement son horizon, sortir de sa spécialité pour y revenir mieux armé. Aux esprits les plus courageux, à ceux doués de la capacité nécessaire — et non, certes, aux dilettantes —, Iorga leur enseigna à tendre toujours vers de plus grands espaces — chronologiques et géographiques — pour parvenir à l'appréhension globale de l'histoire, telle qu'il s'est efforcé lui-même d'atteindre.

Surtout, il ne faut jamais oublier que l'histoire est vie. C'est peut-être son enseignement suprême et l'exemple le plus éclatant qu'il nous ait laissé. L'histoire est une science — dans un sens différent de celui que Iorga donnait à ce terme —, elle réclame les analyses les plus rigoureuses, elle doit tenir compte de tous les facteurs qui interviennent pour déterminer le mouvement historique et de leurs rapports réciproques, mais son but reste l'étude de sociétés qui furent vivantes et qu'on doit retrouver dans l'unité et l'intégralité de leur existence.

Passionné de l'homme, amoureux de la vie, Iorga a eu le privilège de se transporter à toute époque de l'histoire et dans les milieux de civilisation les plus différents, avec la parfaite sensation de se trouver parmi des hommes qui vivent et la capacité de transmettre au lecteur cette sensation de vie vécue. C'est ce qui constitue, avec la forte tension intérieure et le permanent jaillissement des idées, le grand attrait de son œuvre et la raison de sa durée.

Décembre 1971.

M. BERZA

TABLEAU CHRONOLOGIQUE

DES PRINCIPALES DATES DE LA VIE ET DE L'ACTIVITÉ DE NICOLAE IORGA *

- 1871, 5 juin: naissance à Botoșani de Nicolae Iorga, fils de N. Iorga, avocat, et de Zulnia Iorga, née Argyropoulos.
- 1875: N. Iorga reste orphelin de père.
- vers 1876: premières lectures d'histoire de N. I.: les chroniques moldaves des XVII^e—XVIII^e ss., éditées par M. Kogălniceanu. A la même époque, l'enfant lisait le français à livre ouvert.
- 1877—1881: cours primaire à Botoșani.
- 1881—1888: cours secondaire à Botoșani et à Iași.
- vers 1883: premières leçons particulières données par N. I.
- vers 1888: initiation au socialisme.
- 1888: bachelier ès « lettres et sciences » (reçu I^{er} pour la Moldavie).
- 1888 sept.: études universitaires à Iași. Élève de l'historien et philosophe de l'histoire A. D. Xenopol.
- 1889 déc.: licencié ès lettres (avec dispense de stage) de l'Université de Iași.
- 1890, 18 févr.: premier article de critique littéraire, publié dans le journal « Lupta » de Iași. Il continue à publier des articles de critique, d'histoire et de théorie littéraire dans le même journal et dans les revues « Revista Nouă » et « Convorbiri Literare ». La même année, 1890, N. I. débute comme poète dans la revue « Contemporanul ».
- 1890: premier article d'histoire — *Manolache Drăghici* — publié dans « Arhiva societăței științifice și literare » de Iași, 1899—1890, no. 6.
- 1890: premier voyage en Italie.
- 1890, oct.: } études en France. Élève à l'École Pratique des Hautes Études de
G. Monod, L. Duchesne, Ch. Bémont.
- 1893 javn.: } Diplômé avec « Philippe de Mézières (1327—1405) et la croisade au
XIV^e siècle », ouvrage paru dans la « Bibliothèque » de l'École en 1896.

* Je remercie Andrei Pippidi, chercheur à l'Institut des études sud-est européennes de Bucarest et petit-fils de Nicolae Iorga, pour les informations qu'il m'a fournies afin de compléter le présent tableau chronologique.

- 1891: commence à collaborer à la « Grande Encyclopédie » (vol. XIII—XVI).
- 1892: *Une collection de lettres de Philippe de Mézières*, article paru dans la « Revue Historique », XLIX, 1892.
- 1893: études et recherches d'archives en Allemagne. Docteur de l'Université de Leipzig. Dans le jury: K. Lamprecht.
- 1893: *Thomas III, marquis de Saluces. Étude historique et littéraire*, Paris, H. Champion (thèse de doctorat à l'Université de Leipzig).
- 1893: premier volume de vers: *Poezii (1890—1893)*, București (les deux derniers paraîtront en 1940).
- 1893—1894: premiers volumes d'histoire littéraire: *Schițe din literatura românească*, I—II, Iași.
- 1894: recherches d'archives en Autriche et en Italie (principalement à Venise).
- 1894, 1^{er} nov.: nommé professeur suppléant à la chaire d'Histoire Universelle de la Faculté des Lettres et Philosophie de Bucarest.
- 1895: première publication de notes de voyage: *Amintiri din Italia. Giosuè Carducci*, București.
- 1895—1940: professeur d'Histoire Universelle à l'Université de Bucarest.
- 1897: paraît le X^e volume de la collection de documents « Hurmuzaki », le premier publié par ses soins (le XI^e suit en 1900).
- 1897: élu correspondant de l'Académie Roumaine.
- 1899: *Opinions sincères. La vie intellectuelle des Roumains en 1899*, Bucarest, suivi en 1900 par *Opinions pernicieuses d'un mauvais patriote*, Bucarest: recueils d'articles de critique de la société roumaine et de ses institutions.
- 1905: *Geschichte des rumänischen Volkes*, 2 vol., Gotha: première synthèse de l'histoire roumaine par N. I.
- 1905—1906: N. I. dirige la revue littéraire « Sămănătorul », animée par lui depuis 1903.
- 1906—1915: directeur de la revue « Drum Drept ».
- 1906—1940: fondateur et directeur du journal « Neamul Românesc ».
- 1907: première élection à la Chambre des députés.
- 1907—1908: directeur de la revue « Floarea Darurilor ».
- 1908: secrétaire général de la « Ligue culturelle pour l'unité de tous les Roumains » et ensuite — 1924-1940 — président de la « Ligue ».
- 1908: fondation de l'imprimerie de Vălenii de Munte.
- 1908: fondation de l'Université Populaire de Vălenii de Munte. En 1920, à Văleni, création des « Fondations N. Iorga ».
- 1908: membre correspondant de l'Académie Serbe.
- 1908—1912: } directeur de la revue « Neamul românesc literar ».
1918—1919: }
- 1908—1913: *Geschichte des osmanischen Reiches*, 5 vol., Gotha.

- 1910: élu membre de l'Académie Roumaine. Discours de réception prononcé le 17 mai 1911.
- 1910: fondation du parti national-démocrate.
- 1910—1916: } directeur de la revue « Neamul românesc pentru popor ».
1928—1940: }
- 1911: première pièce de théâtre: *Mihai Viteazul* (Michel le Brave), Vălenii de Munte (écrite vers 1906).
- 1911: membre de la Deputazione Veneta di Storia Patria.
- 1911—1940: professeur à l'Ecole Supérieure de Guerre.
- 1912: membre de l'Ateneo Veneto.
- 1912—1940: dirige le « Bulletin de la Section Historique de l'Académie Roumaine ».
- 1913: III^e Congrès international des sciences historiques, à Londres; communications: 1. Les bases nécessaires d'une nouvelle histoire du Moyen Age; 2. La survivance byzantine dans les pays roumains (publiées à Bucarest, la même année).
- 1913: fonde, avec V. Pârvan et G. Murgoci, l'Institut pour l'étude de l'Europe Sud-Orientale (inauguré en janvier 1914), qu'il dirigera jusqu'à sa fin. De 1914 à 1923, paraîtra le « Bulletin de l'Institut pour l'étude de l'Europe sud-orientale », publié sous la direction des trois savants fondateurs de l'Institut.
- 1915—1940: directeur de « Revista Istorică ».
- fin 1916 — fin 1918: réfugié à Iași pendant l'occupation allemande de la Valachie, N. I. développe une activité débordante ayant pour but le maintien de la foi dans la victoire finale et du moral de l'armée et de la nation (articles de journal, discours, conférences, etc.). Il n'interrompt ni ses cours, ni son activité scientifique, mais tout est subordonné à la défense des droits de son peuple.
- 1917: N. I. rédige une proclamation, signée par le roi Ferdinand, qui promettait aux soldats la réforme agraire.
- 1919: docteur *honoris causa* de l'Université de Strasbourg.
- 1919—1920: président de la Chambre des députés.
- 1920: correspondant de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres (Paris).
- 1920: professeur invité à la chaire pour les savants étrangers (Fondation Michonis) du Collège de France.
- 1920: docteur *honoris causa* de l'Université de Tchernovtsy.
- 1921: correspondant de l'Académie des Lettres et Sciences de Naples.
- 1922—1940: directeur de l'Ecole Roumaine en France (Fontenay-aux-Roses — Paris).
- 1922—1940: professeur agrégé à la Sorbonne.
- 1923: V^e Congrès international des sciences historiques, à Bruxelles; communications: 1. La « Romania » danubienne et les barbares au VI^e siècle (« Revue belge de philologie et d'histoire, III, 1924 »); 2. Les origines de

l'art populaire roumain (« Bull. de l'Institut pour l'étude de l'Europe sud-orientale », X, 1923).

- 1923: docteur *honoris causa* de l'Université de Lyon.
- 1923: membre associé de l'Académie de Lyon.
- 1923: membre correspondant de l'Académie Suédoise.
- 1923: membre correspondant de l'Académie Polonaise.
- 1923—1940: président de la Commission des Monuments Historiques de Roumanie.
- 1923—1940: directeur de « Buletinul Comisiunii Monumentelor Istorice ».
- 1923—1940: directeur des *Mélanges de l'Ecole Roumaine en France*.
- 1924: premier Congrès international des études byzantines, organisé à Bucarest sur l'initiative de N. I.
- 1924: membre de la Société d'Histoire de Lvov.
- 1924—1940: directeur de la « Revue historique du Sud-Est européen » (continuation du « Bulletin de l'Institut pour l'étude de l'Europe sud-orientale »).
- 1924—1940: directeur de « Buletinul Comisiei Istorice a României ».
- 1926: docteur *honoris causa* de l'Université de Genève.
- 1926: docteur *honoris causa* de la Faculté de Théologie Protestante de Paris.
- 1926: membre correspondant de la Société de Géographie de Lisbonne.
- 1926—1929: *Essai de synthèse de l'histoire de l'humanité*, 4 vol., Paris.
- 1928: VI^e Congrès international des sciences historiques, à Oslo; communication: L'interpénétration de l'Orient et de l'Occident au Moyen Age (« Bull. de la Section hist. de l'Acad. roum. », XV, 1929).
- 1928: membre de l'Istituto Veneto.
- 1928—1929: doyen de la Faculté des Lettres de Bucarest.
- 1928—1940: directeur de la revue littéraire « Cuget Clar » (à partir de 1936 avec le sous-titre « Noul Sămănător »).
- 1929: fonde le théâtre de la « Ligue Culturelle ».
- 1929: docteur *honoris causa* de l'Université de Vilnius.
- 1929—1932: recteur de l'Université de Bucarest.
- 1930: docteur *honoris causa* de l'Université d'Oxford.
- 1930: membre correspondant de l'Académie Arménienne de San Lazzaro (Venise)
- 1931: docteur *honoris causa* de l'Université de Paris.
- 1931: membre correspondant de l'Académie Tchèque.
- 1931: fonde le Musée d'Art Religieux de la Commission des Monuments Historiques.
- 1931: fonde la « Casa Romena » de Venise.
- 1931: membre de l'Academia Latinitatis Excolendae.

- 1931, avril — } président du Conseil des Ministres et Ministre de l'Instruction Publique.
 1932, mai: }
- 1932: membre associé de l'Institut de France.
- 1932: docteur *honoris causa* de l'Université de Bratislava.
- 1932: membre correspondant de l'Accademia degli Arcadi (Rome).
- 1932—1940: professeur à l'Académie des Hautes Etudes Commerciales.
- avant 1933: membre de l'Institut Slave de Prague; membre de l'Institut Slave de Londres et membre correspondant de l'Accademia dei Lincei.
- 1933: docteur *honoris causa* de l'Université de Rome.
- 1933: membre associé de la Société des Etudes byzantines d'Athènes.
- 1934: fondation à Bucarest de l'Institut d'études byzantines.
- 1934: *Histoire de la vie byzantine. Empire et civilisation*, 3 vol., Bucarest; suivi en 1935 par *Byzance après Byzance*, Bucarest.
- 1934: *Mes horizons. Une vie humaine — telle qu'elle fut* (en roum.), 3 vol. (récit autobiographique; source de premier intérêt pour la biographie de N. I. et chef-d'œuvre de la littérature roumaine).
- 1934—1939: *Oameni cari ai fost*, 4 vol., Bucarest (1^{ère} éd. du 1^{er} vol., 1911). Portraits et évocations de personnalités roumaines et étrangères; très important aussi du point de vue de la valeur littéraire.
- 1936: membre correspondant de l'Académie Stanislas de Nancy.
- 1936—1939: *Istoria Românilor*, I 1-2 — X, Bucarest (éd. fr., Bucarest, 1937—1945): dernière synthèse de l'histoire roumaine par N. I.
- 1937: fonde l'Institut d'Histoire Universelle de Bucarest, auquel il lègue sa maison, ses meubles et son immense bibliothèque (actuellement bibliothèque de l'Institut d'Histoire « N. Iorga »).
- 1937: membre correspondant de l'Académie de Santiago du Chili.
- 1938: VIII^e Congrès international des sciences historiques, à Zurich; communication: Les permanences de l'histoire (« Rev. hist. du Sud-Est européen », XV, 1938).
- 1938—1940: vice-président du Comité International des Sciences Historiques.
- 1938—1940: organise à Vălenii de Munte des spectacles de théâtre en plein air.
- 1939: président du Sénat (pendant 4 jours; il s'empresse de démissionner avec éclat).
- 1939: docteur *honoris causa* de l'Université d'Alger.
- 1940, 27 nov.: Nicolae Iorga est assassiné, près du village de Strejnic, par un groupe de membres de la „Garde de Fer.”

PRINCIPAUX OUVRAGES D'HISTOIRE ET D'HISTOIRE DE LA CULTURE DE N. IORGA

I. THÉORIE DE L'HISTOIRE

1. *Généralités concernant les études historiques* (en roum.), 3^e éd. (1^{re} éd., 1911), Buc. 1944.

II. OUVRAGES DE SYNTHÈSE GÉNÉRALE

1. *Observations d'un non-spécialiste sur l'histoire de l'Antiquité* (en roum.), Buc. 1916.
2. *Développement des institutions politiques et sociales de l'Europe* (en roum.), 3 vol., Buc. 1920.
3. *Éléments d'unité du monde médiéval, moderne et contemporain* (en roum.), 3 vol. 1921—1922.
4. *Essai de synthèse de l'histoire de l'humanité*, 4 vol., Paris, 1926—1929.
5. *Matériaux pour une Historiologie humaine*, fragments inédits p.p. Liliانا N. Iorga, avant-propos de D.M. Pippidi (en roum.), Buc. 1968.

III. BYZANCE, CROISADES, EMPIRE OTTOMAN ET SUD-EST DE L'EUROPE

1. *Philippe de Mézières (1327—1405) et la Croisade au XIV^e siècle*, Bibl. de l'Ecole des Hautes Etudes, fasc. 110, Paris, 1896.
2. *The Byzantine Empire*, Londres, 1907.
3. *Geschichte des osmanischen Reiches* (coll. * Allgemeine Staatengeschichte *), 5. vol., Gotha, 1908—1913.
4. *Brève histoire de l'Albanie et du peuple albanais*, Buc. 1919.
5. *Brève histoire des Croisades et de leurs fondations en Terre Sainte*, Paris, 1924.
6. *Idées et formes littéraires françaises dans le Sud-Est de l'Europe.*, Leçons faites à la Sorbonne (I. La pénétration des idées de l'Occident dans le Sud-Est de l'Europe au XVIII^e siècle; II. Le romantisme dans le Sud-Est de l'Europe). Etudes Roumaines, II, Paris, 1924.
7. *Points de vue sur l'histoire du commerce de l'Orient*. Conférences à la Sorbonne, 2 vol., Paris, 1924—1925.
8. *Histoire des Etats balkaniques jusqu'en 1924*, Paris, 1925.
9. *Les voyageurs orientaux en France*. Paris, 1927.
10. *Les voyageurs français dans l'Orient européen*. Conférences faites en Sorbonne, Paris, 1928.

11. *Livres populaires dans le Sud-Est de l'Europe et surtout chez les Roumains*. Quatre conférences données en Sorbonne. Acad. Roum. « Bull. de la Section hist. », XIV, 1928, pp. 7—72.
12. *Les narrateurs de la première croisade*, Paris, 1928.
13. *Le caractère commun des institutions du Sud-Est de l'Europe*, Paris, 1929.
14. *La création religieuse du Sud-Est européen*. Conférences données en Sorbonne, Paris, 1929.
15. *Brève histoire de la Petite Arménie. L'Arménie cilicienne*, Paris, 1930.
16. *France de Chypre*. Collection de l'Institut Néohellénique de l'Univ. de Paris, fasc. 10, Paris, 1931; deuxième tirage, 1966.
17. *Rhodes sous les Hospitaliers*. Conférences données à la Sorbonne, Paris—Bucarest, 1931.
18. *Une ville romane devenue slave: Raguse*. Trois conférences données en Sorbonne, Acad. Roum. « Bull. de la Section hist. », XVIII, 1931, pp. 1—75.
19. *Histoire de la vie byzantine, Empire et civilisation*. D'après les sources, illustrée par les monnaies, 3 vol., Buc. 1934.
20. *La France de Terre Sainte. Considérations synthétiques*. Conférences données en Sorbonne, Buc. 1934.
21. *France de Constantinople et de Morée*. Conférences en Sorbonne, Buc. 1935.
22. *Byzance après Byzance. Continuation de « l'Histoire de la vie byzantine »*, Buc. 1935.
23. *Etudes byzantines* (recueil d'études publiées à partir de 1906), Institut d'Etudes Byzantines, 2 vol., Buc. 1939—1940.

IV. AUTRES OUVRAGES D'HISTOIRE GÉNÉRALE

1. *Thomas III, Marquis de Saluces. Etude historique et littéraire*, Paris, 1893.
2. *La question du Rhin. Histoire de l'Europe occidentale par rapport à cette question*. Leçons à l'Ecole de Guerre (en roum.), Vălenii de Munte, 1912.
3. *La question du Danube. Histoire de l'Europe orientale par rapport à cette question*. Leçons à l'Ecole de Guerre (en roum.), Vălenii de Munte, 1914.
4. *Origines et développement de l'Etat autrichien. Prolégomènes à une histoire universelle* (en roum.), Jassy, 1918.
5. *Pensée et action allemandes. Prolégomènes à une histoire universelle* (en roum.), Jassy, 1918; rééd. 1938.
6. *Histoire du peuple français* (en roum.), Buc. 1919.
7. *Brève histoire des Slaves orientaux: Russie et Pologne* (en roum.), Buc. 1919.
8. *La question des Océans* (en roum.), Buc. 1919.
9. *Histoire des littératures romanes dans leur développement et leurs relations* (en roum.), Acad. Roum. Etudes et Recherches, IV. 3 vol. et index, Buc. 1920; rééd., avec une étude introd., par Al. Dușu, 3 vol., Buc. 1968.
10. *Histoire de l'art médiéval et moderne en relation avec le développement de la société* (en roum.), Buc. 1923.
11. *Livres représentatifs dans l'histoire de l'humanité* (en roum.), 5 vol., Buc. 1924 (1^{ère} éd. du 1^{er} vol. 1916) — 1935.
12. *Quatre figures françaises en lumière roumaine. Essais sur Ernest Renan, Jules Michelet, Paul Bataillard, Edgar Quinet*, Buc. 1925.
13. *La littérature populaire, source de haute littérature*, « Mercure de France », XXXVI, 1925, vol. 179, pp. 289—316.
14. *Cinq conférences sur Venise* (en roum.), 2^e éd., 1926.

15. *L'Angleterre et le peuple anglais*. 4 Conférences (en roum.), Buc. 1928.
16. *L'évolution de l'idée de liberté* (en roum.), Vălenii de Munte, 1928.
17. I. *Les commencements de Venise*, Acad. Roum., « Bull. de la Section Hist. », XVIII, 1931, pp. 101—143; II. *Deux siècles d'histoire de Venise*. Conférences données en Sorbone, Buc. 1932 (extr. de « Rev. hist. du Sud-Est europ. », IX, 1932; III. *Venise à l'époque moderne*, Paris, 1935.
18. *Figures représentatives dans la conduite de la guerre* (en roum.), Buc. 1943 (posthume).

V. HISTOIRE DES ROUMAINS ET DE LA CIVILISATION ROUMAINE.

1. *Geschichte des rumänischen Volkes im Rahmen seiner Staatsbildungen* (coll. « Allgemeine Staatengeschichte »), 2 vol., Gotha, 1905.
2. *Histoire des Roumains et de leur civilisation*, 2^e éd., Buc. 1922; éd. anglaise, 1925; éd. ital., 1928; éd. allemande, 1929.
3. *Histoire des Roumains et de la romanité orientale*, 10 vol. (le I^{er} en deux tomes), Buc. 1937—1945 (l'édition roumaine: 1936—1939).
4. *La place des Roumains dans l'histoire universelle*, 3 vol., Buc. 1935—1936.
5. *Villages et prêtres de Transylvanie* (en roum.), Buc. 1902.
6. *Histoire d'Etienne le Grand racontée au peuple roumain* (en roum.), Buc. 1904; nouv. éd. avec un avant-propos de M. Berza, Buc. 1966.
7. *Histoire de la littérature roumaine au XIX^e siècle* (en roum.), 3 vol., Buc. 1907—1909.
8. *Développement de l'idée de l'unité politique des Roumains* (en roum.), Vălenii de Munte, 1915.
9. *Histoire des relations russo-roumaines*, Jassy, 1917.
10. *Histoire des relations entre la France et les Roumains* (2^e éd.), Préface de Ch. Bémont, Paris, 1918.
11. *Pages roumaines*. Préface de Ch. de la Roncière, Paris-Nancy, 1918.
12. *Le rôle des Roumains dans la latinité*, Buc. 1919.
13. *Histoire des Roumains de la Péninsule balkanique*, Publ. de l'Inst. pour l'étude de l'Europe sud-orientale, Buc. 1919.
14. *Roumains et Grecs au cours des siècles*, Buc. 1921.
15. *Polonais et Roumains*, Acad. Roum., « Bull. de la Section hist. », IX, 1921.
16. *Relations entre Serbes et Roumains*, Buc. 1922.
17. *Roumains et Slaves — Roumains et Magyars*. Conférences à l'Inst. d'études sud-est europ. (en roum.), Buc. 1922.
18. *Histoire de l'art roumain ancien* (avec un chap. supplém. de G. Balş), Paris, 1922.
19. *Histoire de la presse roumaine depuis ses débuts jusqu'en 1916* (en roum.), Buc. 1922.
20. *Influences étrangères sur la nation roumaine*. Etudes roumaines, I, Paris, 1923.
21. *L'Art populaire en Roumanie, son caractère, ses rapports et son origine*, Paris, 1923; éd. ital. 1930.
22. *Histoire du commerce chez les Roumains* (en roum.), 2 vol., 2^e éd., Buc. 1925.
23. *Histoire de la littérature roumaine* (en roum.), 3 vol., 2^e éd., 1925—1933; nouv. éd. 1969.
24. *Les écrivains réalistes en Roumanie comme témoins du changement de milieu au XIX^e siècle*. Conférences à la Sorbonne, Vălenii de Munte, 1925.

25. *La société roumaine du XIX^e siècle dans le théâtre roumain*. Conférences à la Sorbonne, Paris, 1926.
26. *Ancien art et vieilles modes en Roumanie*, Paris, 1926.
27. *Histoire et historiens depuis cinquante ans en Roumanie*, « Revue historique », 1927, pp. 320—340.
28. *Histoire des industries chez les Roumains* (en roum.), Buc. 1927.
29. *La Guerre d'indépendance de la Roumanie. Actions diplomatiques et états d'esprit* (en roum.), Buc. 1927.
30. *Histoire des Roumains par les voyageurs* (en roum.), 4 vol., 2^e éd., Vălenii de Munte, 1928—1929.
31. *Art et littérature des Roumains. Synthèses parallèles*, Paris, 1929; éd. ital. 1931.
32. *Histoire de la littérature roumaine. Introduction synthétique* (en roum.), Buc. 1929.
33. *Histoire de l'armée roumaine* (en roum.), 2 vol., 2^e éd., 1929—1930; nouv. éd. 1970.
34. *Histoire de l'Eglise roumaine* (en roum.), 2 vol., 2^e éd., Buc. 1929—1932.
35. *Les portraits des princes roumains. D'après les portraits contemporains et les fresques*. Commiss. des Mon. Hist., Sibiu, 1929.
36. *Les Arméniens de Roumanie*, Buc. 1929.
37. *Ospiti Romeni in Venezia (1570—1610). Una storia ch'è un romanzo ed un romanzo ch'è una storia*, Buc. 1932.
38. *Histoire de l'enseignement en Pays Roumains*, Buc. 1933.
39. *Histoire de la littérature roumaine contemporaine* (en roum.), 2 vol., Buc. 1934.
40. *Penseurs révolutionnaires roumains de 1804 à 1830*, Conférence donnée à Paris à la Société de la Révolution Française, Buc. 1934.
41. *Les Arts mineurs en Roumanie*, 2 vol., Buc. 1934—1936.
42. *Histoire de Michel le Brave* (en roum.), 2 vol., Buc. 1935; nouv. éd., 1968.
43. *Le despotisme éclairé dans les pays roumains au XVIII^e siècle*, « Bull. of the Intern. Committee of Hist. Sc. », IX, 1937, pp. 101—115.
44. *Histoire des Roumains de Transylvanie et de Hongrie*, 2 vol., 2^e éd., Buc. 1940.

VI. PUBLICATIONS DE SOURCES

1. *Actes et fragments relatifs à l'histoire des Roumains*, 3 vol., Buc. 1895—1897.
2. *Documents concernant l'histoire des Roumains*. Coll. Hurmuzaki (doc. externes). Ed. de l'Académie Roumaine, vol. X, XI, XII, XIV, XV, Buc. 1897—1917.
3. *Notes et extraits pour servir à l'histoire des croisades au XV^e siècle*, 6 vol., 1899—1916, Paris, (I—III) et Bucarest (IV—VI).
4. *Etudes et documents relatifs à l'histoire des Roumains* (en roum.), 31. vol., Bucarest et Vălenii de Munte, 1901—1916.

VII. BIBLIOGRAPHIES

1. V. Iancoulesco, *Bibliographie des travaux de M.N. Iorga*, dans *Mélanges offerts à M. Nicolas Iorga par ses amis de France et de langue française*, Paris, 1933, pp. XIII—LXXIX.
2. B. Theodorescu, *Bibliografia istorică și literară a lui N. Iorga, 1890—1934*, Buc. 1935; *Bibliografia politică, socială și economică a lui N. Iorga. 1890—1934*, Buc. 1937.
3. A. Sacerdoțeanu, *Opera lui N. Iorga, 1934—1941*, in « Revista Arhivelor », 4, 1940—1941, pp. 410—437.

VIII. QUELQUES ARTICLES EN LANGUES DE CIRCULATION GÉNÉRALE SUR NICOLAE IORGA ET SON ŒUVRE.

1. M.M. Alexandrescu-Dersca, *N. Iorga, historien de l'Empire ottoman*, in « Balcania », VI, 1943, pp. 101—122.
2. N. Bănescu, *Nicolae Iorga — martyr de la liberté des peuples*, in Acad. Roum., « Bull. de la Section hist. », XXVI, 1945, pp. 3—32.
3. M. Berza, *Nicolas Iorga, historien du Moyen Age*, in « Rev. hist. du Sud-Est europ. », XX, 1943, pp. 5—30; *Nicolae Iorga et les études sud-est européennes*, in AIESEE « Bulletin », I, 1963, 1—2, pp. 27—30; *Nicolae Iorga*, Univ. de Bucarest, Cours d'été et colloques (texte bilingue), Buc. 1965; *Nicolae Iorga (1871—1940)*, in « East European Quarterly », II, 1968, 3, pp. 241—257; *Nicolae Iorga e l'Italia*, in « II Veltro », XIII, 1969, 1—2, pp. 199—202; *Nicolae Iorga et les traditions du Sud-Est européen dans le domaine de la culture*, in « Cahiers d'Histoire mondiale », XIII, 1971, pp. 390—416.
4. John C. Campbell, *Nicolae Iorga*, in « The Slavonic and East Europ. Rev. », XXVI, 1947, pp. 44—59.
5. C. Th. Dimaras, *Nicolae Iorga*, in 'Ο 'Ερανιστής, III, 1965, pp. 218—22.
6. H. Focillon, *Témoignage pour la France*, New York, 1945, pp 77—91.
7. T. Georgescu, *Nicolae Iorga, historien roumain, dans la lutte contre l'hitlérisme*, in « Nouvelles études d'histoire », III, Buc. 1965, pp. 491—507.
8. V. Laurent, *Nicolas Iorga, historien de la vie byzantine*, in « Rev. des ét. byz. », IV, 1946, pp. 5—23.
9. J. Mačurek, *Nicolae Iorga (1871—1940)*, in « Byzantinoslavica » IX, 1944, pp. 150—154.
10. V. Netea, *Nicolae Iorga. historien et défenseur des peuples d'Autriche-Hongrie*, in « Nouv. ét. d'hist. », III, 1965, pp. 475—489.
11. D.M. Pippidi, *Nicolas Iorga, historien de l'Antiquité*, in « Rev. hist. du Sud-Est europ. », XXII, 1945, pp. 37—66; *Une œuvre inédite de Nicolas Iorga: l'Historiologie humaine*, *ibid.*, XXIII, 1946, pp. 21—30.
12. *Revue roumaine d'histoire*, IV, 1965, 6: 25 Ans depuis la mort du professeur Nicolas Iorga. Contributions de: A. Oțetea, C. Daicoviciu, Al. Elian, Ș. Cioculescu, E. Stănescu, Em. Condurachi, Șt. Pascu. G. Fotino, G. Zane, Șt. Ștefănescu, I. Popescu-Puțuri; X, 1971, 4: A l'occasion du Centenaire de la naissance de Nicolae Iorga. Contributions de: Șt. Ștefănescu, Al. Zub, Dan Berindei, V. Mihrdea, P. Popescu-Gogan, Gh. Gronț, V. Netea.
13. Mario Roques, Discours prononcé à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, le 6 décembre 1940, reproduit in « Rev. hist. du Sud-Est europ. » XVIII, 1941, pp. 10—19.
14. E. Stănescu, *Nicolae Iorga, historien du monde byzantin*, in AIESEE « Bulletin », III, 1965, 2, pp. 15—27.
15. AIESEE « Bulletin ». IX 1971, 1-2: D. Zakythinos, *Nicolas Iorga, Historien de Byzance après Byzance*; Al. Elian, *Nicolax Iorga et le Sud-Est européen*; R. Samardzić, *Nicolas Iorga et les Serbes*; T. Gökbilgin, *La Conception de Nicolas Iorga sur l'Empire ottoman*. Voir aussi, P. Simionescu, *N. Iorga dans l'historiographie roumaine et étrangère* (en roum.), in « Studii », 16, 1965, 6 (fascicule dédié à N. Iorga), pp. 1457—1468. Un recueil d'études en français — *Nicolas Iorga — l'homme et l'œuvre* — paraîtra prochainement sous les auspices de l'Académie des Sciences Sociales et Polititiques.

PAGES D'HISTOIRE

ET DE

THÉORIE DE L'HISTOIRE

DEUX CONCEPTIONS HISTORIQUES

[Le texte qui suit constitue la partie finale du discours de réception à l'Académie Roumaine, prononcé par N. Iorga le 17 mai 1911 et publié sous le titre « Deux conceptions historiques ». La première partie du discours contient une critique sévère et passionnée des tendances manifestées vers la fin du XIX^e siècle par des historiens — dont son prédécesseur à l'Académie, Gr. C. Tocilescu — que Iorga considérait comme les derniers représentants en Roumanie « de l'école romantique occidentale, dans son stade de développement où elle s'efforçait d'accueillir et d'affirmer le plus possible le nouveau criticisme allemand »].

Tout critique se doit d'opposer des faits et des jugements aux faits et aux jugements qu'il conteste. S'il suit une direction bien connue, grâce à laquelle le domaine tout entier de la science a pu être conquis de haute lutte, ce besoin s'en fait moins sentir. Si, au contraire, rien ne donne lieu à des discussions de doctrine — exception faite pour les ingénieuses hypothèses avancées par mon maître, M. A. D. Xenopol — au sein d'une littérature scientifique d'origine assez récente, à laquelle fait défaut un public passionné d'idées et susceptible d'en hâter l'évolution, et que l'orientation nouvelle perce péniblement sous les œuvres d'analyse ou de synthèse historique, il importe d'établir un certain nombre de différences dont d'autres esprits seront appelés à juger.

Que peut l'histoire? A en croire les uns, elle fixe les faits pour en rechercher les rapports les plus intimes et les plus visibles. Ainsi, elle s'arrêterait au pragmatisme, à l'organisation élémentaire et anorganique des résultats obtenus par les recherches critiques effectuées sur les sources qui nous livrent les faits parmi lesquels nous opérons un tri. Selon d'autres esprits, situés aux antipodes des premiers, il appartiendrait à l'histoire de rechercher — parce qu'elle le peut — les lois générales, les types, les vérités supérieures, semblables à ceux sur lesquels opèrent les autres sciences. D'autres, enfin, à mi-chemin des deux, se bornent à départager par de grandes lignes les faits qui sont ce qu'ils sont et qui gardent leur signification parce qu'ils en ont le droit.

L'histoire revêt, en outre, un autre caractère qui ressort de discussions récentes et, plus encore, de l'exemple que nous offre en ces temps de triomphante démocratie la vie supérieure des nations. Les faits n'existant pas seulement *pour et par eux-mêmes*, leur apparition s'explique par une action puissante, soutenue, profonde qui se révèle par leur truchement; ainsi, les faits ne sont que des manifestations de ces forces considérables, de ces facteurs décisifs, de cette évolution souveraine. Les idées qui en procèdent présentent, sans doute, un singulier intérêt: on voit s'établir un certain nombre de lois morales et de lois psychologiques; reste à voir si l'infinie diversité des phénomènes sociaux et les insurmontables difficultés qui s'opposent à leur étude exhaustive et à l'obtention de résultats concluants permettent de dégager également des lois sociologiques. Cependant, l'historien se penche avant tout sur la manifestation — au moyen de faits organiques — des facteurs issus de la vie économique, de la culture, du substratum matériel ou de l'ambiance morale d'un peuple. Ce qui revient à dire qu'ils plongent leurs racines dans l'énergie originelle ou acquise de ce peuple.

Créations nécessaires, permanentes et — compte tenu de l'influence prépondérante exercée par les races aborigènes, filles aînées du terroir, premières nées du sol — en quelque sorte éternelles, les peuples (en tant que tels) mènent leur existence sous les yeux de l'historien: chacun pour soi, chacun marquant les autres de son empreinte, ils dispensent leurs dons, font des emprunts ou des conquêtes, se soumettent à tour de rôle, au cours d'un pacifique combat grandiose et muet, interrompu, par intervalles, par les bouleversements sauvages des guerres qui, à certains moments, ne font que hâter le dénouement du drame issu des profondeurs culturelles ou économiques, des rivalités fatales mettant aux prises les nations qui animent et ennoblissent la vie de l'humanité.

Le mot peuple revêt, de nos jours, une toute autre signification que jadis. Le peuple n'est plus ce bloc de marbre blanc pur, unitaire, paisible, fermé à l'envahissement de racines étrangères, et sur le faite duquel le vent n'emporte pas le moindre grain de poussière vagabonde; unité naturelle, il mène une vie organique semblable à celle des individus. Il croît grâce aux apports qui lui viennent du dehors, se purifie, fait peau neuve en se débarrassant de ses scories, meurt pour ressusciter, vieillit et rajeunit tour à tour. Cependant, sa puissance et sa valeur, il les doit à cette énergie élémentaire et personnelle qui détermine son don d'assimilation et d'irradiation et à la mesure dans laquelle il rejette les éléments devenus inutiles par usure.

Etudier cette évolution qui embrasse hommes et faits et dont, au moyen d'exemples caractéristiques, on facilite la compréhension, fixer les souvenirs en se servant de types et d'événements caractérisés — telle est, de nos jours, la mission de l'historien.

Se penche-t-il sur le plus insignifiant détail de son sujet, il lui faut adopter l'état d'esprit du physiologiste qui, lors même qu'il examine un minuscule vaisseau sanguin ou le tissu le plus banal, ne perd jamais de vue le grand système vital, unitaire et solidaire, auquel s'intègrent ces parties.

Les différences entre l'histoire politique et l'histoire culturelle s'effacent lorsque l'historien sent l'unité du sujet et sait devoir traiter dans le même esprit des objets issus de la même source. On renoncera désormais à diviser un ouvrage en deux parties distinctes, dont l'une traite de la succession au trône, de combats et d'anecdotes personnelles, tandis que l'autre établit la hiérarchie nobiliaire et, par goût du pittoresque, accumule les détails curieux et piquants de la vie quotidienne.

Il n'est qu'une seule évolution d'où découlent toutes les manifestations de la vie, chacune déterminée par un même mouvement et par l'apparition de tel fait ou de tel état de choses, chacune à la place qui lui est dévolue par la portée représentative ou active de ces faits et de cet état de choses.

Les héros ne sont donc plus relégués dans leurs palais et leurs temples. Le regard ne s'attarde plus, rempli d'une admiration respectueuse, sur ces personnages qui, jusque-là, semblaient justifier le droit à la vie d'une nation, pour embrasser ensuite brièvement la foule qui, pressée autour des édifices de marbre d'où elle reçoit ses ordres, mais où il lui est interdit de pénétrer, circule, discute, vend et achète, vide ses querelles, combat. Les héros, que les historiens aux conceptions et méthodes désuètes avaient isolés de la foule avant que leurs successeurs, aux idées plus avancées, n'exercent sur eux leur vengeance en les laissant périr, privés de leur ambroisie quotidienne, dans leurs salles immenses et glaciales, les héros reviennent parmi les hommes qui les élevèrent sur le pavois et dont ils furent les chefs, parmi ces hommes qui les faisaient vivre et dont ils nourrirent l'esprit, ces hommes qui, en dernière analyse, fournirent tous les éléments matériels — bien plus : tous les éléments inconscients, subconscients ou peu conscients, à partir desquels l'intelligence supérieure ou la surhumaine volonté des héros édifia l'idée étincelante et souveraine qui les rend immortels, sans toutefois leur conférer le droit d'être les seuls représentants d'une époque. La vue n'est plus uniquement attirée par les noires masses des humbles ou, au contraire, par les chlamydes blanches et les manteaux de pourpre, par l'or, l'argent, les bijoux et les perles qui resplendissent sur les protagonistes ; nous assistons désormais aux efforts, aux travaux, aux combats, au progrès ou à la retraite de tous les hommes qui, tour à tour, apparaissent nimbés de lumière ou s'enfoncent dans les ténèbres, l'un épaulant l'autre et créant les conditions nouvelles d'un travail solidaire.

Désormais, l'histoire politique ne se réduit plus à une succession de biographies ou à un choix de portraits dynastiques, de vie de saints,

de biographies littéraires et artistiques; elle ne se borne plus à décrire des solennités; elle se refuse à être une chronique de guerres, un catalogue chronologique, un dictionnaire de personnages célèbres, un mémorial diplomatique.

L'histoire de la culture ne s'identifiera pas davantage à quelque désuète histoire des mœurs, dont toute étude sérieuse se devra de faire justice pour l'abandonner aux littérateurs en peine de copie sensationnelle, truffée de détails scabreux; elle ne constituera dorénavant ni un chapitre supérieur de la philologie (dans l'acception large et moderne du terme) pour définir exactement la chose à la suite d'une étude minutieuse du mot, afin de verser celui-ci au dictionnaire et celle-là au catalogue. L'une et l'autre figureront, à jamais unies, dans l'histoire de l'évolution et de l'influence des forces nationales.

Par ailleurs, la ligne de démarcation tracée entre l'histoire universelle et celle de chaque nation ne paraîtra plus que dans les cours professés par quelque pédant à l'esprit commode. La vie de chaque peuple se mêle à celle des autres, qu'elle influence tout en en subissant les contrecoups.

Toute nation représente une énergie issue de sa propre source, revêt un caractère particulier et remplit une mission spéciale. On ne saurait, pour la mieux étudier, isoler de façon étanche quelque'une de ces sources d'énergie; d'ailleurs, le procédé serait malhabile. Toutes ces rivières coulent sous les mêmes cieux et baignent le même sol, encore que chacune poursuive sa propre route; la même chaleur, les mêmes vents, les mêmes pluies décident du volume des eaux, obligées de surmonter les mêmes difficultés tandis qu'elles creusent leur lit, réduisant en poudre rocs et gravier pour en mêler la poussière aux sables qu'elles charrient. Quelle que soit la distance qui les sépare, elle ne cessent de s'influencer réciproquement, car ce sont elles qui rendent le ciel orageux ou serein en traçant la voie aux vents et en déterminant la qualité de l'air. C'est ainsi que l'histoire d'un peuple, loin de frôler celle des autres par quelque mention fugace ou de brefs chapitres consacrés à l'interpénétration de leurs influences, se fixe et se *perpétue* dans ce milieu naturel qu'est l'universalité humaine et dont elle procède essentiellement. A son tour, l'histoire universelle ne constituera plus un recueil d'histoires nationales groupées selon des critères géographiques ou culturels; elle s'attachera, au contraire, à retrouver les cultures, les idées politiques, les cheminements et les conquêtes sur tous les plans, les déplacements, les changements, le durcissement ou le relâchement — enfin, tous les rapports qui les unissent; c'est là son unique domaine, et ce domaine est tellement « scientifique » et « philosophique » qu'il ne souffre le voisinage d'aucune science ou philosophie de l'histoire, refusant la présence de spécialistes étrangers lesquels, la plupart du temps, ignorent tant l'intimité féconde des recherches historiques que les certitudes acquises par les vrais spécialistes.

L'histoire de la Roumanie trace, par conséquent, un programme dont la richesse suffit aux travaux de plusieurs générations. Le point de départ sera fourni non point par Trajan, le colonisateur de la Dacie, mais par les premières populations dont les Roumains descendent, à savoir ces Thraco-Illyriens qui furent les premiers cultivateurs de notre sol et instaurèrent un ordre politique régnant des Carpathes à l'Archipel. On soulignera leur importance dans l'Antiquité, et l'on insistera sur le rôle qui leur fut dévolu : ce furent eux, en effet, qui transmirent l'éblouissante civilisation grecque aux « Barbares » septentrionaux, à ces migrants germano-slaves et touraniens. Interrogé de toutes parts, c'est à nos propres savants, et non point aux spécialistes étrangers, qui pourraient confondre la Roumanie avec quelque coin perdu de l'Anatolie ou de Mésopotamie, que le sol roumain livrera les secrets des antiques cultures locales.

On recherchera les origines de ces cultures dans les coutumes et les vestiges artistiques et pratiques qu'on retrouve parmi les paysans, qui seuls ont su conserver l'héritage de nos plus lointains ancêtres. Plusieurs centaines d'ouvrages ne suffiront pas à épuiser l'intérêt présenté par cette partie essentielle de notre originalité nationale. L'étude minutieuse de plusieurs processus parallèles — immigration, dénationalisation, transferts culturels — nous permettra de reconnaître la romanisation de la Thraco-Illyrie qui s'effectua uniquement grâce au flux incessant, dans le Pinde et les Balkans, d'une population rurale italique; la dénationalisation suit toujours un accroissement très important de population par l'apport d'éléments étrangers, soumis à des conditions économiques analogues.

On montrera cette nouvelle *Romanie* transdanubienne, aux prises avec l'hellénisme côtier et l'on décrira les barbares envahisseurs venus des steppes. On soulignera également l'énergie débordante qui décida l'impérial conquérant à s'emparer de la rive gauche du Danube pour ériger en Province des terres depuis longtemps soumises à l'influence civilisatrice de Rome.

Des fouilles judicieusement effectuées mettront au jour les vestiges laissés par le bref passage de l'admirable civilisation romaine, dont on retrouvera la trace dans la vie profonde des masses que ne cessent de hanter les idées politiques de l'Empire éternel.

La Byzance romaine, la Bulgarie et la Serbie byzantinisées, la Russie convertie à l'orthodoxie comme à l'idée impériale, la Hongrie conquise par les mêmes traditions politiques et s'inspirant, à la fois, de Constantinople et de Rome, de l'Orient et de l'Occident, toutes aspirent à assurer leur domination sur cette partie du monde; les conflits qui les mettent aux prises révéleront sans peine les traces de l'énergie du peuple roumain et offriront le cadre pour une époque de son histoire encore tout enveloppée de brumes.

Les connaissances préalables, destinées à combler les grandes lacunes laissées dans l'histoire de la Roumanie par les sources du monde civilisé,

nous les puiserons dans les traditions rurales, particulièrement dans celle des villages soustraits à l'influence de l'Administration roumaine, ainsi qu'à celle des autres Etats dont la souveraineté s'exerce sur plusieurs régions roumaines. Les historiens futurs tiendront compte de l'unité essentielle de la vie politique des Roumains quand ils décriront quatre siècles de vicissitudes. Un recueil de biographies princières, composées selon le même plan, offrirait d'excellents points de repère. Mais, avant tout, il convient d'inventorier et de classer plusieurs centaines de milliers de documents (originaux et copies), de les mettre à la disposition de chercheurs avertis, d'y adjoindre — ce qui ne saurait tarder — des répertoires généalogiques et géographiques, pour y retrouver les trésors d'une culture originale laquelle, fondée sur l'énergie et l'esprit d'initiative du peuple roumain, sut fondre en un tout harmonieux, et conformément à notre situation et à nos talents, les caractères de deux civilisation, venues l'une de l'Occident, l'autre de l'Orient; *nous sommes les héritiers légitimes du legs entier de cette civilisation orientale*, et nous conservons, sous leur forme roumaine, telles institutions et telles lois que la destruction des archives de Byzance et des royaumes slaves ne permet plus de retrouver dans leur état premier.

Dans l'histoire des peuples chrétiens d'Orient, on recherchera tous les éléments susceptibles de démontrer pourquoi les principautés roumaines devinrent tout naturellement un centre de culture dont le rayonnement éclaira toute la Chrétienté orientale. Faisant bon marché des préjugés qui s'attachent à l'époque phanariote, nous dévoilerons le rôle que nous fûmes appelés à jouer dans l'histoire universelle au prix des plus durs sacrifices. On montrera enfin que ce fut aussi par notre truchement que la culture et les idées politiques occidentales essaimèrent dans cette partie de l'Europe et que notre concours fidèle et désintéressé aida Grecs, Serbes, Bulgares et Albanais à accéder, à tour de rôle, à la liberté et à l'indépendance nationale.

Ainsi se précise la mission que nous nous sommes vu confier. Elle se rattache à notre héritage tout entier et à tous nos sacrifices. Nous nous devons de perpétuer une civilisation nationale dont témoignent monuments, coutumes et souvenirs, et de la rajeunir par toutes les innovations heureuses de la culture européenne. Défendue par un peuple auquel la justice économique et politique rendra l'esprit de solidarité un moment menacé, cette civilisation sera, entre nos mains, un instrument de souveraineté spirituelle dans cet Orient dans lequel nous plongeons nos racines et où il est bon que l'on sache que nous sommes. La création à Bucarest d'un Institut consacré à l'étude de l'Europe du sud-est nous permettrait pour la première fois d'affirmer nos droits sur le terrain scientifique. Savamment organisé et judicieusement dirigé, il serait appelé à jouer un rôle plus considérable — et plus naturel — que l'institut analogue dont les tendances politiques sautent aux yeux et dont la finesse du cabinet autrichien dota la ville de Vienne.



Nicolae Iorga en 1893



UNIVERSITE DE GENÈVE

SCHOLA GENEVENSIS MDCIIX

DIPLÔME
DE
DOCTEUR ÈS LETTRES
„HONORIS CAUSA“

Le Sénat de l'Université de Genève,
reconnaisant que Monsieur Nicolas JORGA a bien mérité de la
science, lui confère le grade de Docteur ès lettres «honoris causa».

*Expédié à Genève, le 22 février 1926,
avec le sceau de l'Université.*

Le Recteur de l'Université.

*Le Doyen de la Faculté
des Lettres.*

Vichart

Le Secrétaire du Sénat.

Amélie

D'autres formes encore s'imposent à qui considère de cet oeil les recherches historiques. Renonçons une fois pour toutes aux hymnes entonnés à la gloire des héros, aux descriptions plastiques des personnages et de leurs exploits, à cette objectivité digne et sereine que l'on se plaisait à nommer la « majesté de l'histoire ». Bannissons aussi la vulgarité de rédacteurs pressés de dresser des inventaires « culturels », la succession « systématique » et triviale des détails les plus ordinaires, les « menus » (Küchenzettel) sans saveur. Le combat grandiose, dont la nature et la destinée font l'objet de notre étude, présente un caractère tellement sublime, dramatique et impressionnant que nous sommes conquis par ses significations humaines, tour à tour supérieures, douloureuses ou triomphales. Emu lui-même jusqu'au tréfonds, l'historien fera vibrer par son style les cordes les plus intimes de l'âme du lecteur. Entre ces deux manières d'écrire l'histoire il est autant de différence qu'entre la musique de salon du XVIII^e siècle ou bien les mélodies toutes indépendantes de Rossini et les majestueuses symphonies wagnériennes de l'art moderne par lesquelles s'exprime — parfois au moyen de désaccords — l'âme humaine toute entière.

Mais, à son tour, la morale historique est sujette au changement. Les vertus publiques, la morale des nations se détachent du spectacle plein de grandeur offert par l'élan qui pousse tout un peuple à conquérir son territoire, à le conserver, à l'étendre, et par ces antagonisme traversés, tour à tour, de souffrances terribles et de joies sublimes, qui opposent les peuples appelés à rivaliser entre eux afin de se maintenir et de porter plus loin, dans sa voie assurément sacrée, l'humanité tout entière. Désormais, les tombes des hommes vertueux, qui mirent en pratique les principes les plus nobles, ne s'orneront plus de branches de palmier, mais on offrira des couronnes murales aux défenseurs de la patrie et de la nation et des couronnes triomphales à ceux qui vainquirent l'ennemi sur les champs de bataille ou qui, plus modestement, firent leur devoir, l'outil à la main, concourant à faire prospérer l'économie et le florissant échange de marchandises, aux savants, aux gens de lettres, aux artistes. En réalité, cette couronne se pose sur la tête du peuple même, pour ses grandes vertus que rien ne saurait vaincre; laborieux, discipliné, solidaire, compréhensif, il tend à un idéal qui seul empêche les sociétés de périr misérablement aux pieds, ruisse-lants de vin, d'une table de festin. Pour se former, un peuple doit connaître dans toute sa vérité l'histoire de l'humanité; cette vérité, il ne la trouvera pas dans la solennité des figures conventionnelles, ni dans les poses héroïques de groupes faussement esthétiques; pour l'apprendre, il devra connaître sa grandeur et son abjection, ses vraies valeurs et ses faiblesses. L'exemple offert par les centaines de générations qui nous précédèrent suffit à former tout individu qui s'apprête à affronter la vie. La vie ! Pour l'apprécier et la comprendre, il importe d'y voir un éternel combat, et de considérer tour à tour la petitesse et les vices de l'esclave spartiate et l'héroïsme farouche du demi-dieu en voie vers l'immortalité.

Jadis, le géographe s'enfermait entre ses quatre murs, et l'historien se gardait d'empiéter sur tel domaine de l'histoire qui ne relevait pas de sa spécialité; à plus forte raison ne se risquait-il guère dans quelque autre science; il n'avait que mépris pour l'ignoble vulgarité ambiante. Mais le géographe a commencé à faire usage de ses jambes — aussi assistons-nous à la naissance d'une géographie nouvelle. L'historien enserré par les dates et les frontières pénétrera l'essence des choses moins profondément que l'audacieux qui porte ses regards autour de lui. L'histoire ne se répète jamais exactement; elle se renouvelle sans relâche. De même, les feuilles des arbres et les fleurs du jardin changent constamment d'apparence. La science ne tient aucun compte de cette divine et infinie originalité qui ne l'intéresse pas. L'étude de l'histoire, au contraire, les recherches au cours desquelles nous nous penchons sur nous-mêmes, nous séduisent et nous émeuvent précisément par cette diversité. Il est, cependant, des points communs si fortement marqués que nous pouvons en déduire, sinon *des lois*, comme en d'autres domaines, du moins des *termes de comparaison* facilitant la compréhension de l'histoire. Une invasion s'explique par une autre invasion, une révolution par une révolution antérieure, la corruption par celle qui l'a précédée. Seule une connaissance approfondie du passé tout entier peut offrir les exemples nécessaires. Qui la possède est en mesure d'aborder les problèmes les plus ardues, car il lui est loisible, faisant appel à sa riche expérience, de trouver *ailleurs* les éléments intermédiaires trop rares, voire inexistants, dans les sources.

Une parfaite compréhension de l'histoire exige des études préalables de lettres, d'art, de philosophie et d'économie. Des connaissances encyclopédiques sont indispensables à l'historien digne de ce nom. Ne doit-il pas, en effet, rendre compte des situations les plus variées et les approfondir, afin d'aboutir non seulement à un jugement, mais encore à ces rapports essentiels qui seuls permettent d'établir l'unité de l'histoire? Loin d'être une audacieuse usurpation, un empiètement hardi sur un domaine étranger, c'est un devoir que l'historien est tenu de remplir envers lui-même.

Cependant, cette vie du passé, c'est encore la vie du présent qui nous l'enseigne le mieux. Les sources — celles même des époques les mieux connues — nous livrent uniquement les éléments caractéristiques, les différences, les avis personnels sur la signification d'un phénomène donné qu'il appartient à l'historien de reconstituer. Guidé par son instinct et une excellente formation, il se servira, à cet effet, des points de comparaison dont il dispose. L'image d'ensemble parallèle, requise par son étude, lui est présentée par la réalité qui l'entoure: elle embrasse bonnes actions et crimes, bienfaits de la paix, révolutions, crises et dénouements, triomphes et catastrophes. On finira par reconnaître que l'histoire même ne s'enseigne jamais avec plus de bonheur que lorsqu'on confronte une jeune intelligence avec la saisissante brutalité des faits; et l'on fera justice d'une pédagogie imbécile et craintive qui punit l'élève coupable

ble d'avoir déserté les cours pour assister à quelque réunion où l'idée politique, l'énergie politique, les moeurs politiques deviennent d'impressionnantes réalités.

Quoi de plus naturel pour un historien forcé de se plonger dans le présent, mais capable de s'opposer aux passions élémentaires et irraisonnées qui échauffent ses contemporains, que de faire profiter ceux-ci de sa vaste expérience pour les aider à mieux comprendre, de propager un idéalisme plus pur, né du spectacle lamentable de l'échec auquel aboutirent tant de créations remarquables qui n'avaient tenu compte que des résistances matérielles, et de soulever l'enthousiasme en faveur de ces biens supérieurs auxquels l'humanité n'a jamais cessé de tendre pour y atteindre partiellement aux époques les plus heureuses ! En matière de littérature, il préviendra l'esprit contre toutes les modes et les désastreuses influences étrangères, lesquelles à l'indispensable originalité, substituent un pâle reflet des choses qui ne peuvent vivre que sur le sol natal ; il dénoncera l'esprit de caste littéraire qui, par amour de la perfection formelle, touche au bizarre et assassine l'âme, cette âme sans laquelle la littérature ne s'adresse qu'aux initiés et aux dilettantes. Il répétera à satiété cette vérité élémentaire, à savoir que, pour supérieurs qu'ils soient, l'art et la littérature émanent uniquement de la vie de la nation, et qu'ils exigent de se nourrir de son énergie afin de retourner à la source pour en augmenter la puissance. Personne ne pourra l'empêcher de profiter de toute occasion qui se présente pour lancer un avertissement : à qui exerce une influence quelconque — et les élus de l'esprit possèdent un pouvoir magique — incombe un devoir moral que les méchants seuls tentent de contrecarrer.

Appartenant au peuple dont il écrit l'histoire, et dont les travaux et la foi séculaires l'émeuvent, touché par l'énorme somme de souffrance que la nation dut s'imposer pour survivre, recueillant en son âme l'écho de tous ses triomphes et de toutes ses défaites, l'historien est un vieillard riche de l'expérience de sa race. A supposer qu'on ne l'en priât point, il a le devoir de parler pour livrer à ses contemporains les secrets de tout le passé connaissable.

En agissant de la sorte, loin de transgresser son devoir, il le remplit jusqu'au bout. M. A. D. Xenopol, mon maître, qui présenta mes travaux, s'est plu à séparer mon œuvre historique, que l'Académie a bien voulu distinguer, de mes activités littéraires et politiques sur lesquelles il fait des réserves ; pour ma part, je tiens à déclarer une fois de plus que les unes et les autres obéissent aux mêmes principes et aux mêmes tendances ; je crois fermement qu'au sein d'une société encore instable qui, grisée par l'enthousiasme dont s'accompagnent tout les débuts, se livra trop vite à la quête passionnée des plaisirs matériels, l'historien a le devoir de rappeler sans relâche les traditions nationales, de proclamer l'unité du peuple par-delà les frontières politiques et de classe, de prêcher la solidarité de race et de découvrir les idéaux qu'il s'efforcera d'atteindre le premier afin d'offrir un exemple à la jeunesse de demain.

Generalități cu privire la studiile istorice, III^e éd., Buc. 1944, pp. 88—98.

[L'HOMME PRÉHISTORIQUE]

Quelques considérables que soient les découvertes et les progrès de l'homme à l'époque historique, ils ne peuvent être comparés aux prouesses réalisées, en l'absence — ou presque — de tout outil, à l'aide de pierres qu'on ne trouvait pas n'importe où (comme, en 1867, le remarquait Le Hon au sujet de la Belgique et qu'il s'agissait, par conséquent, de se procurer, sous leur forme brute ou façonnée, moyennant un commerce naissant), par la misérable humanité préhistorique, laquelle, ignorante des terribles secrets de la nature, était appelée à les déchiffrer lentement.

Poussé par quelque instinct impossible à définir, cet homme dut vaincre des difficultés infinies avant d'adopter la position debout qui fait sa noblesse; privé d'animaux domestiques, il se nourrissait de végétaux comestibles que la charrue — invention admirable — lui permit, par la suite, d'extraire du sol, et de bêtes souvent plus grandes que lui; par quelque exception étrange qui le distinguait de toutes les autres espèces, notre ancêtre, exposé tout nu aux caprices du climat (lequel, sur tels points du globe, était plus chaud que de nos jours), apprit à se vêtir de peaux qu'il râclait et salait avant de les coudre au moyen d'une aiguille en os dans laquelle il enfilait des fibres de renne. Il découvrit les céréales et, abandonnant les cavernes, construisit les premiers abris. Grâce à des efforts inouïs, ces ancêtres lointains pouvaient soulever des pierres pesant plusieurs tonnes dont ils faisaient d'immenses mémoriaux ou dont ils bordaient d'interminables avenues en l'honneur de dieux inconnus. Conquête suprême, ce Prométhée soumit à sa puissance un monstre qui le faisait trembler: le feu.

Au point de vue moral, il fut le premier à se heurter aux grands mystères. Il s'efforça, pour se défendre, de leur opposer ses sortilèges; ceux-ci sont à l'origine à la fois d'un art dont la vérité n'a jamais été dépassée, et des premières croyances; au culte des morts et des ancêtres, celles-ci ajoutaient une admirable poésie religieuse qui agrémentait un ciel dans l'immensité duquel nos ancêtres, à l'encontre de l'homme moderne, ne voyaient pas seulement un ensemble d'éléments matériels écrasants, allant du néant à la vie, puis

de la vie à la mort, en vertu de lois rigides dont la volonté inexorable nous désespère.

L'amour de ses proches que l'on défend à tout instant au prix de sa vie, la camaraderie de l'homme et de la femme, le sentiment de pitié pour l'enfant (qui est bien autre chose que l'instinct de l'animal prêt à s'accoupler avec ses rejetons dès que ceux-ci ne réclament plus ses soins) — tous ces sentiments, c'est lui, l'homme préhistorique, qui les éprouva pour la première fois. Poussé par son instinct de dévouement autant que par le besoin, il fonda la famille, composa la horde, organisa la tribu.

A partir de cris indistincts, il inventa un langage dont la création exigea, plusieurs millénaires durant, des efforts héroïques; ce langage, articulé et capable de flexion, lui permit de former ce que nous nommons une peuplade; et ces peuplades, il sut — mieux, bien souvent, que nos contemporains — les unir par la même foi au pied des mêmes autels, sous la protection des mêmes dieux auxquels, avec un noble orgueil qui fait honneur à l'espèce tout entière, il osa conférer des traits humains et un nom pareil au sien.

★

Sa croyance à l'immortalité se retrouve dans sa façon d'ensevelir ses morts : accroupis, ceux-ci sont censés dormir. Mais ils ne peuvent quitter le tombeau qu'on leur a creusé. Les voit-on apparaître en songe, on comprend qu'ils sont vivants. Dans les ténèbres de la nuit, ils semblent regagner leur foyer, poussés par un désir de vengeance. La teinture rouge dont on les enduit semble avoir été un sortilège destiné à les empêcher de « revenir ». A leur apparition on oppose plusieurs autres moyens. Quoi qu'il en soit, cette attitude envers les morts ne saurait être considérée comme l'amorce d'une religion. Phénomène beaucoup plus complexe, celle-ci s'explique par la terreur qu'inspire l'infini qui, de toutes parts, entoure l'homme épouvanté : les ténèbres, la tempête, les éclairs, les inondations, l'incertitude perpétuelle de ce que cache l'horizon, les bêtes menaçantes qui peuplent la terre, les monstres créés par l'imagination, l'effrayant mystère du rêve (de ces songes dont, tout au long des siècles, on cherchera fiévreusement la clé), la maladie (que l'on chasse par des pratiques magiques). A ce sentiment infiniment complexe se mêle cette terreur qu'éprouve l'animal pour tout fait insolite, ce pressentiment d'un séisme ou de la mort, dont l'homme a perdu le secret.

La magie est un moyen de défense contre ce sentiment d'angoisse presque permanent; doué d'une vue relativement basse, l'homme applique son oreille au sol, car il est dépourvu du flair qui permet à l'animal de prévoir, partant de se défendre. Il s'agit de se défendre mais aussi de conquérir, et l'on peint sur la paroi de la caverne le gibier dont on convoite la dépouille.

Les exorcismes venant s'ajouter à tout le reste, on vit bientôt se former une caste de mages. Ce furent les premiers « prêtres ». Les dessins des

cavernes, en Espagne, représentent un homme monté sur des échasses entourées de fourrure; un autre éloigne, « conjure » le danger en se livrant à une danse indissolublement liée au chant.

Pour être à même de se mesurer à un esprit qu'il imagine supérieur à lui, l'homme est tenu de se transformer en « surhomme » en empruntant tels de leurs attributs — ailes, griffes, museau, bec — aux bêtes qui lui inspirent de la crainte. Invocations et malédictions exigent des sonorités insolites; alliée aux bonds rythmés, la poésie devient à la fois « enchantement » et « incantation ». Le terme allemand « verwünschen » (maudire) est le contraire de « wünschen » (désirer); il convient, par conséquent, d'y voir l'indésirable que l'on repousse. La « vraja » slave, dont le roumain a hérité, se rapproche du « vraci » (magicien); celui-ci est le guérisseur qui use des mêmes incantations, mais, à l'origine, il fut, sans nul doute, un « prêtre ».

Il est aussi des moyens de défense matériels, ainsi les amulettes si fréquentes en Orient et ces « feuilles à prières » dont l'usage subsiste dans les classes populaires de certains pays d'Europe. La petite boîte attachée à la porte des maisons juives est destinée à repousser l'assaut des puissances maléfiques secrètes. Tels gestes — comme aujourd'hui le signe de croix, par exemple — mettent en fuite les créatures infernales.

La religion, elle, le « lien » traditionnel des Romains et la *θρησκεία* des Grecs, est toute autre chose: le produit tardif d'une longue évolution spirituelle,

Materiale pentru o Istoriologie umană, fragments inédits p.p. Liliana N. Iorga. Bucarest, 1968, pp. 49, 74—75.

MOYEN ÂGE ET ANTIQUITÉ

Le moyen âge a été considéré pendant longtemps — il est presque inutile de le dire, parce que jusqu'ici quelque chose subsiste de cette opinion — comme une époque de ruine de la civilisation, comme un plongeon dans la barbarie, comme la perte, pour de longs siècles, pouvant être compris dans la même définition, des biens que grâce aux efforts de l'Orient et surtout de la Grèce, l'humanité avait acquis.

Si on lui a fait grâce de cette condamnation ce fut seulement pour deux motifs. Pendant que le romantisme dominait la littérature, on s'est aperçu que ce moyen âge si honni est très pittoresque, que ses riches couleurs peuvent fournir de nouveaux attraits à la poésie et au récit, que l'inattendu qu'il présente peut trouver un emploi dans le renouveau des lettres. Il y eut alors, pendant des dizaines d'années, le moyen âge de Notre-Dame de Paris et de la ballade du roi Jean.

On en est revenu. L'exotisme peut offrir les mêmes avantages que ce retour vers un certain passé. Et l'exotisme lui-même est, du reste, en présence des ressources qu'offrent les diversités de l'âme humaine et les milieux sociaux, passé de mode. Mais on s'attache, avec une inlassable patience, avec le plus beau dévouement de la part des chercheurs, à l'étude de cette période du développement de l'humanité pour un autre motif, que voici.

« Au moyen âge, tout est intéressant », me disait, il y a une trentaine d'années, devant les murs encore debout de la magnifique Raguse, devant le vieux chemin bordé de pins maritimes qui domine la mer incroyablement bleue, cet érudit admirable d'information et de mise au point précise qu'a été C. J. Jireček. L'archéologie — si l'on prend le mot dans son sens plus large — l'archéologie donc, s'est mise au travail pour faire connaître par des recherches minutieuses ce millénium qui part d'un simple changement de maître à Rome pour en arriver à un changement de religion, de dynastie, de race même, à Constantinople. Coutumes, institutions, guerres, régime politique, tout a été élucidé sur la base de sources dont la publication s'est faite avec le plus grand soin.

A cette œuvre ont travaillé avec le plus d'enthousiasme les nations qui ont participé le moins, par leurs ancêtres, aux civilisations, si justement admises, de l'antiquité classique. Ces siècles obscurs étaient, en effet, ceux pendant lesquels ces ancêtres sont sortis de leurs premiers abris pour gagner des batailles contre les impériaux romains, pour conquérir des provinces, pour former des royaumes et s'élever même à la suprême dignité de l'Empire. Naturellement désireuses de faire valoir ce que les leurs ont donné de tout temps à la civilisation humaine, ces nations aimèrent à fixer une différence nette entre ce qu'a été le passé gréco-latin et ce que ces prédécesseurs ont mis à sa place. De cette façon, leur capacité de création était mise en valeur: la race neuve arrivait sur les champs de rivalité où s'était épuisé un autre monde.

Le moyen âge représente cependant beaucoup plus que ces nouveautés généralement connues qui peuvent piquer la curiosité des esprits dégoûtés des banalités de l'histoire et il ne sert pas seulement à créer des titres dans le domaine de la civilisation aux races dont l'avènement à la culture date d'alors.

Signifie-t-il une révolution, comme on l'a cru longtemps, même après la critique, si pleine de verve et d'un si haut bon sens, d'un Fustel de Coulanges? Y a-t-il une solution de continuité entre l'antiquité et ce qu'on pourrait appeler, et non seulement sous le rapport moral — les « vertus » germaniques — une nouvelle ère? Tout récemment, M. Dopsch a protesté contre cette conception visiblement erronée et il s'est posé en champion convaincu d'une continuité grâce à laquelle les siens pourraient sortir des rangs de ces barbares dont on a noirci le portrait.

Non, il n'y a pas eu de changement subit entre cette fin de l'antiquité que, du reste, on ne saurait où placer du V^e au VIII^e siècle, et un moyen âge commençant, qui n'avait qu'un motif de croire qu'il y a eu changement, et combien important: la nouvelle religion chrétienne.

St. Augustin est, à vrai dire, le seul qui ait cherché et réussi à fixer une démarcation, en séparant de la cité antique, celle de Dieu, dont il annonce, avec satisfaction, l'avènement. Sur ce point, sur ce seul point, il y a une différence entre ce qu'on appelle antique et ce qui peut être appelé médiéval. Le christianisme reconnu, accepté, le christianisme devenu principe du gouvernement, légitimation du pouvoir, le christianisme érigé en créateur, contrôleur et gouverneur des forces et des régimes politiques, voilà ce qui crée véritablement un nouvel ordre de choses. Tant que la religion importée de l'Orient fut jointe, annexée à ce qu'avait transmis l'antiquité, acceptée et juxtaposée à ce glorieux héritage, tant qu'on n'eut affaire qu'à des fondements ayant le paganisme pour base, on ne peut parler encore de moyen âge. Les dominations passagères comme celle d'un Odoacre, les simples vicariats de l'Empire d'Orient, seul empire qui subsistât, comme la royauté de Théodoric, les Etats qui furent les points d'arrêt des invasions alaine, suève, vandale, visigothe, burgonde,

franque même dans les Gaules et en Espagne, ne sont que des chapitres mouvementés du même ordre ancien. Ce n'est qu'après que ces rois conquérants eurent accepté le Sauveur comme maître réel, les saints comme appui efficace, les évêques comme interprètes d'une volonté divine au-dessus de toutes les traditions et de toutes les lois, ce n'est qu'alors que tout changea.

Mais, en dehors de l'abandon des dieux aux statues brisées — et combien survivent encore, comme on l'a montré, dans les saints, St. Georges n'étant qu'un nouveau nom du « héros de Thrace », — on tient à ne rien perdre de ce trésor de l'antiquité dont on continue à être fier. J'ai cherché à retrouver dans les écrivains des premiers siècles médiévaux la trace des lectures d'une très grande partie de la tradition littéraire latine et même grecque. Ils font l'impossible pour se tenir dans l'ornière de cette tradition plusieurs fois séculaire. Ils entendent ne rien abandonner, mettant ces grandes et belles choses aux pieds du Seigneur, du Christ régnant. Comme on sera heureux, au X^e siècle, à l'époque où un Liutprand de Crémone part en mission à Constantinople, de pouvoir émailler de mots grecs un style latin encore dur et d'y introduire même tel vers emprunté à Homère qui est, pour les Byzantins, pour les anticléricaux de Byzance, une vraie découverte, assez tardive.

II

Dans cet Empire nouveau de l'Eglise, il y a cependant des changements, mais ce ne sont pas les nations nouvelles qui les ont voulus. Ils sont même venus bien malgré elles. Jamais on n'a pensé à substituer au latin la langue vulgaire en Occident ou en Orient. Cette introduction de langages encore mal formés et durs est due uniquement à l'ignorance envahissante, qu'on ne peut pas écarter. Ces patois se traînent longuement à la suite de la culture contemporaine. Si à Strasbourg on prête serment en roman et en allemand, c'est parce qu'il s'agit d'un acte à effet magique qui doit engager des foules en dehors de toute instruction : si elles n'avaient pas entendu, compris et répété ces mots familiers, elles ne se croiraient pas engagées.

Seulement — et voici la grande différence et la suprême caractéristique de ce que nous appelons le moyen âge — l'antiquité, conservée avec soin, est une chose qu'on ne peut plus développer. Ces éléments d'emprunt, de pure tradition sont désormais stériles. Le latin ne progresse comme puissance d'expression que parce qu'on l'adopte, on se l'assimile, on l'adapte à des idées nouvelles et à des sentiments jusqu'alors inconnus. Il y a, et il y aura de plus en plus, jusqu'au bout, à l'encontre du caractère purement formel, figé en formules, de la Renaissance des XV^e et XVI^e siècles, une possibilité infinie de création.

On la rencontre dans tous les domaines parce que partout on s'est trouvé, de par le caractère même des temps, sans abri et sans direction.

Il faut dans la politique d'abord, alors que l'Empire disparaît de plus en plus et que les royautes barbares, qui cherchent à Constantinople une légitimation quelconque, ne veulent, ou ne peuvent pas gouverner à la romaine, improviser des liens nouveaux et fixer des hiérarchies encore inconnues. Abandonné, on se cherche, on prend conseil des circonstances, on se groupe d'après des « affinités électives » ou naturelles dont la stricte réglementation de l'Empire n'avait jamais tenu compte. Il y a bien des lignes communes à travers tout cet enchevêtrement d'apparence indéchiffrable, mais l'ordre nouveau a partout son aspect local.

Ainsi dans les villes, on ne peut plus maintenir le système, qu'on n'a jamais aimé, qu'on a difficilement supporté, des décurions et des curiales. Les anciennes familles sont encore là, malgré les déménagements à l'approche d'une bande de barbares moins traitables que les autres; on les respecte, on est disposé à leur obéir; c'est d'elles que, dans toutes les difficultés, on prendra conseil. Mais, comme on est sous les ordres du Christ toujours présent, le premier homme de la cité, ce sera l'évêque; il a, seul, de par sa mission liée aux forces surnaturelles, le pouvoir d'écarter le danger, de terrifier par des miracles, d'adoucir par ses paroles de vieillard les routiers des grandes invasions. Autour de son église, qui remplace le prétoire, se groupe ce qui est ordre, bien-être, civilisation. Et comme les rapports entre les chefs politiques et militaires, autant qu'il en reste, sont devenus parfois très difficiles, personne n'ose, et ne pourrait même empêcher ces rapports entre les évêques, qui représentent maintenant intégralement les populations. Il en résulte que sur les ruines de la province romaine survit, très vivace, capable de longs développements, s'adaptant à toutes les situations, la province de l'Eglise avec, à sa tête, son archevêque, son Métropolitain. Les synodes succèdent aux assemblées provinciales et les décrets au nom de Dieu remplacent ceux, périmés, au nom de l'empereur. Sans ce changement de forme, on serait retombé dans le chaos, et alors l'époque de désordre et de ténèbres dont on parlait jadis, aurait vraiment existé.

Mais parfois aussi, on s'arrange entre laïcs, à la romaine. Syagrius, en Gaule — et on peut chercher des formes correspondantes, que j'ai retrouvées moi-même souvent, ailleurs — représente le chef élu des provinciaux que l'Empire ne sait pas défendre, les barbares s'étant, du reste, intercalés entre Rome impuissante et ces oasis d'un monde morcelé par l'invasion.

Ici, parmi les participants à cette organisation spontanée, que j'appelle d'après des cas où le nom se trouve, des *Romaniae*, il y a aussi des paysans. Ces ruraux, on les découvre partout, en petits troupeaux humains, qui quelquefois se cachent devant l'ennemi ou l'intrus, mais d'autres fois lui opposent une résistance tenace et heureuse. Ils ont à leur tête des juges, comme ceux de la Grande-Bretagne après le V^e siècle — et quelque chose en subsiste dans l'institution des juges élus d'aujourd'hui, — ou comme ceux de la Sardaigne,

devenus de vrais princes, ceux de Rome, de Venise, de l'Italie médiévale, ou bien comme les représentants de cette même institution d'utilité immanquable et immédiate dans les campagnes de la rive orientale de l'Adriatique, dans les vallées de la Macédoine, de la Thrace, de l'Hellade, dans toute l'étendue de cette ancienne partie de l'Empire Romain et des terres limitrophes, qui se forment en une Romanie, une Roumanie qui dure jusqu'aujourd'hui.

III

Cependant l'Empire d'Orient, la seule forme légale et légitime de gouvernement, conserve les institutions romaines plus ou moins évoluées. Néanmoins, on observe partout dans les terres disputées, souvent perdues, parfois reconquises, plus qu'à l'intérieur, où il y a plus de stabilité, cette faculté de créer du nouveau sur un fonds populaire. A Constantinople on a l'impression que le passé commun est entier; la langue grecque courante, devenue officielle, n'était qu'une de celles qu'on a le droit, de par la conquête, de s'annexer, d'employer. Sur les routes, des soldats passent, des courriers mettent en relation la capitale avec les provinces même les plus éloignées, les défilés sont bien gardés par des populations auxquelles pour ce motif on a accordé des privilèges de liberté et d'exemption d'impôts; mais on chercherait vainement le représentant toujours présent de l'autorité dans ces villages, ces bourgades où pour toutes les affaires siègent, remplissant la fonction de justice, comme les juges dans les autonomies, des « vieillards », des « hommes bons et anciens »; dans ces villages et bourgades on recourt même, pour les grandes occasions, à ces assemblées du peuple, les *conventus* (*Konvent* pour les Albanais, tandis que les Roumains ont des *adunări*) qui remontent à la plus grande antiquité des peuplades alors libres; nulle part maintenant, au contraire de ce qui arrivait sous l'empire antique, les inscriptions ne rappellent le représentant du pouvoir. Du reste, on écrit très peu: tout se fait patriarcalement par le seul moyen de la parole.

Le résultat en est que de ces formations capricieuses, de nature si élastique, peuvent sortir les choses les plus inattendues et aussi les plus intéressantes. Il ne suffit plus de connaître par cœur un manuel d'archéologie romaine; il faut, à côté du document ou à son défaut, examiner plutôt directement le terrain, avoir la connaissance de la race, recourir aux termes de comparaison et ne pas négliger même les généralités sociologiques.

IV

Avec cette transformation totale de la vie politique apparaissent des innovations essentielles dans l'ordre social aussi. Il est inutile de dire combien l'esclavage, que l'antiquité a conservé jusqu'à la fin, a évolué en Occident,

se transformant en colonat et autrement sous la grande influence de l'Église. En Orient aussi il y eut de multiples changements semblables. Aucune trace de l'esclavage qui avait existé en Dacie et dans les régions voisines. Tout le monde est sur le même plan, sans aucune distinction d'origine. On ne trouve d'esclaves que dans les grandes villes, dans les ports, et on les exporte aussi en Occident; ce sont ceux que les Génois vont chercher chez les Tatars, qui vendent des Russes, des Bulgares, des Circassiens, quelques Roumains acquis de la même façon. Mais à la campagne, il n'y a que des « hommes libres » dont part l'organisation politique elle-même et la composition de l'armée défensive.

Or, si de ce que nous a donné l'antiquité, une si grande part est due aux esclaves et aux liberti, il n'en est pas moins vrai que la condition non-libre empêchait la manifestation d'une bonne moitié des membres de la société antique. Maintenant tout le monde collabore au même titre, et de toutes ses forces. C'est la première fois, avant la Révolution française, — qui, elle, procède par la théorie et le système, — qu'on eut recours largement aux forces humaines jusque-là tenues enchaînées.

Une forte vague de popularité, si l'on peut employer le terme dans ce sens, se dégagait de cette accession des masses méprisées et humiliées à la vie de la communauté dans tous les domaines. Je ne sais si les médiévistes ont ressenti souvent la poussée de ces tard-venus qui envahissent le terrain. On croirait entendre le sourd bruissement de leur tumultueuse invasion. L'humanité en est devenue beaucoup plus vaste qu'à l'époque de la collaboration la plus large pendant l'antiquité.

Et cela, sans parler de ce que le moyen âge découvre en fait d'humains ignorés ou négligés. Or, dans les territoires non explorés, on a fait une immense récolte d'humanité. Pensons à ce qu'étaient à l'époque romaine tous ces Sémites en marge de l'Empire qui n'étaient connus que comme les imitateurs plus ou moins gauches de Rome, à Palmyre, ou comme les Bédouins errants qu'on pouvait recruter pour les troupes de frontière. Maintenant c'est une autre civilisation qui s'avance, déroulant par toutes les routes de l'Orient ces bandes de cavaliers au burnous léger. La religion, seul moyen de faire avancer les peuples, et, dans ce cas, la religion de Mahomet, a accompli ce miracle de transformer en Impériaux rivalisant avec les Romains de Byzance, ces nuées de chameliers si agiles nourris de dattes et de sauterelles. S'il n'y avait eu au moyen âge que cette seule création de l'Islam, synthèse simplifiée des grandes religions monothéistes, s'il n'y avait eu que ce réveil au nom du prophète, du dernier et plus grand des prophètes, de millions d'êtres qui avaient, jusque-là, vécu dans l'engourdissement le plus complet, par petites compagnies errantes, cela serait suffisant pour faire du moyen âge une des plus grandes époques du développement de l'humanité.

Tout ce monde mélangé circule très souvent, après l'abandon des grandes routes anciennes, par des voies qu'il s'est ouvertes lui-même. Il y a tout un

hodoeporicon au moyen âge, qui n'a pas été encore étudié. Il met en rapport les uns avec les autres ces petits centres, dans lesquels s'est concentrée peu à peu la vie sociale de cette époque, et ce n'est que dans les seules régions dominées encore réellement par l'Empire, en Orient, et dans leurs contrefaçons royales, en Occident, que l'on continue à prendre l'ancien chemin des armées et des marchands. Sans aucun changement reste surtout la grande voie de la Mer romaine, laquelle, malgré les invasions arabes, sert à mettre en contact comme autrefois les deux mondes que séparent maintenant de si nombreuses et si profondes différences.

V

Localisme et initiative, éclosion de petites sociétés qui vivent pour leur compte, c'est là le principal caractère et l'originalité la plus tranchante de cette époque, qui fut, grâce à cela, d'une productivité magnifique, que nous, modernes, uniformisés que nous sommes par nos imitations de l'ancien et par les brutales fabrications en série pour toutes les races et toutes les habitudes, nous en sommes arrivés à ne plus pouvoir comprendre.

Localisme signifie aussi solidarité au-dedans du petit groupe. On se sent les coudes entre gens qui se défendent ensemble, qui ont le sentiment d'avoir chacun leur part dans ce que possèdent et maintiennent leur cité, leur village, leur vallée, leur région géographique, leur coin de monde aimé pour tous les services mêmes qu'on lui a rendus. La cathédrale, le palais, les offices, l'hôtel de ville, les halles des marchands, tout cela est à tout ce monde et pour *bien des usages*, parce que tout le monde a collaboré à les élever lentement, durement, d'une génération à l'autre, continuant, donnant et se donnant, de même que sur chaque pierre des murs il y a quelque tache de sang de chaque famille. De loin, l'Orient des pèlerins et des croisés a donné le modèle, *la boîte carrée* en pierre, et maintenant, dans les sculptures, dans les vitraux, chacun l'interprète à sa façon: ce n'est pas, comme nos gares, nos « palais », nos fabriques, qui se ressemblent, d'un pays à l'autre, selon le type le plus pratique, le plus vite bâclé et le moins coûteux. Un heureux hasard de maçon donne le style français qu'on a appelé gothique, et dorénavant, sur ces murs fragmentés, percés comme des alvéoles, quelle est l'idée individuelle qui ne pourrait s'exprimer dans les méandres de cette dentelle, dans la ruche des saints solennels ou souriants, des diables malins et des terrifiantes gargouilles ! La peinture des manuscrits ouvre les mêmes perspectives infinies pour l'expression de chaque goût et la reproduction de chaque aspect de la société. On n'a pas essayé encore de la reconstituer ne fût-ce que par ces tableautins où, à partir des rois trônant couronne en tête jusqu'au mendiant qui guette à la porte d'entrée ou au maçon qui travaille à la « tour de Babel », se retrouvent tous les éléments d'une société riche d'aspects et de couleurs.

Nous avons la littérature de nos livres scolastiques et de nos lectures privées; elle se ressemble d'un poète à l'autre; même ses hardisses sont visiblement de la même fabrique et du même genre. Le moyen âge, par contre, ignore l'enseignement obligatoire et le livre à bon marché. Alors il faut chercher en soi-même l'inspiration, et lorsqu'elle vient, elle satisfait aux deux principales conditions, nécessaires à tout ce qui est intéressant dans la production littéraire. Chacun dit à sa manière ce qui peut être compris et aimé par tous les autres. Et, ici encore, on s'entraide et on se continue: tel, p.ex., le « Roman de la Rose », lequel, par ses deux auteurs, le sentimental et le scolastique, ressemble à ces cathédrales qui, commencées en style roman, finissent, sans qu'on y trouve à redire, par les fioritures aiguës des élancements gothiques.

Nous avons, nous, par-dessus nos différences si réelles, une double unité: celle, changeante, des modes, et celle, perpétuellement en branle, des intérêts matériels. Notre sentiment religieux, lorsqu'il n'est pas simplement formel, est compartimenté par les confessions particulières. Notre civilisation ne nous empêche pas de nous entre-détruire et ce n'est pas son autorité qui régit le monde. Le moyen âge, au contraire, avait son unique maître légal: l'empereur, qu'on reconnaissait même en le contrefaisant par les royautés de province ecclésiastique que nous voulons bien appeler nationales, et il avait son arbitre qui par-dessus ses faiblesses et ses pires défaites devait être invoqué aux heures du désarroi définitif, le représentant sur terre du seul « roi régnant », le Christ. Et c'est pourquoi le moyen âge a pu présenter les mêlées les plus mouvementées sans tomber dans le chaos, dans ce chaos où, au contraire, — il ne faut pas nous tromper, — nous vivons, où, à défaut des autorités que nous cherchons désespérément dans des institutions comme la Société des Nations, nous continuerons encore à vivre qui sait combien longtemps.

„Scientia“, mars 1930, pp. 187—196.

L'HOMME BYZANTIN

Conférence donnée à l'Université de Leyde.

A mon ami Grondijs, celui qui comprend tout.

Depuis quelque temps, une science nouvelle, l'anthropogéographie, mêlée à une autre science d'origine encore plus récente, la géopolitique, emploie, pour caractériser l'état permanent de l'être humain par rapport aux conditions naturelles, avec tout ce que celles-ci peuvent lui donner, lui imposer ou lui interdire, un titre qui est en train de se répandre; celui d'homme de telle ou de telle région.

Dans un ouvrage paru dernièrement, dû à un jeune savant français qui, par-dessus les préjugés, comprend toute initiative et emploie toute innovation, M. Jacques Ancel, il y a des chapitres qui s'appellent, par exemple, « L'homme autrichien ».

Or, s'il y a un homme autrichien dans un pays composé de plusieurs nationalités, dont chacune suit ses propres aspirations; si, par-dessus ces différences, il y a tout de même un type humain qu'on peut désigner du nom d'« homme autrichien », d'autant plus peut-on parler de cette réalité qui a indubitablement existé et dont je me propose de vous entretenir, qui est l'homme byzantin.

Cependant, l'apparence semblerait contredire cette assertion. Byzance ne paraît pas la même d'une époque à l'autre. Il y a des différences profondes qui se signalent dès le premier contact avec ces réalités d'aspect changeant. Un empereur byzantin du V^e siècle, de l'époque pré-byzantine, comme Marcien, est un guerrier d'origine inconnue et peu intéressante, qui est parvenu à obtenir, plutôt que le sceptre et la couronne des empereurs, l'épée des *basileis*, destinée à écarter et à soumettre les barbares, grâce à son mariage théorique avec une héritière de la lignée de Théodose, cette impératrice Pulchérie qui s'était consacrée au Seigneur. A la fin du même siècle, tel bureaucrate qui vient de Dalmatie, l'ancienne patrie de Dioclétien, mais n'ayant nullement l'envergure de ce grand empereur, Anastase, gouverne en quelque sorte comme un *scriniarius*, ne commandant jamais d'armée et ne nourrissant aucun rêve de conquête.

Puis, au VI^e siècle, voilà des descendants d'humbles paysans balkaniques, représentants de la race thrace romanisée: Justin, l'empereur rural, le soudard ou le sous-officier, à peine byzantinisé comme mentalité et comme allure, puis Justinien, qui est le successeur d'Alexandre le Grand lui-même, l'imitateur des grands monarques de l'Égypte, de la Chaldée, de l'Assyrie et de la Perse, qu'il prétend continuer, s'initiant à leurs façons de vivre et d'agir.

Quel rapport peut-il y avoir entre le général romain qu'est Marcien, entre le fonctionnaire tatillon qu'est Anastase et cet héritier des Pharaons et des rois mésopotamiens, souverains des « quatre coins du monde », ou des chefs couronnés de la Perse, partant à la conquête de l'univers ?

Plus tard, la place jadis occupée par Justinien échoit à Phocas, soldat d'aventure, homme cruel se repaissant de massacres, brusquant tous les préjugés, déshonorant cette pourpre impériale qu'il s'était attachée sur les épaules. Quelle différence entre lui et son prédécesseur Maurice qui, au VII^e siècle, ne fait que reproduire le type de Marcien, combattant contre les Slaves de la même façon dont ses prédécesseurs du V^e siècle avaient combattu les Huns d'Attila ?

Mais le vengeur de Maurice, Héraclius, celui qui finit par punir de la manière la plus sanglante l'usurpateur militaire, est un véritable « gentleman », un représentant de l'aristocratie que la société byzantine est en train de se donner. C'est le fils d'un préfet d'Égypte; arrivé à la tête de ses marins et de ses soldats, il inaugure un règne d'un tout autre caractère. C'est un conquérant des terres qu'avaient effleurées les pieds divins du Seigneur, et un vainqueur des Perses. On reconnaît en lui le préparateur inconscient de cette domination des Arabes qui ne représentent autre chose que la révolte des provinces qui — conscientes de leurs origines nationales diverses et poussées par un instinct profond — refusent d'accepter le dogme héraclien et, sous la forme arabe, cherchent à regagner leur indépendance.

Puis, après la dynastie d'Héraclius, vite dégénérée, on arrive à ces empereurs iconoclastes qui n'ont qu'une seule préoccupation: donner à l'Empire un caractère laïque, restituer le prestige et renouveler l'action des anciens maîtres du monde, qui adoraient Dieu sans se soumettre à la caste consacrée à son service.

Au IX^e siècle, il y a un retour à l'orthodoxie avec l'impératrice Irène, qu'on a considérée à tort comme une fiancée de Charlemagne, oubliant une seule chose: qu'à cette époque le mari et la femme couronnés ne peuvent guère vivre de la manière qui, au XVI^e siècle, s'impose à Philippe II d'Espagne et à Marie Tudor d'Angleterre, se résignant, comme unique témoignage de leur union, à la juxtaposition de leurs effigies sur des médailles ! Un mariage byzantin était destiné à donner des héritiers à l'Empire. Du reste, le passage concernant ce possible rapprochement entre Constantinople et Aix-la-Chapelle se trouve dans un texte byzantin qui, dirigé contre tel dignitaire impérial, fait

figurer parmi les erreurs politiques de ce ministre un projet qui devait le compromettre. Par ailleurs, Charlemagne a toujours été considéré par les Byzantins comme un usurpateur, comme l'« empereur créé par le Pape », ce qui — dans le domaine universitaire, puisque je parle dans une Université — équivaldrait à un docteur créé par l'appariteur !

Enfin, il y a cet argument décisif qu'Irène n'était pas une impératrice — femme, veuve ou mère d'empereur —, elle était bien l'Empereur, et qu'on ne saurait guère imaginer un mariage solennel, à la mode de Byzance, entre deux êtres du même genre.

Or, après cette époque d'Irène, après le rétablissement de la vraie foi avec le culte des icônes, il y a une Byzance bien différente. De nouveau, l'esprit combatif suscité par les menaces venant d'Asie crée une lignée d'empereurs guerriers. On aura ainsi Basile I-er, qui rêve d'Italie, qui considère l'Etat carolingien déchu comme une région protégée, qui fait paraître sa flotte devant Bari, non pas comme les vaisseaux d'un quelconque allié, mais comme ceux qui portent l'empereur légitime.

Les années passent. A Byzance règnent maintenant des empereurs lettrés. Constantin le Porphyrogénète commet ce grand crime contre la littérature byzantine qui consiste à en retrancher les quatre vingt dix pour cent, retenant seulement ce qui pouvait servir à l'enseignement et à l'orientation des fonctionnaires dans le domaine diplomatique ou dans le domaine militaire. Il passe son temps enfermé dans son palais, occupé d'ouvrages littéraires et patronnant une production artistique.

Bientôt, pour défendre l'Empire, il faudra recourir à l'ancienne coutume de l'époque de Dioclétien, avoir à côté de l'empereur qui somnole dans son palais, réduit aux fonctions des rois fainéants de l'époque mérovingienne, un soldat — César ou empereur à titre complet — qui a pour mission de rétablir les anciennes frontières de l'Empire. Et voici Nicéphore Phocas, ridiculisé par Liutprand, le messager prétentieux et vain des Occidentaux, qui n'en a pas moins été un magnifique combattant pour l'Empire et pour la religion orthodoxe, et son successeur, le petit Arménien Jean Tzimiscès, qui continue la même œuvre.

Ils disparaissent. Un descendant de Basile I-er, portant le même nom que son devancier, devient à son tour le destructeur des Bulgares de Macédoine, rétablissant la domination de l'Empire sur la côte de l'Adriatique.

Puis, une fois de plus, des bureaucrates, des avocats et des sénateurs, comme Constantin Ducas; mais, lorsque les Turcs menacent l'Empire, l'esprit guerrier renaît dans les Comnènes, grands propriétaires terriens d'Asie Mineure, qui s'emparent du pouvoir et s'imposent comme des rivaux des croisés de l'Occident. Alexis combat les Normands à Durazzo, en même temps qu'il s'oppose aux prétentions usurpatrices de ces aventuriers de la croix; Jean s'en va en Syrie se faire reconnaître par les habitants d'Antioche comme leur véritable

souverain; Manuel, devant qui s'incline le roi franc de Jérusalem, cherche à prendre pied en Egypte, sur le Danube, à Ancône, se faisant saluer ici, en Italie, par la conscience impériale de ces nouveaux sujets, comme successeur des anciens Césars.

Tout cela dure jusqu'à l'intermezzo sanglant d'Andronic Comnène, jusqu'à l'envahissement de l'Empire par les Latins, jusqu'à la réussite de la quatrième croisade et la création d'un Empire latin de Constantinople, qui n'a guère été latin sinon au point de vue religieux. Baudouin de Flandre, qui a été sacré à la manière des héritiers de Justinien et qui a signé, comme la série d'empereurs ses prédécesseurs, des diplômes rédigés le plus souvent en grec, ne désirait rien de plus que d'être inclus dans cette succession ininterrompue de maîtres du monde.

En Asie Mineure, où il n'y a pas des « empereurs de Trébizonde », mais seulement des empereurs tout court, qui, ne pouvant être à Constantinople, sont forcés de rester temporairement dans ces villes du Pont méridional, il y a un autre monde: des chefs de chevaliers à la manière des Francs, des amis des Turcs sur lesquels ils exercent une influence et dont ils sont à leur tour influencés, des membres du clergé orthodoxe qui veulent regagner Byzance.

Enfin, lorsque les Paléologues reviennent à Constantinople, il y aura une série d'empereurs qui ne font que demander l'argent de l'Occident, allant, pour l'obtenir, de la visite de Jean V à Avignon, jusqu'à la concession suprême, faite par Jean VIII, de consentir à l'union de l'Eglise byzantine, avec tout ce qui dépendait d'elle, à l'Eglise romaine du Pape Eugène, triomphant sur le Grand Schisme de l'Occident.

Voilà donc les apparences. Maintenant, quelle est, derrière ces apparences qui, comme toute apparence, sont nécessairement superficielles, la permanence byzantine, celle qui crée le type invariable de l'homme byzantin?

Pour répondre à cette question il faut penser aux quatre éléments dont se compose la synthèse byzantine: idée romaine, religion orthodoxe, influence orientale et, à côté, l'hellénisme, qui n'a pas exercé une influence égale, parce qu'on a parlé grec dès les commencement en tant que langue vulgaire et à cause de l'existence à Constantinople d'une population qui ne comprenait pas le latin; mais ce n'est que plus tard, au IX^e siècle seulement, que cet hellénisme est parvenu à exercer une grande influence, en tant qu'arme contre le monachisme orthodoxe, jusqu'à la fondation de l'université de Constantinople, jusqu'à cette efflorescence littéraire aux origines de laquelle on trouve les grands noms de Photius, le patriarche, et de Michel Psellos.

Tout d'abord, qu'est-ce que cette idée romaine? — *C'est, avant tout, le sens de l'ordre et du droit*: on doit être celui qui s'en tient à des préceptes d'un caractère abstrait et en quelque sorte éternel. On ne vit pas par improvisation, comme au Moyen Age, on prend part à la vie publique suivant des

normes qui se trouvent dans les livres qui, d'une époque à l'autre, doivent être conservés, fût-ce même contre l'esprit et les nécessités du temps.

Rien n'est plus expressif, sous ce rapport, que l'œuvre de Justinien. Justinien se rend bien compte de la différence profonde qu'il y a entre le paganisme dont vient, d'une époque si lointaine, de caractère absolument différent, la législation qu'il rassemble, qu'il ordonne et qu'il finit par décréter, lui ajoutant seulement des prescriptions concernant la vie réelle. Ce qu'il fait est dans le style des anciens empereurs romains, car il est un imitateur d'Auguste, et il veut être latin quand même, non pas à cause de ses origines romaines, issu qu'il est de paysans de la péninsule des Balkans, mais à cause de cet idéal auquel il s'est consacré toute sa vie durant. L'anachronisme ne l'effraie pas. Il fait expliquer dans ces écoles de Béryte, où l'on n'emploie le grec que pour l'initiation des étudiants qui ne connaissent pas assez le latin, ce droit dont il entend être le conservateur, ce droit qui ne sera appliqué que très rarement, de même que le Code Napoléon, imposé à différentes nations de l'Europe, par exemple aux Roumains de Transylvanie ou de Bucovine, n'a jamais été une réalité, surtout en matière successorale, le paysan, en première ligne, trouvant toujours des moyens pour échapper, dans la transmission de son héritage, aux prescriptions de la loi.

La monnaie de Justinien est une monnaie latine et, jusque bien tard, jusqu'au X^e siècle, on conservera ces légendes rédigées dans une langue que la population ne comprenait plus, après la scission, proclamée dès le VII^e siècle, pour l'Occident, par le pape Grégoire et réclamée à maintes reprises par les Grecs de Constantinople qui ignoraient le latin.

L'armée est restée pendant des siècles sous le régime militaire romain et les termes de commandement latins y ont persisté, de la même manière que, par exemple, en Autriche, à une époque récente, ces formules militaires étaient conservées en allemand, même si tel paysan de Transylvanie transformait en « haptac » roumain le « Habt Acht ! » du sous-officier qui le commandait.

Constantin le Grand avait voulu, au commencement, transférant à Constantinople les fonctionnaires, les grandes familles, les monuments mêmes, considérant l'ancienne Rome comme finie¹, faire de sa nouvelle capitale une chose absolument latine, et il a su conserver pendant son règne ce caractère à l'ancienne Byzance qui, par ailleurs, n'était encore qu'un amas de ruines, habité par une population grecque, quant à la langue et asiato-grecque, quant à l'origine.

Jusqu'au bout, ce caractère légal romain est resté. L'Empire ne s'est jamais intitulé autrement que *βισιλεία τῶν Ῥωμαίων*, « Empire des

¹ Tout dernièrement, au Congrès d'études byzantines de Rome, M. Dölger a cherché à défendre, avec beaucoup de talent et d'habileté, un point de vue différent, qu'on ne saurait accepter facilement.

Romains ». Lorsqu'il n'y avait que la *βεσιλεις*, l'attribut « des Romains » était sous-entendu et même les Grecs, descendants des anciens Hellènes, dans leur province de Morée, dans les régions continentales voisines, se reconnaissaient comme « Romains », le terme d'Hellènes étant abhorré parce qu'il rappelait l'ancien paganisme.

Ainsi, l'un des héros les plus sympathiques du grand théâtre de Shakespeare, Roméo, ne serait autre chose que « le Grec », *Ῥωμαῖος*, de même qu'il y avait des Italiens de la même époque qui pouvaient s'appeler, sans être Tartares ou Bulgares, « Tartaro » et « Bulgaro ». La langue grecque parlée par le peuple, bien différente de la langue officielle qu'a imposée l'Eglise et a maintenue la littérature, c'est le *ῥωμαικὸν*, le « rhomaïque », la « langue romaine ».

Aussi, pour voir combien la tradition romaine a été forte jusqu'au bout, je rappellerai le témoignage de Guillaume de Tyr, l'historien latin des croisades, qui concerne le moment le plus impressionnant de la grande carrière de cet homme exceptionnel, au règne malheureusement très court, qu'a été Jean Comnène, le fils d'Alexis et le père de Manuel. Pendant son expédition en Syrie où, comme je l'ai dit, il était considéré comme le vrai empereur, — tout autre jugement cessant tant qu'il y avait là son tribunal, au milieu de la place, et les Occidentaux furent forcés, pour l'en faire sortir, de provoquer un mouvement de la population à laquelle on avait dit que l'empereur était venu pour chasser les Grecs et les faire remplacer par des Latins à lui, — pendant cette campagne, dis-je, il lui arriva d'être blessé par une flèche. On s'aperçut que cette flèche était empoisonnée et qu'il fallait lui couper le bras. On le lui propose, mais il s'y refuse, préférant la mort, qui allait survenir en quelques heures. Il s'y refuse par cette formule magnifique : « l'Empire romain ne saurait être gouverné par une seule main » : *Non una manu regitur Romanum imperium*.

Revenons à l'orthodoxie, qui représente, non seulement un cérémonial que l'homme byzantin a dû toujours observer de la façon la plus stricte, parce qu'on ne pouvait être vrai empereur sans avoir accepté tout ce qu'elle enseignait, mais qui est, en même temps, un office sacré. Office sacré pour l'empereur en première ligne, qui est le premier des « hommes byzantins », mais aussi pour tous les dignitaires de la Cour et, jusqu'à un certain point, pour tous les membres de la société byzantine. *L'empereur officie en tant qu'empereur*. On le représente couronné, portant le vêtement de Constantin le Grand, cette coutume s'étant conservée jusqu'aux princes roumains, qui ne sont que des héritiers des empereurs de Byzance, — héritiers sous d'autres rapports aussi, — qui se soumettent nécessairement à cette tradition immuable, laquelle annule l'individu tel qu'il était avant l'accession à l'Empire et lui substitue un être nouveau, d'un caractère sacré.

Par exemple, dans un autre domaine, un Maurocordato, Nicolas, prince de Moldavie, puis de Valachie, ne se fera désigner jamais dans ses diplômes

par son nom de famille; il mettra à côté le seul nom de son père. Grec d'origine, il apprend le roumain et fait compiler les chroniques du pays, et son fils Constantin refusera de recevoir un rapport rédigé en grec. Ici encore c'est l'hommage, indispensable, qu'on fait à la situation qu'on a obtenue, le détachement complet du passé, tel qu'on l'observe chez les empereurs byzantins.

Lorsque Justinien refait le temple de Sainte-Sophie, qui vient de Constantin, en rapport avec ce culte de la sagesse suprême qui s'identifie avec l'inspiration religieuse, c'est une maison pour le Seigneur, mais en même temps c'est une de ces créations dans lesquelles le fondateur se sent présent lui-même tout au long de sa vie; il croit, pour ainsi dire, que quelque chose de plus grand que son souvenir, *une perpétuation de son existence* se glissera entre ces colonnes de marbre et sous les mosaïques éclatantes, consacrées à la gloire du Seigneur.

Dans l'ordre des fonctions ecclésiastiques, l'empereur a sa place à lui. C'est un serviteur de l'Eglise, mais, en même temps, l'ancien caractère sacré d'un Auguste et de toute la série d'empereurs romains, vivants aussi bien que défunts, — on se souvient du mot de Vespasien mourant: « Je me sens devenir dieu », — ce caractère sacré a passé dans l'orthodoxie.

Celui qui est le serviteur du Christ est en quelque sorte comme une incarnation vivante du Seigneur. *En lui étant fidèle, on est en même temps un bon orthodoxe.* On ne peut être un bon orthodoxe sans s'incliner profondément, comme devant un être divin devant cet empereur, quelle que soit son origine, quel que soit son passé, quelle que soit sa façon de vivre dans le monde, quelles que soient ses vertus ou, parfois, ses vices.

Cette conception de l'incarnation divine dans les serviteurs de l'Eglise a passé, du reste, dans toute la pensée de l'Orient chrétien en ce qui concerne les membres mêmes du clergé. On dit très souvent en Roumanie de tel prêtre de village qu'il est thaumaturge, qu'il fait des miracles, qu'il est l'« homme de Dieu », bien qu'on l'ait parfois vu au cabaret et qu'on sache sur son compte des histoires pas toujours édifiantes. Dans la façon dont on se soumettait, dans ces pays roumains, aux princes de jadis, tout en sachant qu'ils étaient des bâtards, qu'ils avaient été — disons — des marchands de pierres précieuses ou d'huîtres, qu'ils appartenaient même à une autre race, à un milieu qu'on était habitué à mépriser — il y a quelque chose de cette conception de l'orthodoxie qu'on peut observer au-delà du monde byzantin, dans ce monde post-byzantin auquel appartient, sous tant de rapports, les Roumains.

Mais l'homme byzantin est en même temps un Oriental. De quelle façon l'est-il?

Il l'est tout d'abord par cette conception de la monarchie, qui du reste a passé par Rome, mais qui s'exerce encore plus puissamment par

la présence de la capitale de l'Empire byzantin au beau milieu de ce monde oriental.

L'homme byzantin lorsqu'il est empereur, a, comme je viens de le dire, quelque chose des pharaons, quelque chose de ces maîtres de la Mésopotamie dont Alexandre le Grand s'est cru obligé jusqu'à la fin de copier le rôle et d'exercer les fonctions.

Il n'y a pas d'autorité qu'on puisse opposer à l'empereur. Le représentant de la divinité gouverne au nom de cette divinité. Ici beaucoup plus qu'à Rome, où dans le culte des empereurs on découvre souvent une raison d'Etat, tandis que la notion de l'Etat laïc, créée en Occident, n'existe pas pour le monde de l'Orient, étant remplacée par quelque chose de plus grand et de plus ancien.

Mais ce caractère oriental se manifeste aussi par le goût des splendeurs, par le devoir de tout offrir à Dieu dans les églises, d'en donner presque autant à la personne impériale dans son palais, de veiller à l'aspect extérieur des empereurs, qui revêtent parfois des habits ayant appartenu à leurs prédécesseurs, au risque de paraître ridicules aux yeux d'un Occidental, comme Nicéphore Phocas qui se fait voir dans une tenue surannée.

Tout cela c'est l'Orient. *Et l'Orient n'aurait pas accepté l'Empire sans cet hommage rendu à tout son passé.* On l'a gagné en lui prenant ce qui avait été son essence. Le Mésopotamien qui vient à Constantinople croit découvrir dans l'empereur, quelle que soit sa nation et quel que soit son passé, la successeur de Nabuchodonosor ou de Tiglath-Piléser, roi d'Assyrie. Pour le Persan, s'il peut se détacher de son propre roi qui est lui-aussi un empereur et un grand empereur plus ancien encore, descendant de Cyrus et de Darius, s'il lui arrive d'être sujet de l'empereur de Byzance, il reconnaît en cet empereur ce qui caractérise à travers les siècles ses anciens maîtres. L'Arménien n'aurait guère respecté un empereur vêtu d'une simple tenue de guerre et n'ayant pour ornement que l'épée au vent; il lui faut le personnage qu'on voit rarement, le personnage qui ne paraît qu'à des moments solennels. Et les barbares qui arrivent des mêmes régions de l'Orient et dont les ancêtres étaient voisins de la Chine, où il y a un « empereur céleste », se sentent influencés par la grandeur romaine de Byzance.

Voici la façon dont l'Orient se survit à lui-même en s'inclinant devant le représentant d'une autre civilisation et devant le continuateur d'un autre Etat.

Enfin, après quelque temps, lorsque l'antiquité hellénique commence à être honorée et imitée, ceux qui appartiennent à Byzance, les hommes byzantins, opposent à l'Occident, qui commence à peine à écrire dans une langue qui n'est autre qu'un latin dégénéré, tout le prestige d'une littérature unique, dont les formes ne sont plus comprises par le peuple, mais par laquelle néan-

moins, jusqu'au bout, tout un peuple se sent attaché à une glorieuse tradition. Dans cet homme byzantin si strictement fidèle à la loi, si fortement gouverné par le droit, si profondément empreint par la foi orthodoxe, si soumis aux influences magnifiques de l'Orient, il y a, en même temps, la conscience d'une aristocratie d'esprit qui lui sert d'appui contre les pires menaces et les plus dures humiliations.

Avoir fixé ce type de l'homme byzantin ne me paraît pas sans utilité pour la connaissance intégrale de ce qu'a été cette grande chose, parfois incomprise: la Rome byzantine.

«Revue historique du Sud-Est européen», XIII, 1936, 10—12, republié dans *Etudes byzantines* I, Bucarest, 1939, pp. 315 — 325.

BYZANCE APRÈS BYZANCE

PRÉFACE

Byzance, avec tout ce qu'elle représentait, non pas comme domination d'une dynastie ou prééminence d'une classe dirigeante, qui pouvaient disparaître par une catastrophe sans que l'organisme byzantin, lentement formé au cours des siècles, s'en fut ressenti essentiellement, mais comme complexe d'institutions, comme système politique, comme formation religieuse, comme type de civilisation, comprenant l'héritage intellectuel hellénique, le droit romain, la religion orthodoxe et tout ce qu'elle provoquait et entretenait en fait d'art, ne disparut pas, ne pouvait pas disparaître par la prise successive de ses trois capitales au XV^e siècle: Constantinople, Mystra et Trébizonde.

Ce ne furent pas les Turcs ottomans qui auraient apporté avec eux, ainsi que le prétend un nationalisme turc de date très récente, faisant remonter ses origines aux restes de la civilisation hittite et se cherchant des antécédents du côté de l'Oxus et de l'Yaxarte, de nouvelles formes de vie, qui auraient bâti à nouveau sur des ruines dont ils auraient balayé les derniers débris, mais bien l'Empire, avec tout ce qu'il contenait de souvenirs, de moyens et d'indestructible idéal qui transforma presque d'un jour à l'autre ceux qui, de Brousse et d'Andrinople, étaient venus s'installer sur cette place d'une séduction infinie, capable d'employer et d'user tour à tour toutes les races.

S'arrêter à ces dates de conquête qui partent de 1453 est sans doute une nécessité d'exposition à laquelle, pour différents motifs, il faut bien se plier, mais abandonner tout ce qui avait été impérialement byzantin aussitôt après les scènes sanglantes d'une invasion dont le rythme fut étonnamment rapide serait une erreur et elle contribuerait à fausser l'histoire des régions si vastes sur lesquelles s'étendit la domination de Mahomet II et de son petit-fils Sélim, conquérant de l'Asie et de l'Égypte.

Non seulement Byzance, c'est-à-dire ce qui en formait non pas seulement les dehors, mais aussi l'essence, se conserva jusqu'à une époque que nous chercherons à définir, mais elle continua cette action millénaire, que j'indiquais

déjà dans une conférence à Barcelone ¹, par laquelle cette chose politique et culturelle sans cesse en marche s'assimilait naturellement, et en ayant l'air de ne pas changer, tout ce qui entrait dans son cercle d'action, si étendu. Ainsi après la transformation, sous beaucoup de rapports seulement apparente, de 1453, elle s'annexera des formes de civilisation venant du monde gothique de Transylvanie et de Pologne par la Moldavie roumaine et tout ce que, par différentes voies, lui enverra l'Occident à l'époque de la Renaissance. Beaucoup de choses nouvelles paraîtront ainsi à la surface, mais au fond il n'y aura, quand même, que l'immuable pérennité byzantine.

Pour exposer ce phénomène, qui est un des plus attachants de l'histoire, il faut fixer des chapitres de chronologie et de géographie à travers lesquels Byzance passe en évoluant.

Ce qui s'impose tout d'abord à l'attention, ce sont les hommes de l'émigration, ceux qui—à cause des Turcs, et même bien avant leur apparition comme maîtres d'une grécité qui fléchit sous l'attaque sans cesse renouvelée—sont allés en Occident, de Venise à Paris, plus tard à Genève et dans différentes contrées de l'Allemagne. On les considère habituellement au seul point de vue de leur influence, souvent douteuse, sur la Renaissance occidentale, comme professeurs, éditeurs et commentateurs de textes, comme grammairiens. Mais ils étaient en même temps les représentants d'un idéal qui se conserva assez longtemps, au-delà de la première génération, qui fit place à une autre catégorie d'émigrés qui pouvaient donner tantôt le génie de l'ancien peintre d'icônes en Crète, Théotokopoulos, devenu à Tolède le célèbre El Greco, tantôt de modestes calligraphes dont nous connaissons quelques-uns, ou bien des aventuriers, prêts à accepter tous les credo religieux, à se faire aux habitudes de toutes les Cours et de tous les camps pour monter d'un seul bond sur le trône même qui paraissait s'offrir à leur ambition, comme le fit le Grec luthérien et socinien, l'ancien étudiant en médecine à Montpellier, de Marchetti, le « marquis » et « despote » Jacques Basilikos, qui régna quelques années en Moldavie.

Ce sont là les réfugiés de la Coblentz byzantine, fixés surtout en Italie, et leurs écrits sont souvent inspirés par l'idée d'une revanche impossible en fait, mais qui enflamma plusieurs des esprits les plus distingués et les plus nobles de l'Europe occidentale jusqu'après le commencement d'un XVI^e siècle, attiré par le mirage de toutes les aventures.

Mais derrière eux, Constantinople était restée cette ville qui était tout un monde et qui, plus d'une fois, alors que tout croulait autour d'elle, permit à l'Empire de résister pour le moment, de se refaire ensuite. On peut voir com-

¹ Publiée dans le volume de conférences de l'Athénée de cette localité.

ment cette Istanbul des maîtres turcs qui ne surent même pas lui trouver un nom nouveau, loin de déchoir après les scènes sanglantes du mois de mai 1453, fut agrandie, repeuplée, profondément aimée et choyée par les basileis de souche ottomane. Tout un chapitre de « Byzance après Byzance » doit être consacré à ce grand facteur d'histoire, ayant, même après un nouvel afflux d'Asiatiques (qu'elle connaissait d'ailleurs et quelle que fût sa religion, dès ses origines), une âme qui, au fond, ne varie pas, des tumultes de la Nika, sous le très-chrétien empereur Justinien, aux manifestations de la plèbe, même de la plèbe chrétienne, sur cette place de l'Atméidan où le remous de la révolte agitait une poussière de millénaire histoire.

Dans cette ville où voisinent plusieurs compartiments rivaux, et qui auraient même été ouvertement ennemis sans cette main sûre d'un monarque gardien de la paix, tels, jadis, les empereurs de la vraie Rome, il y a un quartier où s'est maintenue une des plus fortes autorités auxquelles l'esprit humain s'est soumis le long des civilisations successives: le Patriarcat œcuménique de l'Eglise orthodoxe. Mahomet II, ne désirant guère s'immiscer dans la façon de vivre d'une population qui ne lui donnait pas de soldats, mais très souvent des conseillers renégats, avait relevé un siège bien déchu par suite de la longue querelle autour de l'union avec l'autre Rome. Il s'intéressa à celui qu'il considérait comme son Patriarche à lui et, tout en changeant de résidence, — pas toujours sous la pression, dont on a tant parlé, de la cupidité des Turcs corrompus, — l'Œcuménique en arriva à se substituer à l'Empire disparu, employant l'Empire existant. Un mouvement d'union de toutes les Eglises, depuis le Caire jusqu'à Moscou ou à Venise, sans oublier la Crète et Ancône, se produisit au XVI^e siècle et on put croire que l'hérédité de Constantin le Grand, de Justinien et des Comnènes allait passer à celui qui avait une Cour pareille à celle des anciens empereurs et qui, sur son modeste vêtement de bure noire, portait l'aigle des basileis.

Mais voici que, par le commerce, par la prise à ferme des revenus de l'Empire ottoman, la noblesse byzantine, qui, pour éviter le passage à l'Islam, s'était prudemment terrée pendant quelque temps, se relève et, se prévalant des grands noms que portent ces « archontes », entend avoir par l'Eglise, mais aussi par-dessus l'Eglise, la conduite suprême des affaires. Ce sera, pendant ce même XVI^e siècle, par la tolérance d'un Sélim II, le premier sultan de la décadence turque, l'époque d'un Michel Cantacuzène, l'habile et orgueilleux homme d'affaires qu'un des vizirs avait nommé « fils de Satan ».

Or, la catastrophe de celui qui scellait de l'aigle bicéphale de ses prédécesseurs impériaux montra bien ce qu'il y avait de dangereux dans une pareille situation, même lorsque « la colonne », « l'espoir » des Grecs jouissait de l'amitié, bien payée, d'un tout-puissant vizir. Un ordre secret arraché au maître pouvait serrer la corde au cou de celui qui jusque-là avait défié toutes les menaces

et toutes les intrigues. Byzance immortelle, vaincue sur ce terrain, en trouva immédiatement un autre pour ses grandes ambitions et pour son influence immense.

Si la Géorgie, l'Ibérie se mêle très peu à la vie générale de l'Empire, si son christianisme discutabile au point de vue de l'orthodoxie mène une vie locale, continuant de fait sous cette forme humble et mal assurée, devant l'Islam envahissant, ce qu'avait été jadis l'Empire des « Grands Comnènes » à Trébizonde, si le grand-duc de Moscou (malgré un mariage byzantin qu'il n'avait pas cherché lui-même et qu'il n'a pas su exploiter pour son pouvoir à l'intérieur, pour son action au-delà de ses frontières) se borne lui aussi à envoyer des dons aux couvents autonomes qui, au Mont Sinaï, à l'Athos, aux Météores, à Patmos sont encore une des formes de la survivance byzantine, il y a au-delà du Danube, qui a conservé son sens de frontière d'Empire, les « souverainetés » — car *Domnie* ne signifie guère « Voévodat » (principauté) ou ce qu'on a appelé plus tard d'un mot barbare, d'origine russe: « hospodarat » — des Roumains, dans la vieille Roumanie qu'on appelle Valachie, ou dans la Moldavie, qui est la nouvelle.

Ces présidents d'un ordre patriarcal paysan, ces chefs de guerre influencés par la Hongrie chevaleresque des Angevins, sont devenus, sous l'influence des Byzantins mêlés à leur vie par le commerce, par les mariages, par la vie commune à Constantinople, dans les faubourgs de Péra, de Galata, où l'on rencontre les relations sociales des Levantins catholiques, de langue italienne et de coutumes occidentales, mais surtout dans les îles et autres places de refuge ou d'exil, par l'établissement des grandes familles sur cette terre où l'on n'est pas sans cesse sous l'œil cupide ou courroucé des maîtres turcs, de vrais successeurs des empereurs de Byzance. Ils en ont emprunté le style, la pompe, les armes mêmes; ils en ont recueilli, comme protecteurs de toute la chrétienté orthodoxe, la mission, pour laquelle ils sacrifient sans pitié un trésor arraché au travail, plus tard à la misère de leurs sujets, et, parfois, dans un monde qui vit de leurs donations, on attache à leur nom les qualificatifs qui revenaient aux empereurs régnant sur le Bosphore. C'est une nouvelle *basileia*, aussitôt entourée par la présence, pendant des mois, des années même, des chefs du clergé grec, jadis de simples visiteurs en quête d'aumônes, jusqu'à pouvoir réunir autour du *domn* de Jassy ou de Bucarest les quatre patriarches byzantins, en fonction ou en exil.

Cette situation, qui donna aux pays roumains, dans les circonstances et d'après les conceptions d'alors, un rôle d'hégémonie, jusqu'à Tiflis, à Antioche, au Caire, qui ne peut pas être comparé à l'importance actuelle du royaume de la Grande Roumanie, dura depuis la chute du « fils de Satan », Cantacuzène, dont les descendants s'établirent bientôt sur le Danube, jusqu'à l'impériale magnificence et munificence de ce boïard moldave Lupu qui, arrivé au trône de Moldavie, se fit appeler Basile comme l'empereur législateur, dont, rêvant

d'une Byzance où l'auraient installé les Vénitiens et les Polonais, il ému l'œuvre par la publication de son code, vers l'époque où à Jassy on donnait la première traduction intégrale d'Hérodote.

C'était donc un prince lettré; son voisin de Valachie, Mathieu, esprit patriarcal, ne sachant aucune langue étrangère, se crut obligé de marcher sur ses traces et il fut très fier de pouvoir trouver dans son beau-frère, formé à Moscou, un conseiller littéraire. Déjà un Mélétius Pigas, un Cyrille Loukaris avaient eu une grande influence sur l'Eglise aussi bien que sur l'enseignement en pays roumains. Il y eut alors, au XVII^e siècle, une Renaissance grecque qui ne se détacha pas de cet intermédiaire qu'avait été la Byzance des didascales, des rhéteurs, des poètes archaïsants, des historiens de Cour et surtout des théologiens, interprètes et défenseurs de la foi. Avec Nicolas Maurocordato, prince de Valachie, puis de Moldavie, désireux de montrer sa descendance, par les femmes, des anciens maîtres des deux pays, un lettré de cette Renaissance helléno-byzantine monte sur les trônes de Mircea l'Ancien et d'Etienne le Grand.

Maintenant que parmi les Roumains aussi un Constantin Cantacuzène, frère, oncle et père de princes valaques, apportait du monde byzantin et de la Padoue mi-grecque de grandes vellétés de penseur et d'écrivain, c'est le lettré qui domine l'homme politique. Une toute autre époque que celles qu'avait traversées jusque-là Byzance.

Bien que sa famille fut originaire de l'Archipel, Nicolas Maurocordato était un « Phanariote ». Ceci signifie une chose surtout: que la source du pouvoir revient à l'ancienne capitale byzantine. Elle y revient par les princes qui y ont choisi demeure d'abord, puis par ceux qui y auront leur berceau même. Dans quelques dizaines d'années la présence incessante dans ces pauvres maisons de bois qui cachent leur richesse et leur influence est à tel point nécessaire que les familles princières, devant partir sans cesse pour leurs résidences danubiennes, sont dominées elles-mêmes, régies, contrôlées, élevées et ruinées par de simples agents grecs, d'humble apparence, qui ont l'avantage de se trouver au centre même des intérêts et des intrigues. En apparence, un tout autre type que les magnifiques « archontes » du XVI^e siècle; au fond, la même chose, intimement byzantine.

★

Mais Byzance finira par ces Phanariotes même. Comme interprètes de la Porte, comme informateurs dans leurs capitales voisines de la chrétienté libre, ils arrivent à s'imprégner d'un double esprit qui est pour le byzantinisme, jusque-là capable de résister à tous les dangers, délétère: celui de la liberté que prêche, fût-ce même dans un sens tout à fait spécial, la « philosophie » française du XVIII^e siècle, ennemie des influences religieuses et des autorités historiques, et celui qui se dégage peu à peu de ce culte des nouvelles

abstractions, de cet internationalisme révolutionnaire des nations organiques, ayant le droit et le devoir de vivre par elles-mêmes.

Ce fut, à l'aube du XIX^e siècle, la mort de Byzance. Elle avait survécu à la forme impériale chrétienne presque quatre siècles, après avoir survécu mille ans à la première forme romaine.

Byzance après Byzance. Continuation de « l'Histoire de la vie byzantine », Bucarest, 1935, pp. 5—13.

LES ÉTATS ROUMAINS ET LES NOUVELLES PHASES DE L'EMPIRE OTTOMAN

Les rapports des Roumains avec l'Empire ottoman n'eurent pas, même après la conquête de Constantinople, le même caractère d'une époque à l'autre. Leurs différentes phases sont déterminées non pas autant par l'attitude des Roumains eux-mêmes que par la direction changeante de la politique des sultans, qu'il ne faut pas s'imaginer comme représentant un développement continu et logique, alors qu'elle est soumise aux difficultés venant du dehors et même, sinon aux caprices, à l'éducation des maîtres et, après quelque temps, lorsqu'ils faiblissent, de leurs suppôts nécessaires, les grands vizirs.

Pour les princes de Moldavie et de Valachie, de même que pour leurs sujets, le sultan, une fois établi dans la ville de Constantin, a hérité de l'ancien Empire et en détient tous les droits, reliés à la tradition romaine qui est à la base des idées politiques de cette nation. Les termes turcs ne furent jamais employés pour le nommer : il reste l'« empereur », *împăratul*, l'empereur qui doit être, qui reste dans son essence juste, magnanime, prêt au pardon et distributeur de grâces. Ce fut, du reste, le cas aussi pour les autres peuples chrétiens, qui n'avaient rien conservé de leurs anciennes formes de vie publique, étant régis par des dignitaires de ce nouvel Empire. Prier le maître de par une volonté du sort plusieurs fois séculaire, et ceci n'ayant rien à faire avec la religion et la nation de celui qui commande, lui demander le redressement des injures, l'appui pour le faible contre le puissant qui abuse, est une règle de conduite, plus que cela : un geste naturel qui ne peut pas disparaître.

Mais, bien entendu, pour les Roumains, l'« empereur » reste là, au fond, dans sa ville que Dieu, adoré d'une autre façon que par les Byzantins orthodoxes, continue à garder, dans son Tzarigrade, dans sa « Constantinie ». Il ne gouverne pas sur la rive gauche du Danube, où on ne serait guère disposé à l'accepter avec ce caractère. Ici le pouvoir, entier, sans aucune restriction de nulle part, est exercé *impérialement* par le *Domn*. Il n'y aura pas d'autre armée, d'autre siège de justice, ni même d'autre place de prières que les siennes. On peut passer le Danube comme hôte, et on y sera reçu avec tous les honneurs ; des présents abondants seront faits au visiteur ; le prince

révéra l'ordre de l'« empereur » qui lui est communiqué et il cherchera, d'une façon plus ou moins sincère, à l'exécuter. Mais c'est tout : il n'y a des janissaires, des spahis, des mosquées, des biens appartenant aux puissants d'Istanbul que dans la « raïa », le territoire danubien occupé comme garantie militaire et, pour les douanes, comme source de revenus. Par ces douanes qui suffiraient à elles seules pour faire voir même après cet acte d'hommage, qui ne fut jamais mis par écrit, d'autant moins sous la forme d'un traité inadmissible pour l'orgueil mongol des Turcs — les actes, supposés, de ce genre sont un habile, et très utile, faux de la seconde moitié du XVIII^e siècle —, qui suffiraient, dis-je, pour montrer *combien profonde et définitive était la séparation entre les deux pays, combien cette frontière était restée réelle, avec toutes les conséquences qu'elle comportait.*

Non seulement aucune atteinte n'est portée au territoire, une fois fixé dans toute son étendue, et à la vie intérieure duquel on n'essaiera de toucher qu'au moment de certaines grandes crises, du reste tout à fait passagères; mais, malgré la terminologie tatare dont, d'un côté et de l'autre, on se sert ordinairement, il n'y a pas, entre sultans et princes, le maître qui commande et l'esclave qui obéit. Ici intervient un autre élément qui n'est pas pris aux Mongols, mais à la plus ancienne tradition turque elle-même, qui étant essentiellement patriarcale, place tout rapport politique dans un cadre paternel et filial. C'est donc, pour le père de la Constantinople turque, un fils que ce « beg » d'« Iflak » (Valachie) ou de « Bogdan » (Moldavie). Pour Mahomet II lui-même, Pierre Aaron, avec lequel il s'est « réconcilié », est, pendant la campagne serbe qui le mène à Roudnik, la cité des mines, « l'illustre prince, le seigneur distingué de la Moldavie, le Voévode Pétir », envers lequel cesse l'« inimitié » et, par conséquent, les marchands d'Akkerman-Cetatea Albă pourront librement pratiquer leur métier à Andrinople, à Brousse et à Constantinople ¹.

On le voit bien par telle lettre, dans laquelle on communique au Valaque, « enfant » du Sultan, la joie d'avoir conquis, avec l'aide de Dieu, l'île de Chypre², et par celle que, après la perte de la bataille de Lépante, le vaincu impérial, Sélim II, adresse à Alexandre-Mircea, prince de Valachie, lui annonçant la mauvaise nouvelle et lui demandant son concours pour refaire une flotte détruite. Il s'agissait de donner « deux cents chariots, du lin, du chanvre, de la laine non cardée » et 20 000 rameurs pour les galères qu'il faudra cons-

¹ Publié par Friedrich Kraelitz, dans les « Mémoires de l'Académie de Vienne », section de philologie et d'histoire, vol. 197; traduction roumaine, dans ma *Revista istorică*, X, p. 105. Cf. avec la sommation de payer le kharadch, adressée au même, dans Hurmuzaki, II², pp. 670—671, no. DXIII; cf. *ibid*, p. 661, no. DXIV, et notre *Chilia și Cetatea-Albă*, pp. 119—120 et p. 120, note 1.

² Lampros, dans le *Νέος Ἑλληνομνήμων*, no. du 31 mars 1924; cf. notre *Revista istorică*, X, pp. 106—107.

truire — et, ajoutons-le, avec du bois apporté des montagnes moldaves. C'est le contenu de cette si intéressante missive.

Plus tard, à l'époque phanariote, on verra des sultans, comme Osman II — et les formes de la chancellerie turque n'ont pas varié — annoncer à son vassal son élévation au trône comme à un souverain étranger quelconque¹.

Avec les begs voisins, dont l'importance militaire et politique avait été si grande, jusqu'au commencement du XVI^e siècle, quand un Méhéméd-beg changeait à son gré les princes de Valachie et par son ordre tombait le tête d'un jeune prince qu'il venait de vaincre, Vlad, de sorte que le successeur de ce malheureux, Radu d'Afumați, dut employer de longues années à guerroyer contre les bandes turques venues de la rive droite, les relations avaient changé complètement de caractère. D'un côté, leur autonomie avait été supprimée par la politique impériale, centralisatrice, de Soliman le Magnifique et, de l'autre, au lieu de commander chez les Roumains, ils en étaient arrivés à subir l'influence de ces derniers. Dès le milieu du même siècle, le beg de l'ancienne Tighinea moldave, devenue, comme on le verra bientôt, une Bender turque, employait aussi le roumain pour sa correspondance avec les voisins². Vers 1590—1600, lorsqu'il était question de s'entendre avec les Polonais, le roumain s'imposera de soi-même. Quand, au commencement du siècle suivant, un commandant turc, d'origine, du reste, magyare, pénétrera en Transylvanie, ses sommations aux villes saxonnes seront rédigées dans la seule langue que tout le monde comprenait dans cette province, celle des paysans « valaques »³.

Il fut même question, à deux reprises, avant et après la moitié du XVI^e siècle, de créer sur la frontière septentrionale de l'Empire une marche gouvernée par des princes roumains qu'on avait déjà gagnés à l'Islam. Tel fut le sens du fief — car il s'agissait bien de quelque chose dépassant le pachalik — attribué à Elie, fils de Pierre Rareș, lequel, pendant quelque temps otage à Constantinople, avait été réduit, — on a dit la même chose de son frère Constantin, encore un fils d'Hélène Brancovitch, — s'entourant de femmes et de favoris musulmans, à abandonner, avec cet appât devant les yeux et avec l'espoir « patriotique » de regagner le territoire que son père avait perdu au profit des Turcs, la religion de ses ancêtres. Mihnea, fils d'Alexandre-Mircea et de cette Catherine que nous avons mentionnée plusieurs fois dans notre exposé, effrayé par l'idée qu'il pouvait être de nouveau envoyé dans un intolérable exil africain ou même être tout simplement noyé dans le Bosphore, comme l'intéressant Valaque Pierre, dit Boucle d'Oreille, ou bien pendu, en vêtements de cérémonie, le jour de Pâques même, comme un autre Valaque, cependant d'origine moldave, Alexandre, surnommé le Mauvais, préféra se faire circon-

¹ Voyez notre « Hurmuzaki », XX.

² Nos *Studii și documente*, V.

³ Voy. notre publication *Brașovul și Români*.

Universitas Oxoniensis



Ego Universitatis Oxoniensis Registrarius

per praesentes testor

*Nicolae Iorga
Rumanensium in Universitate Bucharestiana
Rectorem atque Historiae Professore*

die tertio mensis Maii A.S. mcmxxx

in domo Convocationis admissum fuisse

ad gradum

Doctoris in Literis

honoris causa.

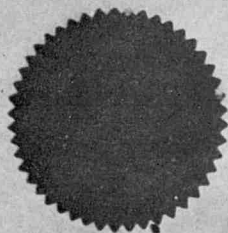
A. Craig

Registrarius.

Datum Oxoniae

die 3^o mensis Maii

A.S. mcmxxx



UNIVERSITÉ DE PARIS



NOUS, Président du Conseil de l'Université de Paris,

Vu le décret du 26 juin 1918 ;

Vu la délibération de l'Assemblée de la Faculté des *Lettres* en date du *24 Janvier* 19*31*

Vu la délibération du Conseil de l'Université de Paris en date du *27 Avril* 19*31*, approuvée par le
Ministre de l'Instruction Publique le *5 Juin* 19*31*,

Conférons par les présentes

à Monsieur *Nicolas Scrga*, Recteur de l'Université de Bucarest,
le titre honorifique de Docteur de l'Université de Paris.

Fait en Sorbonne, sous le Sceau de l'Université,
le *7 Novembre* 19*31*.



J. Charlot

Diplôme de docteur *honoris causa* de l'Université de Paris, 1931

cire pour obtenir aussitôt un commandement sur la rive droite du Danube, à Nicopolis, à Silistrie.

Mais cette tendance passagère rencontra l'opposition la plus indignée de la part du milieu roumain tout entier, pour lequel l'abjuration, acceptée aussi par des Occidentaux, de toute race, était considérée comme la dernière des hontes. On ratura le nom d'Elie dans les églises et sur les manuscrits; Etienne, son frère et successeur, pour prouver que son orthodoxie était restée intacte, se livra à une persécution, cruelle et ridicule, contre ses sujets arméniens. Mihnea lui-même eut d'amers regrets: il fit élever de la façon la plus pieuse son fils Radu, qui en deviendra un grand prince, auprès duquel, établi sur le trône ancestral, cherchant un refuge ses frères musulmans, qui expieront le péché de leur père en allant s'enfermer dans des couvents. Lui-même, le renégat qu'on appellera désormais « le Turc », témoigna à un certain moment de sa carrière tragique du désir de redevenir chrétien pour pouvoir être employé ensuite contre ces Turcs-mêmes qui lui avaient ravi le calme de son âme.

De l'autre côté, aussitôt qu'Etienne le Grand paya le tribut pour pouvoir se défendre contre certains projets des Polonais, il y eut, sous le pacifique Bajazet II, un moment de répit. Après que ce mauvais guerrier, méprisé par ses soldats entreprenants, fut renversé et mis à mort par son fils Sélim, élevé chez les Tatars et ayant épousé la fille même du khan, l'Empire chercha à compléter ses frontières, et d'une si large façon, du côté de l'Asie, où la concurrence, si difficile à soutenir pour Mahomet II lui-même, d'un autre khan, celui des Turcomans de Perse, successeur d'un Dchinguiz et d'un Timour-Lenk, Ouzoun-Hassan, l'allié des Vénitiens et d'Etienne-le-Grand lui-même, avait cessé. Un autre Empire, celui des Soudans du Caire, maîtres aussi de la Syrie, croulait, et le sultan de Constantinople, pendant longtemps considéré avec mépris par ces héritiers de Saladin, se rendit compte combien il était possible de s'appropriier ces grandes et belles provinces, d'un si grand rôle dans les annales de l'Islam. Les ayant eues, il avait accompli de ce côté une mission qui ne devra être reprise que bien plus tard lorsque, en Perse, au lieu d'une continuation du khanat mongol, il y aura l'enthousiasme populaire, en relation avec les traditions les plus anciennes, des partisans religieux du « soufi », qui sera invincible, malgré les plus grands efforts de Soliman, le successeur de Sélim.

Ce « Magnifique », élevé en Europe, et probablement de mère européenne, époux lui-même de cette Russe, la « Roxolane », qui le dominera et, en outre, sujet à l'influence de vizirs d'origine serbe, comme Ibrahim, ou bosniaque, comme Mahomet Sokoli, ne pensera qu'à une expansion en Europe.

Il dirigera donc ses armées contre la Hongrie, gagnant la bataille de Mohács, en 1526. Il sera préoccupé par la querelle autour de la succession hongroise entre Zápolya et Ferdinand d'Autriche, qu'il traitera également en vassaux

de son Empire, avec la tendance d'y englober aussi le frère de ce « roi de Becs »-Vienne, Charles Quint lui-même, le Pape et le « Padichah » de France étant seuls considérés en dehors des droits souverains de l'héritier byzantin. Comme Pierre Rareș, fils bâtard d'Etienne le Grand et héritier du fils et du petit-fils légitimes de ce grand guerrier, incommodait sans cesse la Pologne, à laquelle il réclamait la Pocutie comme ancienne partie constituante de sa Moldavie à lui, Soliman se plut à jouer le rôle de protecteur d'un roi incapable de se défendre lui-même et il envahit ce pays moldave qui cependant avait dû payer régulièrement le tribut de rachat. Pierre dut chercher un refuge dans ses fiefs de la Transylvanie, qu'il avait attaquée pendant des années, au cours de la guerre civile entre les Saxons, partisans de leur roi germanique, et l'« usurpateur » Zápolya, considéré comme un simple « voévode » rebelle.

Le Sultan imposa aux Moldaves un petit-fils d'Etienne le Grand auquel il offrit une garnison turque, et, en même temps, pour se garantir contre des surprises à l'avenir, il réunit à l'ancienne « raïa » de Chilia et de Cetatea-Albă Tighinea, avec tout le territoire qu'il relia à cette nouvelle forteresse ottomane de Bender, défendant le cours du Dniester. Si, après la révolte des sujets du nouveau prince Etienne contre un maître qui n'était ni de son propre droit, ni de leur choix à eux, Pierre, qui s'était fait pardonner à Constantinople, revint, il était considéré par le sultan comme relié d'une façon plus étroite à son Empire. Il essaya de briser ses liens, entrant en rapports secrets avec les tentatives de revanche chrétienne contre le sultan qui avait menacé, en 1529, Vienne et qui avait répété son attaque contre les provinces autrichiennes.

Il mourut cependant sans avoir pu se venger, et Soliman qui, venu pour défendre le fils de Zápolya et de l'énergique « reine » polonaise Isabelle, s'était approprié Bude, avec toute la Hongrie centrale, créant pour cette Europe ultra-danubienne un troisième commandement, put continuer, malgré la guerre de Perse, qui le rappelait ailleurs, comme les empereurs romains et byzantins de jadis, cette poussée vers l'Ouest qui le tentait sans cesse.

Dominant complètement la succession des prince en Valachie, les envoyant jusqu'en Egypte pour les rappeler selon son gré, — tel fut le sort d'un Mircea II, d'un Radu Païsius, ancien hégoumène d'Argeș, qui avait épousé la fille de Neagoe et eut ce fils portant le nom de Marc Kraliévitich, et aussi d'un Pierre (Petrașcu) dit le Bon, qui eut le rare bonheur de finir ses jours sur le trône de ses ancêtres, — et, en même temps, soutenant en Moldavie, contre l'intrusion de ce bizarre aventurier grec que la postérité, surprise et indignée, appellera, d'après un des titres qu'il s'était arrogés, « le Despote », cet Alexandre, fils d'une femme de Lăpușna, concubine de Bogdan III, il enverra les troupes, encore capables de combattre, de ces deux vassaux, Alexandre et Pierre, en Transylvanie pour attaquer les ennemis d'Isabelle, dont la défense leur était, dès ce moment, confiée.

L'idée de prendre Vienne, après s'être saisi de Bude, fut abandonnée par cet Auguste ottoman, qui se borna à soutenir par mer l'autonomie africaine du grand chef de pirates que fut Khaïreddin Barbarossa, dont les Barbaresques hivernèrent à Toulon. Ce qui fut poursuivi jusqu'au dernier moment de cette inlassable activité conquérante ce fut l'accroissement, dans des limites naturelles faciles à défendre, de la nouvelle province turque de Hongrie, dûment cataloguée dans tout ce qu'elle pouvait donner. C'est sur la brèche pour cette province occidentale que le plus grand des sultans devait finir ses jours, sous la forteresse de Szigeth.

Avec sa mort commencera une autre phase de la puissance ottomane. Elle n'est plus attaquée sérieusement, ni par la croisade occidentale, qui cessera pour quelque temps après la tentative, cependant heureuse, de Lépante, ni par cette Perse des « Kazilbachis » chiïtes, dissidents de l'Islam, mystiques, qui ne chercheront pas, comme leurs ancêtres sous Khosroès, la route d'une Syrie bien défendue et strictement gouvernée. Avec le brutal et veule Sélim II, bientôt laissé sans guide par l'assassinat de Sokoli, s'ouvrira, après la noble épopée de la conquête, le banquet trivial de l'exploitation.

La place des Roumains dans l'histoire universelle, II. Époque moderne, Bucarest, 1936, p. 98—105.

[GUERRE DE VLAD ȚEPEȘ CONTRE LES TURCS]

Dans les premiers jours du mois de juin, Mohamed plantait ses tentes au bord de l'eau. Ses embarcations étaient arrivées, celles d'en amont et celles d'aval, après avoir brûlé tous les établissements humains rencontrés dans leur marche, entre autres la riche agglomération de Braila. Le grand vizir traversa d'abord le fleuve à Nicopolis, vers Turnu, avec quelques milliers d'hommes, des janissaires surtout, dont l'acharnement pouvait ouvrir la voie aux autres. La traversée se fit pendant la nuit, au moyen de soixante-dix barques qui portaient cent vingt canons; on aborda la rive gauche dans le plus grand silence, un peu plus bas que l'endroit d'où venaient, tout le long de la journée, les flèches et les cris des Roumains. Le lendemain, Vlad constata avec satisfaction que ses hôtes étaient enfin arrivés et les reçut avec tant d'élan, qu'il en tapissa la terre avec, de sorte que Mohamed prit peur qu'on n'anéantisse tous ses « agnellets ». Mais, nos paysans ne connaissaient pas les canons — en 1445, ils avaient été tout étonnés et avaient crié à tue-tête en voyant avec quel bruit se déchargeaient les merveilleux outils de destruction. Aussi, lorsque les boulets en pierre se mirent à tomber — meurtriers — sur eux, se retirèrent-ils simplement et le nuage de flèches, qui traversaient le Danube, s'évanouit. Alors le sultan traversa l'eau et Vlad disparut, englouti par les hautes futaies.

Vers le 7 juin, l'armée turque s'ébranla pour se diriger vers l'amont, parmi les buttes du Teleorman qui, de ce temps-là, formaient une seule grande forêt, dont le nom est resté à la contrée, jusque de nos jours. Le sultan voulait transformer la Valachie en une province de son empire, ainsi qu'il avait déjà tenté et, parfois, réussi de le faire dans différents endroits de la Péninsule Balkanique et de l'Asie Mineure d'outre-mer. Il n'avait pas l'intention d'installer un autre prince-régnant et, s'il avait amené avec lui le beau Radu, frère de Vlad, il ne l'avait pas fait pour lui confier une armée à commander, mais bien parce que les vilains penchants du grand empereur se rattachaient à ce malheureux jeune homme. Mohamed scrutait les lointains, cherchant des yeux les forteresses, les nids des boyards, les résidences princières du pays, afin d'y pointer ses canons, d'en tuer les défenseurs ou de les réduire en esclavage et d'y instal-

ler à leurs places ses soldats et ses soubaches, des capitaines, tout comme dans les villes danubiennes, pour qu'ils gouvernent, depuis ces villes et par elles, toute l'étendue du nouveau pachalik. Pour que les habitants puissent se faire à ce régime, il avait sévèrement défendu le moindre pillage, pas même un fil.

Mais ce pays n'était pas comme tant d'autres, que l'empereur payen avait foulés et soumis, en même temps. Sur ses pas, il ne rencontrait que des villages réduits en cendres, des fontaines dont personne n'osait tirer de l'eau, des champs moissonnés avant la saison, des pâturages roussis et, de tous côtés, devant, derrière, à droite, à gauche, rien que l'immense forêt de saules et de hêtres.

A travers celle-ci, s'insinuait un compagnon silencieux, que les envahisseurs ne pouvaient oublier, car toutes les fois qu'un groupe, parti à la recherche de vivres ou à la découverte des troupeaux de moutons ou de grand bétail, ne rentrait pas, on savait qu'il était resté chez le compagnon de route du fond des bois, et les amis des disparus priaient pour eux Allah, qui ouvre les portes du Paradis à ceux qui sont morts pour la foi.

Dans ces contrées basses, les journées étaient ardentes et la chute de la nuit engourdisait, dans leurs tentes, les soldats qui bivouaquaient, sans plus penser à la bonne garde de leur camp, entouré de larges fossés défendus par des pieux attachés avec des chaînes, ni à enfermer les chameaux, porteurs des fardeaux, entre cette première chaîne et une seconde, renforcée d'une haie de piques fichées dans le sol, auprès desquelles devaient veiller jusqu'au jour les sentinelles, les « saias » et les « mousselims ». Tous se remettaient au bon vouloir de Dieu et s'endormaient sous l'unique garde des étoiles, les yeux ardents d'Allah, qui a fixé pour chacun le nombre de ses jours. Des bruits de la nuit, du frémissement de la forêt, ils n'en avaient cure.

Mais voilà qu'au cours d'une nuit à ciel nuageux, des hommes souples comme des fauves sortirent de sous les voûtes noires du feuillage, enveloppés par les ténèbres amies, groupe après groupe, jusqu'à atteindre une dizaine de milliers. C'étaient des paysans chaussés de sandales primitives en cuir de buffle, un sabre rude au côté et de gros bâtons sur l'épaule; ni leurs chaussures, ni leurs armes ne rendaient le moindre bruit; l'immense terreur du maître — qui se trouvait parmi eux —, l'âpre désir de se venger de ceux qui étaient venus pour voler et disperser leurs biens, leur avaient fermé la bouche. En arrivant rien qu'à la lisière du camp, où se reposaient les chameaux et les ânes, allégés des fardeaux qu'ils avaient portés, une sauvage clameur ébranla l'éther enténébré et, tels des faucheurs, les hommes se mirent à s'ouvrir une voie, ainsi qu'on le leur avait commandé, directement vers la tente du sultan. Car la folle pensée de Vlad, fils de Dracul (le Diable), n'était autre que de se débarasser des ennemis, en tuant leur empereur au beau milieu de son propre camp.

La tente impériale, entourée des milliers de tentes des janissaires, avait à sa droite les cavaliers d'Asie, avec leur « beglerbeg », et à gauche le « beglerbeg » et la cavalerie d'Europe. Les deux grands chefs de l'armée étaient ces « beglerbegs », dont l'un s'appelait Mahmoud et l'autre Isaac. De l'endroit où il se trouvait, tout au fond, au loin, là où était l'âme, la vie du camp, Mohamed fut réveillé par le cri de guerre de la paysannerie roumaine, suivi des hurlements de terreur, des cris de douleur, par le bruit désordonné des sabots des animaux affolés, la galopade bruyante des spahis qui avaient enfourché leurs montures et s'enfuyaient par des chemins inconnus, où souvent les attendait une autre mort. L'immense fourmillère retentissait d'un bruit endiablé, dans la nuit lourde, que seules les torches de Vlad fendaient, qui cherchait sa voie vers la tente du Sultan.

Avant que les faucheurs de la mort et de la vengeance ne soient arrivés, les hérauts à cheval de l'empereur se mirent à claironner dans tous les coins de la forteresse profonde, qui entourait de près le Sultan; ils ordonnèrent à tous de ne pas bouger — sous peine de mort — de leurs tentes, y demeurant, quoi qu'il arrive, afin de défendre leur « père », le padichah. Les janissaires firent la haie, telle un mur de diamant, autour de Mohamed et les vagues affolées de la cavalerie, se cognant à cette haie, furent pourfendues comme des ennemis. Les ailes des « beglerbegs » se refermèrent ensuite devant les janissaires et attendirent.

Les heures de la nuit s'écoulèrent l'une après l'autre et toujours de nouveaux ennemis surgissaient devant nos combattants, qui s'esquintaient à force de faucher la moisson vivante. Tout se termina enfin avec les spahis; eux aussi furent engloutis dans leur fuite par la nuit noire. Alors, les rangs serrés des janissaires, prêts à mourir jusqu'au dernier pour sauver leur grand empereur, surgirent, noirs et muets, dans la lumière rouge des flambeaux de résine. Au fond, l'aube rougissait le ciel, comme de l'excès du sang versé. C'était le jour qui, sous la lumière révélatrice, dénombrait les forces de chacun. Les Roumains obliquèrent et pénétrèrent dans la grande foire du milieu du camp, dans le « bazar », le pillèrent, puis le vent leste du matin les ravit dans les bois d'où ils étaient venus.

Qui pouvait songer à les poursuivre, lorsqu'on vit enfin, avec horreur, ce qu'ils avaient laissé derrière eux, quand seuls les janissaires demeuraient sous les armes, au milieu du camp parsemé de tas de cops humains, cependant que des lointains, revenaient timidement les fuyards sur leurs montures épuisées. Ali-bey, fils du célèbre Mihaloglu, rentrait justement d'une tournée de rapines, amenant avec lui quelques centaines de paysans, « surtout des femmes et des enfants », qu'il avait rassemblés parce qu'ils valaient un bon prix dans les marchés d'esclaves du Levant; entre-temps, le bruit se répandit, comme une consolation, qu'Ali avait rencontré les bandits des ténèbres, qu'il les avait combattus et défaits et ainsi avait pu amener ces braves. Les pauvres gens furent tués dans

les tortures, les uns coupés en deux, sciés, tels les troncs d'arbres insensibles. Mais nulle bouche ne proféra un mot révélateur; ils savaient bien où se trouvait leur prince — ils l'avouèrent au moment de la mort — mais ne voulurent pas le révéler. C'était pour la première fois que Mohamed II, l'infatigable guerrier, eût rencontré des êtres qui puissent l'étonner par leur force d'âme, muette et dépourvue d'orgueil.

Istoria lui Ștefan cel Mare, Bucarest, 1904, pp. 88—95.

[ETIENNE LE GRAND]

Mais Etienne devait penser maintenant à un autre jugement dont, après tout ce qu'il avait donné d'utile à la chrétienté, après toutes les églises qu'il avait fait construire et toutes les aumônes qu'il avait distribuées, il pouvait se croire plus sûr que de tous les jugements de cette terre où il y avait tant de catégories de droits et si peu de justice.

Depuis longtemps il était malade¹. Son ancienne blessure à la jambe le torturait de plus en plus, lui qui, à l'âge de plus de soixante-dix ans cependant, avait fait deux guerres et les avait gagnées. Il avait consulté jadis des « barbiers » de chez lui, comme ce Zuan, peut-être un Génois, dont parle une requête de représailles en 1468², puis quelque médecin juif, quelque *hékim* du pays des Tatars.

En 1502, s'étaient présentés devant le Conseil de Nuremberg, avec des lettres de recommandation du roi de Hongrie, deux envoyés moldaves, deux Occidentaux, Ulrich et Antoine³, pour chercher un bon médecin, et on choisit Jean Klingensporn, qui, bien qu'âgé, se laissa convaincre d'aller en Moldavie, où il semble cependant n'être jamais arrivé⁴.

Les ambassadeurs moldaves, venus pour un secours militaire et pour des achats à Venise, que nous trouvons logés derrière l'église Saint Mosé, demandèrent aussi un meilleur médecin, et, avant qu'un Jérôme de Cesena eût été choisi, fut envoyé en Moldavie Mathieu de Murano, l'île près de Venise, où, un siècle plus tard, devait trouver abri la sœur d'une princesse roumaine. Il était à peine arrivé auprès du vieillard malade⁵ qu'il mourut lui-même. Etienne

¹ Nous en trouvons la nouvelle en Transylvanie au mois de février 1504; Iorga, *Doc. Trans.* I, p. 164, no. CCCII.

² Iorga *Acte și fragm.*, III, p. 48.

³ Peut-être celui auquel le prince Bogdan se réfère plus tard; Kaluźniacki, dans Hurmuzaki, II², p. 728, no. DXXXIV. Mais celui dont il est question ici paraît avoir été un bourgeois de Lwów.

⁴ Iorga, *Acte și fragm.*, III, pp. 73—74.

⁵ J. Bogdan, *Doc.*, II, p. 466.

se trouvait en ce moment, peut-être pour changer d'air, comme on le lui aura recommandé, au couvent de Neamț¹.

Tous ces conseils et tous ces médicaments ne pouvaient pas aider un corps qui s'affaissait. Mais le sort ne permit pas que celui qui avait passé ses jours en combattant ses ennemis, qu'il avait affrontés avec une bravoure sûre d'elle-même, finisse sa vie en paix. Alors que ses armées occupaient la Pocutie et que toutes les frontières étaient assurées pour l'indépendance qu'il avait su se gagner, sa succession, si proche, se dessinait d'une façon trouble.

En dehors de qui rôdait aux frontières, s'appuyant sur une descendance princière plus ou moins authentique, il y avait dans le pays des boïards qui auraient voulu un autre prince que le fils de la Valaque Marie, le successeur par sa mère de Vlad Dracul, le neveu de l'Empaleur. Ils préféraient le fils d'Alexandre, mort quelques mois avant la grande épreuve imposée par les Polonais, le 26 juillet, étant enterré, non pas à Putna, comme les fils de princesses, mais à Bistrița, la fondation de son ancêtre du même nom², un Etienne qui était otage depuis quelque temps à Constantinople.

Il semble que, se sentant grièvement malade et près de finir celui qui avait été pendant longtemps si redouté, mais aussi aimé par eux, les boïards se soient réunis à la même place de la Direptate, où ils avaient accueilli leur maître dans sa jeunesse, et ici les deux camps se sentaient prêts à combattre. L'apparition de l'homme si affaibli, cependant, fut décisive: quelques intrigants perdirent sur place leur tête, et les autres acclamèrent unanimement le prince Bogdan³.

Puis Etienne se prépara à la mort et il passa à l'éternité le 2 juillet de cette année 1504⁴ qui avait commencé, selon la chronique, par la prophétie d'un terrible hiver, après lequel vinrent « de grandes pluies et des inondations, des déluges »⁵. Sur la belle pierre tombale de Putna, qu'il s'était préparée depuis longtemps, ses successeurs ne trouvèrent pas le temps de remplir les places vides de l'année, le mois et le jour de sa mort.

Avant tout, il avait été un créateur de pays. Il avait trouvé l'anarchie, avec des passions qui surgissaient à chaque moment et que ne pouvait même pas

¹ *Ibid.*, p. 467, no. CLXXXVII. Cf. Hurmuzaki, VIII, p. 41, no. L (aussi un « barbier de Bude »). Cf. la lettre du 11 octobre 1503, dans laquelle Etienne demandait, par le boïar Théodore, un médecin vénitien; *ibid.*, pp. 38—39, no. XLVII. Sa belle-mère était morte à peine en 1500; Chronique de Bistrița, dans J. Bogdan, *Cron. inedite*, pp. 47—48.

² *Ibid.* p. 44; Chron. de Putna, dans *Cron. Mold.*, p. 147; Chron. moldo-polonaise, *ibid.*, p. 177.

³ Récit de l'ambassadeur vénitien Lionardo de' Massari, dans Hurmuzaki, VIII, p. 48.

⁴ Les chroniques étrangères, Wapowski, p. 53; *Kwartalnyk historyczny*, 1902, pp. 448—451.

⁵ Chron. de Bistrița, *loc. cit.*, p. 48.

assouvir le sacrifice du sang, fût-ce même du plus précieux, et il laissait une noblesse réconciliée et obéissante envers le prince, dans laquelle les jeunes gens venaient paisiblement prendre la place des vieillards qui s'en allaient. Une noblesse dans laquelle ne vivait plus l'ancien esprit conquérant, de caractère indomptable, prêt à toutes les luttes et passant légèrement d'une obédience à l'autre, comme des gens qui considéraient de père en fils le pays non seulement comme un héritage, mais comme une proie. Un nouveau monde s'était tormé qui ne se rappelait plus les incertitudes, les caprices, les renversements fréquents, les crimes impunis et les assassinats en série, des débuts. Alexandre le Bon paraissait ressusciter en lui, avec le même sens de la mesure, avec la même conséquence et la même sagesse, mais avec un bras qui était beaucoup plus lourd pour quinconque se trouvait sur son chemin.

Il n'était pas venu dans le but de faire la guerre. La guerre lui fut imposée. Ce n'était qu'en se tenant toujours prêt à combattre qu'il pouvait se faire respecter, et la victoire presque certaine était la seule garantie envers des voisins avides, prêts à attaquer au premier signe de faiblesse. Dès le début, il s'était fait une armée et, après les plus difficiles batailles, il l'avait renouvelée.

Il fut toujours un bon chrétien par les œuvres, devant des contemporains valaques, comme le Moine Vlad, qui l'étaient seulement par la foi. La Moldavie s'est couverte de la parure des églises, par lesquelles il commémorait ses prédécesseurs et rappelait ses propres victoires : dans des couvents, comme à Putna, à Voroneț, à Neamț (dans sa nouvelle forme, beaucoup plus large) — les fondations des boïards s'y ajoutant — et aussi dans des villes, où de temps en temps surgissait le prince, distribuant la justice, bien que les documents solennels aient été écrits plutôt après ces visites, à Suceava même. Mais il ne suffisait pas que quelqu'un fût un bon chrétien pour être, lorsqu'il offensait le pays, à l'abri de cette lourde masse d'armes que maniait son bras.

Le sentiment de la nation, il l'a eu dans l'âme, et surtout son être entier a vécu dans cet instinct. Mais avec les Roumains du Sud, les Valaques, il n'a eu d'abord que des liens personnels avec Vlad l'Empaleur, pour qu'aussitôt son principal souci de ce côté, après la prise de Chilia, soit celui du bon administrateur qui ne souffre pas que devant sa maison il y ait quelqu'un qui puisse le dépasser en ce qui concerne le gain qu'il recueille. Mais, souvent vainqueur des princes de la lignée de Băsărabă ou de ce « pays de montagnes », qui le menaçaient par leurs propres forces ou par leurs liens avec les Turcs, il n'a jamais cru avoir le droit de s'approprier un autre pays. Ceci parce que, dans les calculs sur lesquels s'appuyait sa pensée, il s'agissait d'une autre *moșie*, d'une autre terre héréditaire, sur laquelle d'autres avaient le droit (*dreptul*).

A l'égard de ses contemporains de la chrétienté, il était infiniment supérieur, bien qu'il n'eût pas voulu se présenter le front ceint des lauriers de César, comme ce Corvin à demi-Roumain qu'était le roi de Hongrie, Mathias. Il

avait beaucoup plus d'expérience guerrière que celui-ci et ne se laissait pas séduire par les grandeurs qui égarent, ni envier par les éloges qui s'accumulent sur les puissants. Casimir de Pologne devait lui inspirer du mépris pour la difficulté avec laquelle il se mettait en train, pour la légèreté avec laquelle il se laissait gagner par les formules vides, et il considéra les successeurs de ce roi plutôt comme des enfants folâtres qui ne savent pas apprécier le trésor de la vieillesse d'un pareil voisin. Il n'a jamais su se rapprocher du Moscovite Ivan, qui jalousait la fortune, appuyée cependant sur tant de prudence, du Moldave; celui-là était plus semblable à un khan de Crimée ou de la Volga qu'à un prince roumain vivant selon la coutume.

Les Turcs avaient surgi devant lui avec la gloire de la conquête récente de la cité impériale par un jeune homme, brave comme lui, qui ne méprisait pas les chrétiens et qui a cherché à se rapprocher d'eux. Etienne s'est rendu compte que, entrant dans la tradition millénaire de Byzance, Mahomet II n'entendait pas s'établir comme maître direct sur la rive gauche du Danube, où il ne lui fallait que la formalité de l'hommage et le paiement du tribut. Ce tribut, au besoin, il le jetait dans la gueule du loup, lui aussi. Mais il ne serait pas descendu, comme les princes valaques, jusqu'à l'acte d'un voyage pour s'incliner devant le nouvel empereur.

Celui-ci restait pour lui « le païen », de même que les « empereurs » des hordes tatares de l'Orient, aux invasions dévastatrices desquels il a su parer autrement que la Pologne, éternellement envahie, incendiée et ensanglantée.

Il n'avait pas hérité d'une lutte pour la Croix et il n'avait aucun sentiment de répulsion envers les « Infidèles ». Mais bientôt, sans être poussé par la haine, il a senti que ce combat chrétien lui était un devoir. Et ce devoir, même à l'époque où il avait les meilleurs rapports avec l'ambitieux Mahomet et avec le mol Bajazet, il ne l'a jamais abandonné comme ligne décisive, aussitôt que son but politique s'élevait au-dessus des nécessités du moment.

Il vivait à une époque âpre, où l'on versait avec largesse le sang humain. Il n'a pas été, lui non plus, avare de celui de ses ennemis et même, par deux fois, de celui de ses boïards. Mais sa confiance était sûre et, depuis quelque temps, sa protection, paternelle, chaleureuse.

Si par esprit chevaleresque on entend la bravoure de Nicopolis ou le défi jeté à la mort à Varna, il n'a pas été, à une époque de chevaliers, un chevalier; mais si Jean Hunyadi a été un chevalier, personne ne lui ressembla, parmi les successeurs, plus que le prince de Moldavie, par son excellente préparation, par son courage à affronter le risque, par son mépris devant la mort, sans rien pourtant de la dangereuse passion de l'aventure.

Il était surtout une âme fraternellement unie à celle des masses de sa nation, pour lesquelles décidaient les grandes idées conductrices qui ont été le soutien de cette race le long des siècles: la *moşie*, l'héritage ancestral, et la

moștenire, la justice (*dreptate*) et le droit (*drept*), pour lesquels il était prêt à combattre contre le monde entier.

Cette qualité d'équilibre lui a épargné les malheurs qui se sont abattus sur tant de chevaliers qui ont desservi ainsi la cause à laquelle ils avaient consacré leur vie. La grande vertu de sa nation avait trouvé en lui l'incarnation la plus parfaite. Ceci le rend plus roi que les rois et plus empereur que les empereurs de son époque.

Pour la partie chevaleresque de son être, pour laquelle surtout on appréciait alors les hommes, il a reçu de grands éloges de la part des Papes, des écrivains habitués à imiter les phrases des grands Romains, qui, cependant, avaient aussi des actions de même valeur. Mais pour l'autre partie, pour avoir sacrifié ce qui lui aurait gagné une gloire plus brillante au prix des intérêts de son pays, pour cela ce vieux propriétaire terrien sous son bonnet de guerrier n'a obtenu que la reconnaissance immortelle de sa nation qui, ne pouvant le consacrer dans les églises, l'a élevé de beaucoup au-dessus de l'être humain dans la poésie toujours renouvelée de la légende.

Histoire des Roumains et de la Romanité orientale, IV. *Les chevaliers*, Bucarest 1937, pp. 296—301.

[LA FIN DE MICHEL LE BRAVE]

Il traversa la rivière Olt et courut plus loin, à travers les vallées et les sentiers des montagnes, poursuivi par les Polonais, par les Turcs, par son malheur implacable. Il lui fallait se perdre quelque part, qu'on n'en entende plus parler jusqu'à ce que, par la grâce de Dieu, il pourrait se présenter encore, tel qu'il avait été. On croit le voir, en ces sombres soirées, toutes chargées de nuages, se faufilant comme un fantôme, les yeux durs, brûlés par les larmes, battu par l'orage, ses longs cheveux emmelés, pleins de feuilles mortes.

Mourir ? Derrière lui, il y avait assez de sabres et de balles. Mais il y avait quelque chose qui le détournait de cette résolution. Faisant en son esprit le tour de toute l'étendue de son malheur, il savait qu'à la base il y avait une injustice, une grande injustice qu'on lui avait faite. Et il était obligé d'arriver, quelle que fût la voie et quels que fussent les dangers, jusqu'à celui qui pouvait le juger et devant lequel il se présentait — il le savait bien — la conscience nette : l'empereur.

Une nouvelle année avait à peine commencé — peut-être meilleure, aura-t-il pensé, année de mort, nous le savons bien — lorsque le fuyard arriva à Vienne. Il ne demandait qu'une seule chose : qu'il fût écouté ; et qu'il ne le fût pas par l'un ou l'autre des érudits de la Cour, dont la conscience était lourde des torts qu'ils lui avaient faits, mais par son empereur lui-même.

Néanmoins, celui-ci avait d'autres affaires et la justesse de ce vaincu n'avait pas la voix assez forte pour porter jusqu'où il fallait. Et, finalement, si l'homme avait raison, à quoi servirait de la lui reconnaître ? Était-il encore bon à quelque chose, lui, qui avait fui devant tous ses ennemis ?

Mais, quelques semaines après, une estafette inattendue arrivait, venant de la Transylvanie. Sédérés par l'étonnement, les conseillers impériaux apprirent que le pays était de nouveau perdu pour la chrétienté. Basta avait été payé de promesses, jusqu'à ce que Sigismond prépara son voyage. A ce moment-là, l'ancien maître fut reçu avec joie et le général de l'empereur, rejeté par-delà les frontières.

C'était pour la première fois que la Cour de Vienne concevait que, dans les affaires transylvaines, les circonstances ne permettaient pas de discuter avec celui qui s'était moqué d'elle. Devant Michel, les portes du palais impérial s'ouvrirent toutes grandes et il en sortit chargé de promesses et d'honneurs. On lui donnera de l'argent, il lèvera des troupes, il battra les impies et après, ses services ne seront pas oubliés.

Toutefois, pour prouver que le passé était oublié, il sera, dans cette nouvelle guerre, le compagnon de Basta.

Par conséquent, il y avait de la justice en ce bas monde, les hommes étaient bons, un Dieu siégeait au ciel. . . Celui qui l'avait vendu sera puni. Les mag-nats allaient sentir le poids de son bras vengeur. Si pour tant de satisfactions on ne lui demandait que de pardonner à Basta, c'était peu de chose. Aussi lui pardonna-t-il de grand cœur.

Les armées partirent de Kosice. D'abord celles de Michel, dans lesquelles quelques Roumains à peine s'étaient égarés, mercenaires également. Puis, celles de Basta, Les deux troupes, l'une à côté de l'autre, partirent vers la Transylvanie.

C'était à la fin de juillet de l'an 1601.

Avant d'arriver à Şimlău, les Transylvains apparurent et la cavalerie impériale se heurta à eux. Toutefois ils se perdirent bientôt dans la poussière des routes brûlées par le soleil. Ce n'est qu'au village de Gorăslău que l'armée de Sigismond s'arrêta et attendit la lutte.

Le bénéfice, aussi bien que la perte, étaient bien trop importants pour que les armées en viennent aux prises aussitôt. Des heures durant, elles ne firent que se harceler, se fatigant sans résultat. Lorsque le soir tomba, les Transylvains abandonnèrent la colline où ils s'étaient tenus jusqu'alors et partirent en désordre vers la vallée, pour y planter leurs tentes et y passer la nuit.

Michel donna alors le signal de l'attaque vengeresse et lui-même partit en tête, pour aller chercher sa revanche. Ce fut de nouveau l'élan des temps éloignés, l'envol impétueux de l'archange à l'arme invincible. De nouveau les rangs se rompirent devant lui et ses yeux flamboyants lancèrent des éclairs vers la foule épouvantée. Il vainquit de la sorte définitivement, pour la dernière fois, à la lumière pourpre du feu qui s'éteignait — comme un présage.

Sigismond fuyait. Son armée gisait sur le champ de bataille, ou remplissait les sentiers cachés, par où pouvaient se faufiler les fuyards, dans la nuit complice qui cache et défend. Des étendards, des canons, du butin restaient aux mains des vainqueurs.

Car il y avait deux vainqueurs. Assez, pour anéantir l'ennemi, trop, pour s'entendre entre eux. Surtout, quand dans l'âme de l'un des deux, brûlait —

inextinguible — la flamme verte d'une haine dévorante: Basta n'avait pardonné que pour pouvoir vaincre.

Ils se disputèrent pour les canons, pour les étendards, pour la voie. Qui donc était le plus grand des deux, pour que l'autre lui obéisse? Ni l'un, ni l'autre. Certains gens de Vienne avaient voulu que les choses se passent de cette façon. N'est-il pas avantageux de se débarrasser de deux ennemis à la fois? Car les gens de la Cour ne voyaient en ce digne guerrier valaque qu'un ennemi, qu'un ambitieux aspirant à la domination de la Transylvanie.

Aucun des deux n'était plus grand, mais le plus fort c'était Basta. Il avait l'habitude de parler aux soldats de toutes nationalités, qui vendaient aux enchères leur courage et leur vie et toute l'armée victorieuse ne contenait que de ceux-là. Il ne craignait pas les remords, ni la justice céleste, et son âme osait choisir n'importe quelle voie qui conduisait au succès. Alors que Michel était seul, loin des siens; et pour lui, l'honnêteté et la foi étaient des vérités.

Les deux armées arrivèrent à Turda. Michel voulait aller là où le cœur le poussait, vers les siens, à Făgăraș, vers les siens du pays. La domination de la Transylvanie, qu'il espérait obtenir de l'empereur, celle-là viendrait plus tard.

Tandis que la pensée de Basta était uniquement de renforcer les places-fortes et de s'assurer la possession de la Transylvanie.

Dans la soirée du 8 août, du samedi au dimanche, Michel fut invité à un conseil. Il était attristé par ce qu'il avait entendu et par ce qu'il voyait, et n'y alla pas. Le lendemain, de grand matin, Basta ordonna aux mercenaires d'aller dans la tente du voïévode et de s'en emparer. S'y opposerait-il, qu'on le tuât. Pour se disculper, il avait assez de contes mensongers et de lettres fausses concernant l'intelligence de Michel avec les Turcs. Et il savait que pour l'empereur chrétien, lorsqu'un fait pareil présentait certaine utilité, les justifications n'étaient pas pesées dans une balance des plus sensibles.

Ainsi que s'attendait celui de qui venait l'ordre — Michel s'y opposa.

C'est ainsi que mourut l'un de nos plus grands guerriers, au point du jour d'un dimanche, au lever du soleil, par la main de ceux qu'il venait de conduire à la victoire, par ordre d'un hôte qu'il avait pardonné pour le mal fait et avait aidé fraternellement dans le combat fidèlement livré pour la gloire de l'empereur. Et son corps mutilé gisait en ce dimanche matin, dans un camp chrétien, au-dessus duquel s'élevait le signe de la Croix, pour la défense de laquelle on faisait la guerre.

Trois cents ans ont passé depuis que cette iniquité fut commise.

1900

Istoria lui Mihai Viteazul pentru poporul românesc, scrisă la 1900, Bucarest, 1919, pp. 69—73.

LA NOUVELLE SYNTHÈSE ROUMAINE ET SON INFLUENCE

L'historiographie routinière appelle tout le XVIII^e siècle roumain et une partie du XIX^e, jusqu'à la révolution grecque de 1821, « l'époque des Phanariotes », et, il n'y a pas si longtemps, cette époque était encore considérée comme caractérisée non seulement par une lourde oppression fiscale et une administration livrée à l'arbitraire d'une oligarchie misérable, mais aussi par la domination, acceptée presque sans murmure, d'un groupe d'étrangers, de Grecs animés par des sentiments d'un nationalisme égoïste, qui, jouissant de la faveur des Sultans, se seraient emparés de pays habités par des gens d'une autre race et d'une autre mentalité, qu'ils se seraient ensuite efforcés de conserver par des intrigues.

Il faut abandonner cette conception, contre laquelle proteste tout ce qu'il y a de plus authentique dans les sources, aussi bien que la logique des faits.

Le premier des Phanariotes, successeur de Démétrius Cantemir en Moldavie, puis, pendant de longues années, prince de Valachie, Nicolas Maurocordato, était le fils d'un insulaire, Alexandre, dit « l'Exaporite » — « a secretis » ou drogman de l'Empire — et Alexandre descendait d'une princesse roumaine. Aussitôt après son installation, Nicolas faisait mettre en tête du recueil de chroniques qu'il fit compiler à Bucarest — une œuvre similaire allait être accomplie à Jassy — une généalogie faisant remonter sa lignée jusqu'à Alexandre le Bon. Son frère, Scarlate, destiné lui-aussi à un trône roumain que la mort seule l'empêcha d'obtenir, avait épousé une fille de Brâncoveanu. Le fils de Nicolas, Constantin, eut plusieurs femmes roumaines. A cette même époque, la dynastie apparentée des Ghica descend du mariage entre une sœur de l'Exaporite et un rejeton des Ghica du XVII^e siècle. Les Racovitza, qui régnèrent successivement dans les deux Principautés, n'avaient du sang grec — et en si faible mesure — que par les Cantacuzène, depuis un siècle établis en Moldavie. Les autres Phanariotes, qui du reste n'arrivèrent au trône que dans le dernier quart de ce qu'on appelle leur siècle, eurent du sang roumain dans leurs veines par leur descendance de ces mêmes Maurocordato.

Il ne pouvait être question chez eux d'une véritable tendance grecque. Elle n'était pas dans l'esprit de ces hommes intelligents et actifs, précieux informateurs des Turcs en fait de politique européenne, qui étaient avant tout de hauts fonctionnaires ottomans et dont l'ambition ne dépassait pas cette carrière. S'il y eut à Bucarest et à Jassy des Académies grecques, d'un niveau assez élevé, pour les fils de boïards seuls, celle de la capitale valaque fut fondée par le Stolnic Constantin Cantacuzène et l'autre prit modèle sur cet établissement; elles étaient attachées à l'hellénisme, compris plutôt à la manière pédante des grammairiens, tout comme, des siècles durant, les écoles supérieures de l'Occident s'étaient attachées à l'étude du latin.

Dans la rédaction des actes d'Etat, le roumain, qui avait remplacé depuis un siècle à peine le slavon, conserva tous ses droits. On écrivait dans la langue du pays jusqu'à des documents destinés au Mont Athos ou au Mont Sinai. Constantin Maurocordato exigea que les rapports de ses administrateurs fussent rédigés dans la langue vernaculaire. Il avait reçu de son père la recommandation de ne pas employer des Grecs de Constantinople — les seuls entrant en ligne de compte — au détriment des Roumains, et si Nicolas accorda à des compatriotes une proportion supérieure dans les dignités, les Roumains allaient bientôt regagner le terrain momentanément perdu.

Il ne faut surtout pas oublier qu'après l'introduction, sous Brâncoveanu, de la langue vulgaire dans l'office liturgique, les Phanariotes, qui n'admirent le grec que dans l'un des lutrins de la seule église princière, conservèrent et élargirent même ce profit, gagné avec tant de difficulté par le roumain.

Il y eut quelques chroniques en grec, mais la série des récits historiques en roumain, favorisés par des princes d'origine plus ou moins étrangère, continua jusqu'au moment — sur lequel il nous faudra revenir — où il n'y eut plus dans ce domaine que de simples notations, à tel point médiocres qu'elles paraissent presque inexplicables.

La conclusion qui s'impose est que ce ne furent pas les Phanariotes qui conquièrent les pays roumains, qu'ils n'exploitèrent même pas à leur propre profit, mais comme agents de leurs maîtres turcs; au contraire, ce furent les Roumains qui adoptèrent ces étrangers, comme il leur était souvent arrivé au cours des siècles, et qui finirent par les assimiler.

Il fut donc possible de continuer pendant tout ce XVIII^e siècle, qui n'eut pas chez les Roumains un caractère moins important, en fait de transformations radicales venant d'une idéologie despotique, que pour l'Europe occidentale, le développement d'une très ancienne synthèse dont les éléments furent empruntés aussi bien à l'Occident qu'à l'Orient, mais dont la base, capable de soutenir toutes les imitations, qui devaient bientôt se fondre, restait une vie populaire d'une originalité facile à reconnaître.

Mais il faut fixer une séparation bien nette entre ce qu'on peut observer pendant les premières dizaines d'années de ce siècle, jusque vers 1730—1740,

et ce qui se substitue ensuite à cette première forme, d'une synthèse plus riche et d'une progression plus rapide.

En ligne générale, la première partie est plus originale et plus féconde que l'autre. Elle s'attache beaucoup plus au fonds national; elle exerce une influence active sur les Roumains non libres, qui ne sont à cette époque que ceux de la Transylvanie et du Banat, dont en même temps que l'orthodoxie menacée, on défend le caractère national. Par ailleurs, cette même influence s'exerce d'après une tradition déjà ancienne, sur les voisins de même caractère religieux de la Péninsule des Balkans. Plus tard, l'afflux des idées nouvelles, venant de Paris, est si fort que les Roumains devront employer toute une longue période de leur renouveau national pour l'œuvre d'assimilation.

Sous Brâncoveanu plus que sous Nicolas Maurocordato, qui, bien que Grec, eut une influence moindre sur la grécité religieuse et intellectuelle, la Valachie était devenue le centre de la vie chrétienne dans l'Orient européen. C'est de Bucarest que partaient les dons importants qui assuraient l'entretien des églises obligées de fournir des fonds à leurs maîtres musulmans. Le prince de Valachie, suivant la tradition du grand Moldave Basile Lupu, se mêlait continuellement à la vie de ces chrétiens contraints de par leur situation à se laisser diriger par lui. Plus d'une fois, l'Œcuménique dut suivre les suggestions de celui qui pouvait le soutenir à des moments difficiles et, en cas de déposition, l'accueillir sur son territoire, des patriarches de Constantinople ayant été plus d'une fois enterrés, non seulement en Valachie, mais aussi dans la Moldavie voisine, où il n'y avait pas les mêmes moyens d'exercer une influence ¹. Parfois on essaya de résister à cette mainmise qui ne se faisait pas toujours excuser par la douceur. Șerban Cantacuzène fut excommunié par la Grande Eglise pour des différends d'un caractère personnel, mais avec Brâncoveanu il y eut toute une querelle sur les droits que peut s'arroger un prince à l'égard des chefs de l'Eglise. Néanmoins cela finissait toujours par s'arranger, dans le sens du plus riche.

Aussi le spectacle de la Cour de Valachie lors des grandes fêtes était-il magnifique. Celui qui, selon une tradition séculaire chez les Cantacuzène, portait le nom du grand Constantin était, avec son métropolitain d'origine géorgienne et ses évêques roumains, entouré par toute une brillante procession de hauts prélats grecs. Tous les Sièges étaient représentés pendant ces festivités, dont la pompe impériale, qui semblait braver celle des successeurs turcs des basileis de jadis, donnait l'illusion d'une Byzance vraiment ressuscitée. Le Constantinopolitain, qui était le plus souvent un *mazoul*, déposé par les Turcs, y rencontrait le patriarche d'Alexandrie, tel ce Samuel, qui joua un rôle assez important dans les deux Principautés, ou celui d'Antioche, qui fit bâtir à Bucarest une chapelle à inscription arabe aussi bien que grecque, ou encore celui de Jérusalem, qui, en la personne de Chrysanthe Notaras, garda sur les princes valaques et moldaves la même influence que son oncle Dosithée,

¹ Voy. notre *Byzance après Byzance*.

et sur l'Eglise roumaine, sur les Académies des Principautés la même haute surveillance, qu'il ne put transmettre à ses successeurs pour des motifs qui tenaient au changement de direction survenu dans toute la vie roumaine après la mort de Nicolas Maurocordato.

Le nombre de livres édités par Brâncoveanu en grec, pour toutes les provinces grecques, mais aussi en arabe, pour la Syrie; la délégation donnée, pour la Géorgie, à un des élèves du Géorgien Anthime, le Transylvain Michel Ichtvanovitch, qui allait voyager jusqu'en Hollande, de publier à Tiflis des ouvrages dans une autre langue, toute ceci, de même que les écrits dédiés à ce munificent patron, permet de comprendre combien était empreint d'impérialisme, et de la meilleure qualité, le long règne qui devait finir par une affreuse catastrophe. Portant dans les fresques de ses églises, comme dans sa plus belle création, à Hurezi, où il avait désiré pouvoir reposer, la couronne à plusieurs fleurons en tête, entouré de ses fils avec lesquels il espérait pouvoir établir une dynastie, — Démétrius Cantemir y avait pensé, lui aussi, pour sa lignée, — et traînant après lui toute la théorie de ses prédécesseurs, Constantin Brâncoveanu faisait plus que Nicolas Maurocordato, qui suivit cette coutume solennelle, figure de basileus danubien.

Mais, tout en étant si fièrement byzantin, on se laissait gagner beaucoup plus qu'auparavant par une lente influence de la Constantinople turque. On ne l'observe pas que dans le style, émaillé pourtant de citations grecques, qui lui donnent un caractère bizarre, mais dans la mode. Têtes rasées, au lieu des longs cheveux des souverains guerriers, vêtements flottants aux larges manches, retenus au cou par des agrafes en pierres précieuses, chaussures jaunes sans talons, d'un côté, et, de l'autre, des divans sur lesquels on aime croiser les jambes, ornements de stuc sur les plafonds et les murs des résidences princières ou des maison de la noblesse, et même, comme dans le cas de la chapelle de Fundeni Doamnei, près de Bucarest, sur les parois extérieures des églises, qui présentent des lampes, des vases de tulipes, des oiseaux affrontés, d'ancienne mode persane.

Pour empêcher une domination trop tyrannique des coutumes envahissantes de cet Orient dont, sous le rapport politique, on avait parfois voulu se séparer, quitte à retomber, avec découragement, dans la dépendance ottomane, il faudra une nouvelle influence de l'Occident.

Il a déjà été montré d'où elle venait. Padoue est le modèle pour les études; c'est de là que viennent les médecins aux vues philosophiques, les « iatrophilosophes », qui sont si prisés à Constantinople, mais déjà on commence à dépasser ce cadre puisqu'un Chrysanthe Notaras s'en va à Paris étudier les mathématiques. Il y a encore à la fin du XVII^e siècle un italianisme qui résiste à la concurrence, encore timide, que commence à lui faire la grande influence française, qui pénètre déjà, malgré les dehors orientaux qui la dissimulent, dans ce

personnage si intéressant par son caractère ambigu, Démétrius Cantemir, reçu à l'ambassade de France sur le Bosphore.

Mais cette mode italienne, qu'on découvre aussi dans la phrase si large de Constantin Cantacuzène le Stolnic, alors que Cantemir s'empêtre un peu dans un style personnel, où se laissent percevoir de multiples influences, ne fait que continuer la Renaissance.

Ella paraîtra sous sa forme originale dans l'activité littéraire dont aimait tant à se parer Nicolas Maurocordato, auteur d'un « Théâtre politique » et d'un ouvrage de morale « Sur les devoirs », dont il avait emprunté le titre à Cicéron lui-même. On y trouve cette coutume de compiler, d'emprunter des idées générales, d'accumuler des anecdotes tirées des sources anciennes, qui représenta pendant si longtemps l'activité de générations tournées exclusivement vers une antiquité dont elles ne réussirent pas à découvrir le vrai sens. Pour donner une forme latine élégante à ses préceptes d'éthique, Nicolas Maurocordato fit venir de Transylvanie un Saxon éditeur d'Aristophane, Etienne Bergler, qui, étant de Kronstadt (Braşov), s'intitulait « Stephanopolite », et dont le grand savoir était une garantie suffisante pour la traduction d'un princier ouvrage.

Le héros gréco-latin de Plutarque hante visiblement ce rejeton des Grecs de l'Archipel, où l'esprit de la race était plus vivant et plus libre que dans la Constantinople cosmopolite où, sans distinction de race et de religion, on naissait esclave. Les grandes phrases sur le frontispice de l'église conventuelle de Văcăreşti, que Nicolas voulut opposer au Hurezi de Brâncoveanu, proclament la même ambition. Celui qui s'attarde à des discussions sur la nicotine du tabac a des rapports avec Erasme prôneur de la « folie ». Les élèves de ses Académies roumaines n'y sont pas préparés pour un rôle dans la société moderne.

Constantin Cantacuzène, Démétrius Cantemir et Nicolas Maurocordato représentent, malgré tout ce qui sépare leur origine et leur activité, au fond le même type, qui tend à disparaître. L'Europe occidentale, qui cultive cependant l'héroïsme dans les tragédies de Voltaire, le lendemain des discussions sur le grec ancien et de la traduction de Longin par Boileau, est déjà gagnée par une propagande de « philosophisme » cartésien qui donnera une autre direction au siècle. Si l'Italie, avec ses vaines Académies préoccupées de la forme seule, conserve encore dans l'isolement de ses villes autonomes les traditions de la Renaissance, celles-ci s'attardent, dans une forme de grécité vieillote chez les uns, de curiosité instable chez cet autre qui est Démétrius Cantemir, dans les régions danubiennes où cependant, sous les modes savantes, existe au fond la volonté invincible de cet instinct populaire qui finit par s'imposer et attirer vers lui, pour s'en enrichir, ce qui paraissait devoir rester toujours un simple phénomène de surface.

La place des Roumains dans l'Histoire universelle, II, Epoque moderne, Bucarest, 1935, pp. 195 — 202.

SECONDE ÉPOQUE DE LA SYNTHÈSE ROUMAINE AU XVIII^e SIÈCLE

Constantin Maurocordato, dont la longue série de règnes — onze en tout ! — s'étend jusqu'à sa mort, pendant une guerre russo-turque à laquelle il participait, en 1769, n'a pas un caractère totalement différent de celui de son père, qui fut dans le sens latin, généralement européen, de la Renaissance.

Il écrit des lettres en italien, les signant fièrement, à cause d'une relation de famille négligée par Nicolas : « de' Scarlatti ». Il accueille avec plaisir et entretient avec soin les Jésuites hongrois mêlés à la révolte d'un Rákóczy, pour les employer à rédiger en latin l'histoire de la Moldavie, et des Roumains aussi. Autour de lui il n'y a pas de secrétaires occidentaux influents, ni de précepteurs français pour ses enfants. Il reste malgré tout un Phanariote typique à l'ancienne mode, et pendant sa longue activité on n'observe pas de changement dans la direction ou dans la méthode.

Or, son père s'était contenté de maintenir le régime qu'il avait trouvé, lui donnant un peu plus de forme, mais à la manière de ces Impériaux turcs entre lesquels il avait passé sa jeunesse. Tout au plus emprunte-t-il quelque chose aux Autrichiens qui l'avaient logé chez eux, comme prisonnier, pendant des mois et dont il verra s'installer le régime, fondé sur d'autres bases, dans les districts de l'Olténie. C'est sur ce modèle que, à la place des simples délégations passagères pour toute fonction à accomplir, il crée des administrateurs permanents et des collecteurs d'impôts pour chaque district.

Au contraire, Constantin voulut être avant tout un réformateur, donner de nouvelles institutions fondamentales aux pays qu'il était appelé à gouverner. C'est sa plus haute ambition. Il ne veut plus qu'il y ait chez lui moins de liberté qu'ailleurs. A Jassy de même qu'à Bucarest, ayant rassemblé les boïards et le clergé, il fait décréter que dorénavant il n'y aura plus de serfs, le servage étant assez récent du reste, chez les Roumains, où les grands propriétaires, négociant pour Michel-le-Brave la convention avec Sigismond Bathory, avaient introduit une clause assimilant les usurpations sociales de Valachie au servage légal des Transylvains. On n'admettra désormais que des paysans, des villa-

geois, leurs anciens maîtres devant être dédommagés par des revenus pris sur le Trésor princier.

Le prince sera très fier de sa réforme et aimera la voir appréciée par les étrangers qui représentaient l'esprit du temps. Alors que Nicolas Maurocordato avait vécu, en fait d'hôtes étrangers, avec un Stéphanopolite et un Schendius Vanderbeck, Constantin se cherche des flatteurs à Paris, et il est très satisfait de se voir présenté en « philosophe » par l'abbé Desfontaines, le traducteur de Virgile. Tel Lyonnais, venu en Turquie pour chercher un débouché à ses multiples talents, fut logé pendant quelque temps en Valachie et on lui parla assez pour lui faire confondre, malgré la différence des proportions territoriales, ce Phanariote encore jeune avec Pierre le Grand lui-même.

Un autre côté de cette personnalité princière doit être aussi souligné. Comme Brâncoveanu et tous les princes ses prédécesseurs, le premier des Maurocordato est, en dépit des matériaux païens qu'il met en œuvre pour ses exercices littéraires, très attaché à l'Eglise qu'il aimerait présider, mais il n'a pas les moyens personnels de l'avant-dernier prince indigène. Avec lui finit cependant l'hégémonie religieuse sur l'Orient chrétien, le patronage accordé largement à toutes les institutions qui le dominent. Ces gens pauvres qui ne peuvent pas rester, après avoir été destitués, dans un pays où ils n'ont pas de racines, doivent épargner. La série des grands bâtisseurs et des larges donateurs sera bientôt close. Or, Constantin Maurocordato, bien que devant accueillir des patriarches expulsés et d'autres représentants d'un clergé orthodoxe généralement miséreux, est un laïc et il entend n'être que cela. Le prestige cherché par ses antécresseurs dans les grandes cérémonies de l'Eglise il croit l'avoir trouvé, mais dans un autre milieu, si large et si brillant par ses actes d'humanité et de justice. Avec quelle satisfaction s'est-il fait représenter — bien qu'il eût louché — comme un splendide représentant de sa race par le pinceau de Liotard de Genève, qui, devenu chez lui presque un boïard, a fait son autoportrait barbu comme un dignitaire du pays et portant le haut chapeau des dignitaires roumains!

L'influence des Italiens, qui avaient soutenu jusqu'au bout l'esprit de la Renaissance, est, du reste, en pleine décadance. La Porte change de langue internationale. Vers 1750—60 encore, il y avait un grand interprète, d'origine paysanne, Jean Calmășul qui, s'arrogeant le nom du poète hellène Callimaque, avait profité des leçons de latin reçues dans un collège polonais à Lwow et, s'étant gagné des connaissances d'italien, était arrivé à pouvoir conduire les bureaux des affaires étrangères à Constantinople: nommé, promu prince de Moldavie — et il sera fondateur d'une dynastie, car deux de ses fils et un petit-fils régneront dans les principautés —, il laissa sa charge auprès du réis-effendi à quelqu'un qui s'était déjà habitué au nouveau régime de langue française. Pour préparer les jeunes Grecs en ce sens il y avait maintenant dans les centres de l'Empire ottoman, à la place des Franciscains de langue italienne, des Jésuites employant le français.

Auparavant, à l'époque de simplicité encore patriarcale, les rapports entre les pays roumains libres et les congénères soumis à la Maison d'Autriche avaient eu un caractère beaucoup plus étroit, ce chapitre étant un des plus importants pour un règne. Maintenant il n'en est plus ainsi. Si les Phanariotes n'apportent plus avec eux un nationalisme grec, d'autant moins sont-ils disposés à servir ce qu'on peut déjà appeler, dans un certain sens, le nationalisme roumain. En Transylvanie, l'union avec l'Eglise romaine n'avait réussi qu'incomplètement; la plupart des paysans s'étant soustraits à l'influence du Siège uniate de Blaj, malgré le profit évident qu'ils pouvaient retirer d'écoles en plein développement, on avait passé par une phase serbe, — le patriarche slave ayant eu pendant quelque temps aussi l'autorité sur l'évêque roumain orthodoxe d'Olténie, — pour se préparer à la grande révolte paysanne qui, sous la conduite du prêtre Sophronius de Cioara, aussi un apôtre de la liberté sociale, menaça pendant des années la domination impériale dans la province. Bien que tels des combattants pour l'ancienne foi eussent été réduits, au bout de leurs efforts, à se chercher un refuge en Valachie, ils n'y trouvèrent aucun appui capable de les encourager. Aussi voit-on dès cette époque des membres de ce clergé roumain rural, rébarbatifs aux tentatives de les occidentaliser sous le rapport religieux, aller en Russie, jusqu'à la Moscou des Tzars, pour demander non seulement des aumônes en fait d'argent, d'icônes, de vêtements, de livres, mais aussi des promesses de secours dans le domaine politique, si lié à celui de leur opposition confessionnelle. Leurs instances réussirent de fait à amener l'intervention de la tzarine Elisabeth auprès de Marie-Thérèse, lui demandant un peu plus de tolérance pour la foi orientale.

Auparavant, entre les Roumains de Transylvanie et ceux des principautés existait une communauté de vie dans le domaine culturel qui a permis la conservation nationale des premiers, dirigés par leurs frères libres. Maintenant, comme il ne peut pas être question d'un patronage russe permanent, ces ultramontains du roumanisme doivent se chercher un appui dans leurs propres forces. Ils chercheront à se gagner les sympathies de cette reine de Hongrie qui entrera comme protectrice à toute épreuve dans la légende paysanne des Roumains, une « bonne mère » qu'on pourrait même confondre avec celle du Rédempteur. D'autant plus lorsqu'il ne sera plus question de propagande religieuse officielle sous Joseph II, anti-clérical déclaré, presque déiste, qui ne tenait qu'à son école de langue unitaire allemande, dans laquelle on fabriquait des sujets exemplaires, bons pour les armées et source intarissable de contributions. Un certain « austriacisme » se forma ainsi, qui durera, avec des conséquences si remarquables, jusqu'à nos jours. Si on continue à acheter des livres d'Eglise au-delà des montagnes, les

presses uniates travaillent, dès 1760, assez activement, et les orthodoxes eux-mêmes employèrent ces livres à bon marché, d'une bonne exécution typographique.

Il y aura même toute une génération d'écrivains attachés à l'Eglise uniate des moines de Blaj, qui garderont ou non le froc initial, pour inaugurer une littérature qui alimentera l'esprit national roumain même dans cette Valachie, cette Moldavie dont les hautes écoles n'ont aucun esprit vivant. Sans pouvoir occuper le siège épiscopal, un Samuel Micu-Clain, parent de l'ancien évêque, un Georges Şincai, de souche noble, de l'ancien fief valaque de Făgăraş, un Pierre Maior, qui fut prêtre et protopope dans ce coin de Bistriţa (Bistritz) si intimement lié à la Moldavie, ne se sentirent guère attachés au joséphinisme irréligieux, qui permettait aux Roumains de s'intruire non seulement en Hongrie, mais à Vienne et jusque dans cette Rome aux si grands souvenirs; tout en écrivant l'histoire de la race entière, avec des chapitres moldo-valaques, ils ne s'orientaient pas vers ces capitales roumaines qu'ils ne pensèrent pas à visiter et qui, de leur côté, tout en cherchant à s'occidentaliser, leur préférèrent, comme auxiliaires dans ce but, des Occidentaux étrangers, Italiens, Français, Allemands, gens de Raguse. *Il y a désormais deux Roumanies, dont la rivalité permanente sera une source de progrès pour la race.*

Celle de Transylvanie s'oriente avec une admiration fanatique et un esprit de suite exclusif vers cette Rome des Césars que, envoyés comme boursiers de leur Eglise aux écoles du Saint Siège, ils découvrirent d'emblée, s'enivrant des parfums capiteux d'une antiquité qui était au berceau même de leur race. Il y a une nouvelle Renaissance pour un autre groupe de Roumains; elle ira jusqu'à chasser les cyrilliennes slaves, à introduire une nouvelle orthographe aux caractères « ancestraux », jusqu'à tenter d'expurger la langue et à donner aux mots du fonds romain un aspect permettant de reconnaître l'original. Revenus chez eux, ces « nouveaux Romains » avaient comme l'illusion de la Colonne Trajane devant le modeste château de chasse des princes magyars devenu la résidence de l'évêque uniate.

Dans les principautés, Rome n'était plus, comme pour Miron Costin, Constantin Cantacuzène et Démétrius Cantemir, le haut phare distribuant une lumière immortelle. La chronique s'était tue par mépris pour une vie journalière aussi médiocre, et rien n'était venu la remplacer dans la littérature. Ce qui oriente et dirige est l'esprit français.

Il ne manifeste pas encore une tendance révolutionnaire. L'aristocratie ne présente pas encore son programme de réformes à côté de celui des princes gagnés de plus en plus par l'esprit nouveau. D'eux-mêmes, les jeunes boïards,

descendants des anciens combattants sous tous les drapeaux de la chrétienté et des ennemis de la pénétration germanique en 1730, ne se mettront pas en mouvement pour affirmer qu'ils sont et entendent rester une nation, — comme le réclamaient, à chaque occasion, les moines transylvains —, mais, lorsque l'étranger en armes se présentera pour procéder, sur le corps de leur patrie aussi, au partage de l'Empire ottoman, leur conscience se relèvera pour protester.

La place de Roumains dans l'Histoire universelle, II, Epoque moderne, Bucarest, 1935, pp. 203—208.

**PORTRAITS
LITTÉRAIRES**

L'ORIGINALITÉ DE VIRGILE

*Communication commémorative faite dans la séance du 24 mai 1930
de l'Académie roumaine*

.....

Le grand Virgile que nous trouvons dans les Géorgiques et l'Enéide, ne prit possession de son personnage que peu à peu, poussé vers sa mission sous certaines influences étrangères, sans jamais altérer le caractère profondément populaire et romain de son esprit.

Le jeune « paysan » — je le nommerais plutôt en roumain un « răzeş » —, obéissant à son naturel plein de douceur, fut d'abord conquis par les auteurs grecs: il copia intelligemment Théocrite, Bion, Moschos. De là ces *Eglogues* et ces *Bucoliques*, aussi grecques par le titre que par l'esprit.

Rien ne saurait les effacer dans l'œuvre du poète. Ce qui nous charme, ce ne sont pas les noms d'emprunt, l'imitation des mœurs, l'écœurante sentimentalité, tardive et voulue, qui se substitue à un instinct profondément enraciné. Entre Virgile et les bucoliques siciliens il y a le même écart qu'entre les poèmes de Delille, de Gessner, de Florian et l'idyle virgilienne, qu'entre les *Confessions* de Rousseau et celles de Saint Augustin. Les Romains raffinés le goûtaient, de même que les Bucarestois « à la page » applaudissent toute violence moderniste venue de Paris.

Cependant le chantre de Tityre et de Ménélaque, bergers de chèvres imaginaires, car l'Italie méridionale pratiquait une vigoureuse transhumance par groupes, poursuivait un but qu'il finit par atteindre tout à son honneur. Son propos était celui des Roumains Ienăchiță Văcăresco et Conaki; ces derniers imitèrent dans leur langue Métastase et Athanase Christopoulos; Virgile, lui, voulut prouver que le latin, qui jusque-là ne s'était jamais essayé aux langoureuses chansons pastorales, était capable de rivaliser avec la langue dont était issue la plus glorieuse de toutes les littératures.

II

Cependant ses protecteurs, ceux qui entouraient le jeune Octave, vainqueur d'Antoine et pacificateur de la République, le rappelaient à un devoir

d'ordre national et publique. Il s'agissait de rendre la santé morale à une nation troublée par la guerre civile, de prêcher aux classes supérieures le retour à la terre et le mode de vie authentique du paysan romain; ces propriétaires d'innombrables esclaves, si accueillants aux plaisirs d'une métropole viciée par des mœurs importées de l'étranger, devaient redevenir de vigoureux soldats du travail agricole. C'est ainsi qu'en dépit des modèles sans doute suivis, du titre grec et des accessoires empruntés à la mythologie grecque, les *Géorgiques* rendent un son profondément romain.

Ce caractère romain éclate dans l'esprit éminemment pratique du petit propriétaire des bords du Mincio, adversaire déclaré des centurions qui se faisaient payer en monnaie sonnante les services politiques rendus au cours de nombreuses campagnes.

Les *Géorgiques* sont, en somme, un ouvrage didactique, comparable à ceux que le gouvernement de Joseph II commandait aussi Roumains de Transylvanie.

Dans les dialogues siciliens perçait déjà le campagnard accoutumé au décor de son enfance; on y retrouvait « le pâle olivier » (*pallens oliva*), la « douce violette », (*mollis viola*), les « lys élancés », les « hêtres aux larges rameaux » (*patula fagus*), les pommes duvetées, les prunes pareilles à des boules de cire. Le poète brosse à grands traits les divers aspects de la nature et dépeint les rivières au fond de vallées pierreuses, celles qui coulent au pied des peupliers ou parmi les joncs, et les bois de frênes. Il pressent les mystères des crépuscules silencieux, le secret de l'aube fraîche :

Frigida vix coelo noctis decesserat umbra
(La nuit ombreuse et fraîche venait de quitter le ciel).

Il suit du regard les jeux des pigeons, aperçoit la tourterelle perchée sur l'orme, s'arrête devant quelque lézard blotti parmi les épines, s'amuse de la stridulation des cigales cachées dans les chardons, sous le ciel embrasé :

Sole sub ardenti resonant arbusta cicadis

Quelle volupté d'apaiser sa soif aux sources limpides, de faire la sieste dans l'herbe !

Quale sopor fessis in gramine, quale per aestum
Dulcis aquae saliente sitis restinguere rivo.

Quoiqu'il suive et veuille dépasser son modèle « syracusain » même là, Virgile est pénétré d'un sentiment bien étranger à la gaieté grecque (gaieté que ne saurait ternir la fréquence des poteries ornées de scènes funèbres),

d'une inquiétude que Rome hérita de ces Etrusques asiatiques, toujours hantés par l'idée des Enfers; il succombe aux superstitions, sent peser sur lui la menace de l'au-delà, que l'on doit apaiser par des rites expiatoires risibles, auxquels il attache la plus grande importance. Sylvain est le seul dieu du Latium qu'il connaisse, mais il croit dur comme fer aux présages: le chêne frappé par la foudre, le corbeau perché sur une branche, tout, pour lui, est chargé de signification. Il croit aux vertus des chansons magiques, capables de faire descendre la lune sur terre, aux sortilèges destinés à transporter les meules de foin ou à couper les serpents en deux; il parle de mauvais esprits et de fantômes. Jeter des cendres dans l'eau, par-dessus la tête, est à ses yeux un acte lourd de conséquences.

Les mélodies rurales résonnent à ses oreilles pour former des refrains:

Incipe Maenalius mecum, mea tibia, versus

.....

Ducite ab urbe domum, mea carmina, ducite Daphnim

Sa nouvelle mission, il la remplira sous un double aspect: *religieux* — « avant toutes choses, adorons les dieux! » — et *disciplinaire*, à la façon d'un soldat, habile au combat et avide de gloire — *divina gloria ruris*. Aux prises avec une matière dont les difficultés surprennent nos spécialistes, mais qui n'en présentait guère pour le poète et ses lecteurs, fermiers de père en fils, il pétrit de nouveau la *poésie permanente des réalités connues*.

Une fois de plus, nous voici en pleine nature: *glauca sonantia fronde salicta* (les saules au feuillage mélodieux et doré); les rafales furieuses de l'orage détruisent les récoltes; le vent gémit dans la forêt et sur le rivage:

Nunc nemora ingenti vento, nunc litora plangunt.

*Un élément profondément humain se mêle à chaque vers de ce poème didactique qui est un manuel de combat, un ouvrage militaire. On y voit l'être humain travailler et vaincre, se livrer à la joie, amasser des réserves. Sur son prochain et l'humilité de ses tâches journalières, le poète pose un regard empreint de fraternelle tendresse. Dante reprendra le thème avec des développements plus riches à une époque pénétrée de christianisme. Le soir venu, les charrettes chargées regagnent la ferme, une femme travaille en chantant — *longum cantu solata laborem* —, les jeunes filles passent leurs nuits à tisser — *nocturna carpentes pensa puellae*. Les enfants joyeux s'accrochent au cou de leurs parents dans l'espoir d'un baiser: *dulces pendunt circa oscula nati*. Mais le poète songe aussi au chagrin des oiseaux, devenus muets dans la forêt décimée.*

La superstition ne perd pas ses droits: Vesta, les dieux *indigetes* exigent l'observation d'un rituel archaïque, autre que celui des divinités d'emprunt. A Cérés les enfants apportent des offrandes de lait et de miel; Bacchus,

dieu grec, devient propice aux Latins si l'on chante en son honneur des gaudrioles, que l'on dit sous le masque; des masques sont posés aussi sur les arbres.

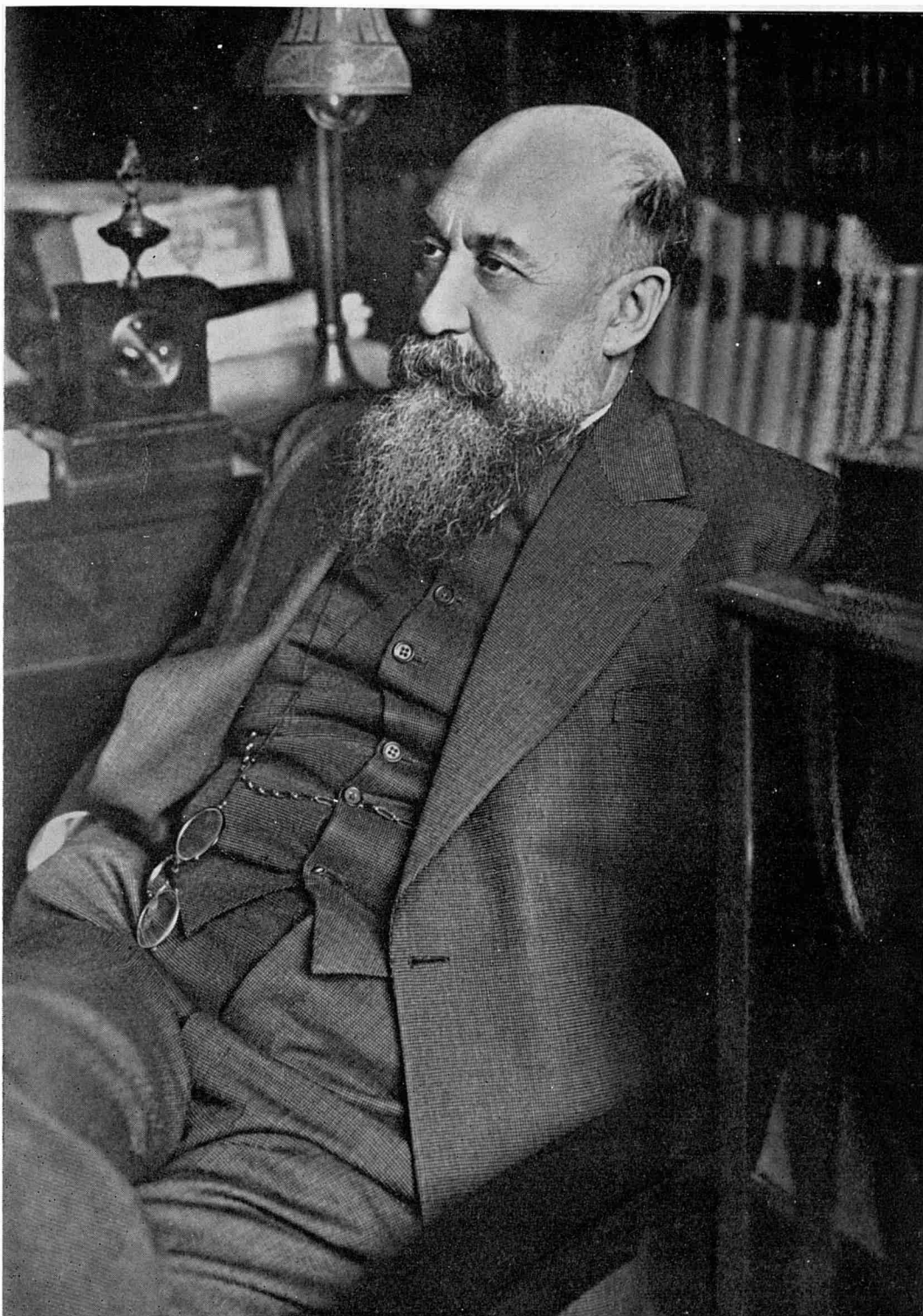
On prédit le temps qu'il fera selon que les porcs mâchent du foin; le cri de la chouette et le croassement du corbeau sont consultés aux mêmes fins, ainsi que les réunions d'oiseaux dans les champs. A la mort de César, le barde du peuple, à qui les Etrusques enseignèrent l'épouvante, évoque le soleil sanglant, les chiens « obscènes », les oiseaux « importuns », le rugissement de l'Etna, le séisme des Alpes, les cris montant des forêts, les animaux parlants, la terre qui se fend, les larmes sur les joues des statues, les rivières arrêtées dans leur cours, les inondations, les fontaines inondées de sang, les spectres et les loups aux carrefours, les éclairs insolites, les comètes.

Le poète chérit chaque pouce du sol italique, et il salue bien bas « la grande mère des céréales, la terre de Saturne », *magna parens frugum, Saturnia tellus*. Il évoque le jardinier asiatique venu de Korykos en Calabre, et ses folles maîtresses. Il connaît les pays soumis à la domination romaine: le Rhin, « paresseux et sinueux » et même — mais l'a-t-on assez remarqué? — jusqu'à nos régions. A une époque où venait à peine de se dissiper le péril dace (auquel César avait déjà songé à faire face), il connaît l'existence des Gètes établis au pays d'Orphée, baigné par l'Hèbre (IV, v. 463), et ces Scythes qui vivent « où l'Ister roule dans ses eaux troubles des sables jaunâtres ». Dans ces pays où il neige, nous reconnaissons la Scythie Mineure chantée par Ovide durant son douloureux exil; les charettes traversent la mer prise. On débite le vin à la hache et on tue au fer le cerf captif de la neige. Vêtus de leurs touloupes, les Barbares se réchauffent en buvant à la place du vin une boisson faite d'orge fermentée ou des baies acides du sorbier (II, v. 379—380). La steppe scythique où l'infatigable (*acer*) Gélon, fuyant vers le Rhodope (sic!), boit du lait caillé mélangé de sang de cheval, n'est pas inconnue à un poète qui, cependant, n'avait encore jamais voyagé.

La maturité venue, Virgile s'élève parfois aussi haut que Lucrèce. Son élan épique chante les passions de l'amour dans tous les règnes de la nature, les abeilles qui se font la guerre dans les airs; malades, elles produisent un bruissement pareil au vent dans la forêt, au reflux de la mer, au grésillement des flammes de l'enfer. La mort ne fait pas peur au poète: si l'individu disparaît, la race et la maison, elles, survivent:

*At genus immortale manet, multosque per annos
Stat fortuna domus et avi numerantur avorum.*

Etudiant les travaux des abeilles, ce n'est pas à l'instinct des pauvres bestioles qu'il les attribue mais à la puissance divine qui anime et dirige l'uni-



Nicolae Iorga en 1931

Ca. Banch, Petru Cereal, deprimu a felul
 de s'at'ia apus, si cao' in sa putute carpe
 mi i o private felul co x impodob, cu x
 abreni din partetul, then pentat dup
 frodte mbe, du Barea Brizete, raliat u b
 Diaste, nu Patay ul. Brn, de la C'lin, a vil
 o cast' zar.

Pentru a cast' el a cast' vizi: fero asto
 cuncte cast' aia pe cas, de mie l'ndoppier b
 Burest' pentu vives nu alexandru. Bolo n' cas
 are mptance a la lincea C'rbaul. Acast' cast'el.
 Du-za, aia de ap'apato le fuzgi i rapu' orci
 nu: iu a depla dur'ans, nu i o p'cal, nu de
 orci el nu. f'ul la f'igurate a B'icis- p'cas
 a l'ngil. o m'at' b'lo, o v' ep'is la nu b'lo
 ap'ar- reparte di v'ize ep'is f'emer'lo, i
 l'ng' a cast' B'icis, al car' l'ri p'untur, i
 nu pot remvante i un nuc palat' p'ate asto
 di v'ene b'it'it' m'nce: un e v'ia a remv'agb
 a v'ia de la d'ic'ur, dar la v'ize i un de la ref'it.
 t'at' rec' b' la XIV. ba, de mbe x amane b'lo
 un p'bi mat' p'ate, v'ize part' i'at' p'ate i unel
 mee ast' de l'ri ast' b' de dist'it' i' g'it'ur
 un ar'it' de franc' Jacque. Buzare, care a v'it'el
 g'eat' de die c'us are ast' is'p'it' p' o p'aste
 i' p'rop'it'ile e m'nt'at' f'unc'ion' nu i e
 m' b'os ast' p'ate un om' b'anc'it' ast' de an
 un p'ote de cast' aia cu v' b'ic'is de v'ene.
 b'at' m'at'ure de m'ad'is.

Par = t'eb'is i am' b'lo. la f'ic'ual vo f'ac' no
 bas. ast' d'ic'ip'is, cu v'ia a l'ri d'ic'ip'is, a l'ri d'ic'ip'is
 B'ethory, a l'ri d'ic'ip'is p'ate d'ic'ip'is, un b'it'ur
 it' l'ri p'cas. I' g'it'ur i no. St'it'ile l'ri St'ep' B'ic'ip'is
 B'ethory, a l'ri d'ic'ip'is m'nt'at' de v'ia de f'unc'ion'
 b'anc'it' - cu m'nt'at' b'anc'it' f'unc'ion' de d'ic'ip'is.
 H'ic' m'nt'at' x'1, p'1, no.

vers, car « Dieu parcourt les terres et les rivages et plonge au fond des eaux; c'est de lui que tirent leur origine bêtes, troupeaux et hommes, et jusqu'aux fauves »; toute vie vient de lui et retourne à lui:

La mort n'a pas de place dans l'univers.

Tout n'est que vie parmi les étoiles et dans les cieux.

*Esse apibus partem divinae mentis et haustus
Aetherios dixere: deum namque ire per omnis
Terrasque tractusque maris caelumque profundum;
Hinc pecudes, armenta, viros, genus omne ferarum,
Quemque sibi tenuis nascentem arcessere vitas;
Scilicet huc reddi deinde ac resoluta referri
Omnia; nec morti esse locum, sed viva volare
Sideris in numerum atque alto succedere caelo (IV, v. 220 — 227).*

III

Le poète reçut le conseil, fort malaisé à mettre à exécution, de composer une *Iliade* latine d'après le modèle éternel de l'autre.

Cette dernière, pourtant, n'était pas un ouvrage politique: elle ne servait les intérêts de personne; elle ne chantait pas la victoire remportée par quelque héros réduit à ses propres forces et acharné à conquérir la gloire. Les dieux n'y étaient pas favorisés davantage: chacun d'entre eux y combat à son tour et pour sa propre cause, car l'univers se maintient par la guerre qui met aux prises les dieux avec les dieux et, au dessous d'eux, les hommes avec les hommes. Nous assistons à la chute de Troie, mais nulle part le poète n'invente une lutte destinée à glorifier un peuple; l'imagination « nationale » ou « patriotique » lui fait défaut.

Il n'en va pas de même avec Virgile. Chargé d'une mission officielle, il se doit de couvrir Rome de la gloire qui s'attache aux combats de Troie, de hausser les Romains au niveau des plus beaux, des plus nobles, des plus anciens des hommes.

Pour suffire à la tâche, il lui fallait interroger le passé — historique et légendaire — de Rome, de l'Italie tout entière, retrouver les dieux locaux, les héros indigènes; au besoin, en créer chaque fois que l'histoire demeurerait muette. On lui demandait une épopée italique, latine. Mais Virgile appartenait également au « jeune héros » qui venait de pacifier le monde. Celui-ci était le neveu de César. Or, César et la gens Julia avaient leur histoire, leur légende, qui remontait à Vénus, à Enée, fils de la déesse, venu, disait-on, de Troie. Pareille tradition humiliait l'Italie (vaincue par Enée), privait les Romains de leur vraies origines en les amenant sur les vaisseaux du fils de la déesse. Mais le moyen de se dérober à un ordre d'Octave !

Le poète se mit à l'œuvre. La mort vint l'interrompre au douzième chant, car il était, assurément, dans son intention, de ne pas s'arrêter à la disparition de Turnus. *La rédaction de l'ouvrage exigeait de minutieuses recherches.*

L'étude des origines d'Enée et de sa maison amena le poète à séjourner deux ans en Orient. Il s'inspire de l'Iliade et, croyons-nous, s'adresse à plusieurs sources poétiques perdues de nos jours, pour étoffer la légende indispensable aux desseins d'Auguste. Virgile met sur pied une armée de héros; une foule d'événements naît au hasard des voyages et des combats. La conquête de l'Ausonie, semée d'embûches et payée de douloureux sacrifices, passe par la Carthage de Didon.

Virgile est mû, en outre, par le désir de découvrir quelque élément italique, indispensable au second facteur de la glorieuse synthèse autant qu'à son patriotisme d'Italien, incapable de céder à l'ordre officiel ou bien aux tentations littéraires du modèle. Aussi se voit-il contraint de déterrer des noms oubliés, des légendes nées dans la nuit des temps, des superstitions chères à son cœur. Un ouvrage archéologique devient ainsi un des fondements d'un peuple entier.

D'une part, l'*Iliade* conte les querelles des dieux; de l'autre, les combats mettant aux prises les hommes. Eh bien, on imitera le modèle proposé; d'ailleurs, les contemporains du poète raffolent de ces actions guerrières où aux renseignements obtenus, le novice n'ayant jamais porté les armes aura mêlé des souvenirs du cirque; il y a pourtant une ombre au tableau: la valeur des héros et la beauté de leurs hauts faits sont gâchés par l'intervention des dieux qui les transforment en simples instruments d'une volonté divine inéluctable.

L'Enéide présente, par conséquent, un certain nombre d'éléments qui pouvaient sembler nouveaux.

Et d'abord l'érudition.

Il y a là une tentative réussie, mais par bonheur assez peu fréquente, d'introduire en latin les qualificatifs capables de décrire d'un mot tels héros homériques et tels aspects de la nature: *mare velivolum, ingens Periphas, equorum agitator Achilles, armiger Automedon, Pallas armisona* . . . Les descriptions imitent le modèle grec: Leucade, Zante, l'Etna, l'Atlas. Décrivant armes et boucliers, Virgile introduit des morceaux épiques dont la longueur distrahit souvent l'attention du lecteur. Ce dernier, pourtant, désireux de retrouver dans le poème les émotions du cirque, se demande quel athlète l'emportera, du Grec de vieille race ou du Romain dépourvu d'expérience. L'univers italique paraît sous des noms bien connus, deshumés alors ou forgés pour la circonstance. Janus, le Tibre, Janua Ditis, Juno Inferna sont des dieux et des déesses; Juturna, Camilla, Acca, Larina, Tulla, Tarpeia, des nymphes; Cacus est un monstre; Pilumnus, Tarquitiuus, Lucagus, Camers, Faunus, Laurens, Marica, Picus, Turnus, Janus,

Lavinia, Capys sont des hommes et des femmes. Aventinus, Ardea, Crustumeri, Agylla sont des noms de lieux archaïques. Exécutant des rites sacrés, les Saliens (« sauteurs »), couronnés de feuilles de peuplier, chantent.

Les coutumes sont aussi introduites autant que possible. Le cri de la chouette perchée sur le fronton du temple est, là aussi, de mauvais augure. Les arbres fatidiques saignent. Cet *esprit* superstitieux est aux antipodes de l'esprit grec. Tandis que les combats, présentés avec plus d'art que de connaissances, en formules marmoréennes, se déroulent sur terre, un monde souterrain exerce son action sans relâche. Enée vient y retrouver le fantôme de son père afin d'en recevoir des conseils que l'esprit humain est incapable de donner.

Un véritable univers se déploie devant nous, avec une foule de personnages promis aux destinées les plus diverses. Chacun y est pesé sur les balances d'une implacable justice. Le spectacle qu'il évoque impressionne visiblement le poète. Aussi le Moyen Age vit-il en Virgile le guide idéal au Royaume des Ombres, et Dante en fera son *duca e maestro*. Que n'avons-nous affaire à un juge des vivants, soucieux de partager les Romains en bons et en méchants, et, comme le fera le poète florentin, d'exprimer ses critiques avec une parfaite liberté d'esprit ! Serviteur obéissant — et par là, bien peu Romain dans le grand et noble sens — Virgile ne saurait s'engager dans cette voie. Il évoquera, en passant, l'époque qui suivit la chute de la royauté, les héros des vieilles traditions, Romulus, Tarquin, les Scipions et les Fabii, Caton le Censeur, Catilina attaché, comme Prométhée, sur son rocher et tourmenté par les Furies, la bataille d'Actium, Antoine revenant d'Orient avec son « épouse égyptienne », Marcellus, mort dans la fleur de l'âge et promis à un destin glorieux — *manibus date lilia plenis*.

Le poème se proposait de chanter les conciliations définitives, la paix éternelle d'un monde où aux seuls « orgueilleux » seront réservées les armes, tandis que le laurier de l'amour revient à ceux qui se soumettent :

Tu regere imperio populos, Romane, memento

.....
Parcere subjectis et debellare superbos

Le monde barbare aux frontières de Rome apparaît à Virgile vague et confus. Par les dangers qu'ils viennent de faire courir à l'Empire et, plus encore, par la lyre d'Orphée dont les accents résonnent dans la nuit des temps, les Thraces lui sont mieux connus. Un roi thrace tue Polydore; trois Thraces venus du « Grand Nord », *Boreae de gente suprema*, succombent sous les coups d'Enée. Une Thrace, *Threissa*, est aussi Diane la chasseresse. Il n'est pas jusqu'aux grues cendrées du Strymon qui, sillonnant le ciel et « multipliant les signes » :

Strymoniae dant signa grues atque aethera tranant

n'annoncent le vers fameux de Dante, qu'elles ont sans doute inspiré:

... i grù van cantando lor lai

Voici le prêtre thrace à la longue robe, Cissée le Thrace, le cheval pie thrace, les flèches thraces. Virgile connaît la géographie de la Thrace, les eaux du Thermodon et de l'Hèbre. Non loin des Dryopes, demeurent les « Agathyr-ses tatoués » (*picti Agathyrsi*) et s'étendent les « champs des Gètes » (*getica arva*). Il s'agit d'une guerre que l'on se dispose à leur faire:

Sive Getis inferre manu lacrimabile bellum

Les Gélons sont des « sagittaires » (*sagittiferi*) mais les Daces — ces Daces que Virgile nomme *Dahae*, au lieu de *Davae*, de *dava*, *Daia* (qui n'est, certes, pas une altération de Odaia) — sont les « indomptés » (*indomiti*).

IV

A supposer que les lecteurs se détournent de ces récits de combats où « l'homme affronte l'homme, les jambes emmêlées », où « les mains pétrifiées serrent les boucliers » et où l'on apprend les mille et une manières de couper son prochain en morceaux, deux aspects de l'œuvre de Virgile demeureront immortels.

Pareil à Dante et à Pétrarque, Virgile est fort proche de la nature, il a le sens de l'unité des choses — ses métaphores et descriptions en font foi — et cela n'est pas l'héritage d'Homère: la lune, silencieuse amie (*per amica silentia lunae*), « la lune incertaine » et sa *lux maligna*, le friselis des vagues sous les blancs rayons:

*Aspirant aurae in noctem, nec candida cursus
Luna negat: splendet tremulo sub lumine pontus;*

les ailes ténébreuses de la nuit enveloppant, recouvrant, l'astre argenté:

Nox ruit et fuscis tellurem amplectitur alis,

la surface de la mer, toute vermeille de soleil: *rubescibat radiis mare.*

Mais ce que Virgile décrit le mieux, ce par quoi il restera éternel, c'est la vie des champs et des bois, parfois de la mer toute proche, la vie des taillis de chasse, enfin le cadre même des *Géorgiques*; personne n'a jamais rendu comme

lui les champs inondés, l'ours abattu à coups de hache, les épis dorés par le soleil, la forêt en flammes sous le regard impassible des bergers incendiaires, le taureau attaquant tête baissée, le sanglier pris au lasso, grinçant des dents, arrachant les flèches qui déchirent ses chairs, le cheval qui, sous l'empire de la passion ou de la soif, dresse les oreilles ou secoue sa crinière :

*... arrectisque fremit cervicibus alte
Luxurians, luduntque iubae per colla,
per armos;*

le loup affamé, trempé et transi de froid, flairant, guettant sa proie, à deux pas de l'étable où les agneaux bêlent, serrés contre leurs mères :

*Ac veluti pleno lupus insidiatur ovili,
Quum fremit ad caulas ventos perpressus et imbres
Nocte super media; tuti sub matribus agni
Balatum exercent; ille asper et improbus ira
Saevit in absentes;*

ou bien, le bouvillon et le berger tués, le loup s'enfuit, épouvanté par son forfait; voici le serpent coupé en deux ou se chauffant au soleil; les oiseaux pépant sous l'auvent :

Matutinus volucrum sub culmine cantus;

l'hirondelle égarée sous le portique d'une luxueuse villa; le faucon déchiquetant le pigeon ou aux prises avec le serpent; les compagnies de cygnes blancs en quête de nourriture; les abeilles dans leurs « cités de cire » ou butinant les lys — *strepit omnis murmure campus*; les « noires armées des fourmis envahissant les champs », *it nigrum campis agmen*.

La fleur ployant sous la pluie ou coupée par le soc de la charrue l'émeut profondément :

*Purpureus veluti quum flos succisus aratro
Languescit moriens lassove arato papavera collo
Demisere caput, pluvia quum forte gravantur.*

Pour Virgile les âmes sont pareilles aux feuilles mortes et aux oiseaux de passage.

Virgile est, assurément, Romain, je dirai même : un Romain par la vertu; à l'encontre du grand Lucrèce, il ne voit pas dans l'univers un corps matériel, mais un *spiritus movens*. Il croit en un « esprit qui modèle la matière » :

Mens agit molem et magno se corpore miscet,

en une purification des âmes avant la traversée du Léthé et le repos éternel. Pour lui, il n'est qu'une morale: la pensée de la mort inéluctable ne doit pas nous empêcher d'accroître la renommée par de hauts faits, « oeuvre de la vertu »:

*Stat sua quique dies; breve et irreparabile tempus
Omnibus est vitae, sed famam extendere factis,
Hoc virtutis opus.*

Mais, tout compte fait, Virgile est un *sentimental*, le premier *sentimental*, l'*ancêtre de tous les Romantiques*. L'âme ose, non seulement avoir de la sensibilité, mais l'avouer et s'en enorgueillir. Enée, il est vrai, sème la mort de tous côtés; la vengeance au cœur, il tue tous les mâles d'une famille; mais il a vécu un grand amour: Didon, la première « amoureuse » va pour lui jusqu'au suicide. Après avoir éprouvé un fort attachement pour Sichée, la jeune veuve voue au noble étranger un sentiment inconnu aux Grecs, cette *mollis flamma*, appelée à exercer une immortelle influence sur tous les cœurs. Rougissante, elle avoue son amour, de même que, les joues vermeilles, Lavinia parlera de ses noces. Dans la grotte où les deux amants se livrent à leur passion, on entend les « nymphes hurler au sommet de la montagne »:

Summoque ulularunt sub vertice nymphae.

Enée se dispose à quitter Didon. Elle ne le retrouvera qu'aux Enfers, où la morte cherchera, silencieuse, refuge auprès de son premier époux; mais l'épouse éphémère désire éperdûment un fils à l'image du héros, un *parvulus Aeneas*.

Virgile aura décrit tous les sentiments; l'amour fraternel et l'amour paternel: Enée ne peut supporter la vue de son père en larmes:

Nequeam lacrimas sufferre parentis;

l'amour filial — le fils mourant qui supplie de ne pas abandonner sa mère:

At tu, oro, solare inopem et succurre relictæ;

l'amour maternel: la mère pleurant désespérément le fils destiné à être „le repos de sa vieillesse » — *sera requies*..

C'est là le legs de Virgile aux poètes qui lui succéderont.

Il n'est de vrai poète que celui qui enrichit la sensibilité de sa race et, à travers elle, celle de l'humanité tout entière.

Viața și opera poetului Publius Vergilius Maro. Volum comemorativ, Bucarest, s.d., pp. 13 — 24.

VILLEHARDOUIN

Il eût été bien étonnant que le goût des lettres, dont témoignait la dynastie champenoise, et la série d'adaptations françaises de l'histoire des croisades, mentionnées plus haut, n'eussent suscité en Champagne un ouvrage historique d'une parfaite authenticité, écrit, donc, en prose.

L'auteur en est Geoffroy de Villehardouin. Né en 1167, mort en Thessalie en 1213, le maréchal de Champagne fut l'intime et le fidèle du comte (« . . . fu uns des homes del monde qui fist plus bele fin . . . ; . . . onques hom de son aage ne fu plus amés de ses homes et de l'autre gent »), dévoué de corps et d'âme à la comtesse, « mult bele, mult bone, qui ere file le roi de Navarre » (§ 37) et à qui l'on doit, comme je l'ai dit, le recueil des « Vies des Saints ».

Le style de Villehardouin a cette bonhommie du conteur né, soucieux de tout dire, non point pour les faits en soi mais pour le plaisir de raconter des événements dont il fut le témoin. Ce style, c'est celui qui fit, en Roumanie, le succès des Chroniques de Neculce; cet auteur n'est le successeur de personne, n'annonce personne; pas trace de personnalité dans ces pages, dictées par un soldat à un secrétaire de fortune, car, en ces temps-là, un haut et puissant seigneur ne saisissait la plume que pour des envolées lyriques. La bienséance s'opposant alors à toute confession personnelle, la chronique enregistre les seules vérités contrôlés, affirmées, garanties — au besoin, à l'aide de l'épée — par un « auteur-témoin » (« tel come vos dirai »). Ce livre, c'est « li livre », extérieur à son auteur, ouvrage devenu fait, preuve irréfutable.

Ce défaut de personnalité fait, d'ailleurs, tout le prix de l'œuvre. Nous y retrouvons *l'âme de la France, telle que l'avait forgée, deux siècles durant, la suprême discipline morale de la nouvelle chevalerie idéaliste qui avait succédé à la brutale et cruelle chevalerie des braves fanatisés en quête d'aventures.*

Ce Villehardouin est un « bon chevalier », et n'en demande guère d'avantage. Il s'intéresse peu ou prou aux pays qu'il traverse, se bornant à trouver la basilique Saint-Marc « la plus bele qui soit » et Constantinople, la ville la plus fabuleuse de la terre: « . . . il ne pooient mie cuidier que si riche ville peüst estre en tot le monde . . . la ville qui de totes les autres ere souveraine »

(§ 128); dans un palais de l'empereur Alexis on trouve « toz les deliz que il convient a cors d'ome que en maison de prince doit avoir » (§ 134), les seigneurs byzantins lui paraissent superbes: « que por noient demandast on home plus richement vestu . . . tant que on n'i pooit son pié torner, si richement acesmees que eles ne pooient plus » (§ 185). Nulle part n'étaient accumulés autant de trésors qu'en la ville conquise par les croisés en 1204: « . . . les riches palais, et les yglises altes dont il avoit tant, et les granz richescs que onques en nulle ville tant n'en ot. Des saintuaires ne convient mie a parler, que autant en avoit il a ice jor en la ville cum el remanant dou monde » (§ 192); cf.: « . . . puis que li siecles fu estorez, ne fut tant gaainié en une ville »; (§ 250). Les personnages que rencontre le vassal du comte de Champagne en des lieux qu'il ne connaissait que par les récits des pèlerins ou par le truchement des chansons et des « histoires » ne semblent pas avoir à ses yeux des traits particuliers; seul l'étonné Dandolo, le vieux doge aveugle au regard limpide (« . . . ere mult sages et mult prouz »; « . . . car viels hom ere, et si avoit les iaulç en la teste biaus et si n'en veoit gote, que perdue avoit la veüe par une plaie qu'il ot el chief » (§ 15,67). Il voit passer tant de personnages hauts en couleur, tant d'individus bizarres, tant de figures barbares, et pourtant ses descendants ne connaîtront jamais l'impression qu'il en reçut.

Villehardouin n'avait guère d'idées politiques. A tout prendre, chacun accomplit la tâche qui lui est assignée par Dieu, un Dieu très vague qui, par la main de l'homme, accomplit mille actions diverses, dont certaines sont injustes mais qu'il permet pour quelque raison connue de lui seul. Sans manifester de piété profonde, ne s'enthousiasmant pas outre mesure pour la cause même de la Croisade — dont les combats se déroulaient fort loin, en Syrie, du côté, de « Babilloine », la Babylone d'Egypte — il note les décisions, souvent surprenantes, de Dieu: « les aventures avienent si cum Dieu plaist » (§ 329); cf.: « les aventures vienent si com Diex volt » (§ 326); « Et Nostre Sire done les aventures ensi come lui plaist: par la soe grace et par la soe volenté . . . » (§ 320). Dieu prend part au combat et envoie ses anges invisibles opposer à l'ennemi l'étendard des croisés, mais il permet aussi bien des malheurs: « A la perfin, si cum Diex sueffre les mesaventures, si furent desconfit » (§ 360). Nulle action ne sera jugée pas rapport à sa légitimité ou à son utilité pratique; le côté humain échappe complètement à notre auteur.

Le roi de France est, pour lui, le chef d'un autre pays; aussi écrit-il: « *par France et par les autres terres entor. . .* »; « *par Campaigne et par France* » « *en France et en Flandres* ». Thibaut, son seigneur, et le frère de ce dernier, Louis de Blois, sont apparentés à la fois au roi de France et au roi d'Angleterre, que Villehardouin place sur le même plan.

A ses yeux, le peuple français ne constitue pas une réalité nécessaire, à l'image de la « douce France » dont la tradition carolingienne avait fait un impérissable souvenir: l'idéal même de l'auteur de la « Chanson de Roland ».

Après la mort de Thibaud et le refus d'Eudes de Bourgogne et du comte de Bar, c'est lui qui propose d'élire pour chef Boniface de Montferrat; il sait, par conséquent, que *la communauté de langue* franchit non seulement les frontières des modestes possessions du Roi de France, mais celles des seigneuries, tellement plus vastes, vassales de la Couronne. L'unité de la nation (divisée en une multitude de fiefs) le frappera quand il combattra aux côtés de Lombards, de Toscans et d'Allemands dont il n'entend pas la langue, et, plus encore, quand il s'apercevra que, pour les Grecs, tous les Francs — Φράγχοι — forment un seul peuple. Il finira par reprendre le mot, mais uniquement pour distinguer les Francs des Grecs (*Grieus, Griffons*) et des Arméniens (*Hermis*). Montmorency lui paraît être « uns des meilleurs chevaliers del royaume de France » (§ 200).

Il lui arrivera de parler de *l'ost des François*, dont il retranchera les Vénitiens, encore que cette armée n'ait plus à sa tête le roi dont les initiatives s'étaient révélées malheureuses et qui, d'ailleurs, avait fort à faire dans son pays. C'est *l'ost qui, en réalité, est sa patrie, patrie féodale dépourvue de territoire, affranchie de toute contingence territoriale*, qu'il accompagne sans songer à son pays natal, sans éprouver le moindre désir de revoir son château, *soucieux de remplir son devoir jusqu'au bout et lié, comme tous ses compagnons, par un serment fait devant Dieu*.

Quiconque sort des rangs, à Marseille, en Italie (pour se rendre en Syrie), à Zara (pour servir sous les drapeaux du roi de Hongrie, nouvel ennemi suscitité par la dette contractée envers Venise afin d'assurer le transport des pèlerins), à Corfou (où les départs sont arrêtés à grand'peine), à Constantinople (où d'aucuns, cédant à la terreur, fuient Johannitza, « roi de Valachie et de Bulgarie » et l'armée des « Valaques, des Koumans, des Bulgares et des Grecs »), quiconque se rend coupable de pareil crime est un traître à jamais deshonoré (« Ha! cum grant damages fu quant li autre qui alerent as autres porz ne vindrent illuec » (§ 57). Pour ce qui est de Simon de Montfort et des autres qui partirent chez les Hongrois, « mult fu granz damages a l'ost, et honte a cels qui le firent » (§ 110). A Corfou, on se jette à leurs pieds pour les supplier de rester; § 116). Pour la Syrie, voir § 79 et 103. Pour les derniers: « Mult en reçurent grant blasme on celui païs ou il alerent et in celui dont il partirent. . . Et por ce dit en que mult fait mal qui par paor de mort fait chose qui li est reprovee a toz jorz »; § 379).

L'ost obéit à un « sire » qui est le marquis de Montferrat, celui-ci exerce le commandement tant qu'il n'a point, par serment, cédé ses droits à un successeur; il s'en désistera le jour où, abandonnant la tradition religieuse, les croisés emprunteront aux Vénitiens le système électif et proclameront Baudouin, comte de Flandre, empereur du butin conquis, de cet *Imperium Romanie* qui n'est plus qu'une mosaïque de seigneuries. Les croisés *appartiennent* désormais à ce dernier, et l'ost poursuit sa carrière.

Divisé en *batailles*, l'ost livre, sans relâche, des combats qu'il ne recherche pas à tout prix. Le conteur ne les suit pas non plus avec cette passion qu'y mettaient les auteurs de chansons de geste et passe plutôt sur la cruauté et la crudité de certains détails qui faisaient les délices de ses devanciers, pour conclure hâtivement: « Tolz les cops et tols les bleciez et toz les mors ne vos pui mie raconter » (§ 168). En quelque autre passage, il se réjouit de voir « Dieu soustraire au péril » les combattants qui, selon l'ancienne tradition, loin de se mettre à l'abri, vont au-devant d'un danger qui est leur raison de vivre.

Tous les chevaliers ont, pourtant, le devoir de servir l'idéal de leur ordre, la seule loi à laquelle ils soient tenus d'obéir.

Appelés à délivrer les Lieux Saints, les croisés donnent l'assaut à Constantinople. On a voulu expliquer cette entorse à leur projet par l'incontestable ambition de Venise et par les insistances de Philippe de Souabe, roi de Germanie, qui, ayant épousé le sœur d'Alexis, fils d'Isaac l'Aveugle, se proposait de chasser l'usurpateur, Alexis l'Ancien (le « tyran » de Nicéas Choniates), pour replacer son beau-père et le fils de celui-ci sur le trône de Byzance. Depuis le comte Riant, on n'a jamais fini de disputer sur ce sujet. *Il faut, à mon sens, en chercher l'explication surtout dans la psychologie des croisés.*

Ces « bons chevaliers » ne peuvent observer la neutralité ou demeurer dans l'indécision et l'indifférence, alors qu'il y va de la justice ou de l'injustice, de la souffrance et de la violence, de la tyrannie ou de la légitimité. C'est le cas invoqué par le jeune Alexis. Leur devoir, à eux, est de soutenir l'empereur légitime contre l'usurpateur, de défendre le prisonnier contre ses geôliers, le tourmenté contre ses tourmenteurs, le neveu innocent, le frère, contre le parent félon.

De là l'entorse donnée au plan initial. De là découlent également d'autres faits. Quand, rétabli sur le trône, Isaac refuse de s'acquitter de la dette contractée envers ses libérateurs, on passe à l'attaque et Constantinople sera derechef conquise. La première fois, il s'était agi d'un acte de justice. A présent, on châtie la violation d'un engagement, le refus de remplir un devoir d'honneur. Ce ne sont pas des créanciers bafoués qui déposent plainte — ce sont des chevaliers qui, pour réparer l'offense, jettent un défi. Un groupe de preux se chargent d'une cérémonie qui risque de devenir périlleuse, et la mènent à bonne fin. La guerre est un duel parfaitement légitime. La décision appartient à Dieu qui accorde la victoire aux chevaliers *loyaux*. Le déloyal sera châtié en subissant la loi sans merci du vainqueur. Le clergé affirme: « Pour quoi nos vos disons. . . que la bataille est droite et juste. Et se vos avez droite entention de conquerre la terre et metre a la obediencie de Rome, vos avez le perdon tel cum l'apostoille le vos a otroié, tuit cil qui confés i morront » (§ 225).

Pendant le siège, Isaac, qui a dépouillé les églises et enlevé l'argent des icônes pour payer ses alliés, est renversé par Doukas Murzuphle. Ce dernier se fait proclamer empereur, souille ses mains du sang du jeune Alexis, jette au

cachot le souverain aveugle. Les nouveaux maîtres de Byzance s'emparent, à leur tour, de Murzuphle et le précipitent du haut d'une colonne. Cet horrible châtement convient à « *l'orrible traïson* ». « Mais murtres ne puet estre celez » (§ 224); « ome qui tel murtre avoit fait de son seignor » (§ 306) mérite pareil supplice. Les Grecs rusés, prompts à s'entre-tuer et à mutiler, sont trop méchants pour avoir le droit de gouverner: « Or oïez se ceste genz devoient terre tenir ne perdre, qui si granz cruaultez faisoient li un des autres. . . il n'avoient droit en terre tenir, que si desloialement traïsoit li uns l'autre » (§ 271, 272).

Tenir jusqu'au bout — tel est l'inéluctable devoir. Après la victoire remportée par Johannitza — barbare cruel, mais qui, n'appartenant pas à l'ost des chevaliers, se soustrait, de ce fait, à tout reproche — une compagnie « s'en parti pour aler plus tost en Costantinople et plus droit, et en reçorent grant blasme » (§ 367). Quant à l'empereur Baudouin, que Johannitza avait fait jeter dans une fosse, pieds et mains coupés, pour l'y laisser mourir de faim parce que les Latins avaient comploté contre lui, personne ne l'accusa. « Onques mes cors de chevaliers mielz ne se defendi de lui . . . l'empereres Baudoins, qui onques ne volt fuir » (§ 360).

Cela suffit.

Istoria literaturilor romanice, I, Bucarest, 1920, pp. 107—113. Les passages de Villehardouin donnés par l'auteur en note ont été introduits dans le texte. L'édition suivie pour le texte de Villehardouin et pour la numérotation des paragraphes est celle d'Edmond Faral.

DANTE ALIGHIERI¹

.....

A vrai dire, Dante n'aurait pas prévu, lui qui tenait tant à toutes les lois de la pensée et de la forme de son époque, tirant des résonances rares de matériaux desséchés depuis tant de générations, qu'un jour viendra où la révolte sera un mérite et le renversement, une création. Et nul but politique supérieur à son époque ne l'influaient alors qu'il appelait devant les puissances célestes l'histoire universelle ou, tout au moins, la vie de son temps, afin de rendre compte — dans la personne de ses chefs — du bien et du mal qu'elle avait commis.

C'est un vrai fils de son époque, plein de conviction et de passion, soumis à tous les aveuglements et capable de toutes les erreurs, asservi à toutes les tyrannies et influencé par tous les préjugés, terrifié par toutes les superstitions, tenté et flatté par toutes les illusions. Lorsque, après des travaux antérieurs, dans lesquels il discute des questions culturelles et politiques, d'après les normes de la « science » contemporaine — en latin ou en ce « vulgaire » dont il a su faire un si admirable instrument d'expression —, il entreprend l'œuvre des suprêmes espoirs de son poème, il ne cherche pas à enguirlander l'exposé de certaines théories avec des incidents de la vie contemporaine, ni par des scènes empruntées à la beauté de la nature ambiante ou à la vie patriarcale du peuple. J'ose dire même davantage: l'image de Béatrice, pour la définition historique ou symbolique de laquelle tant d'ingéniosité fut dépensée, n'est jamais le point central, mais vient s'ajouter seulement, d'elle-même, à un exposé poétique issu d'une autre source et poursuivant un autre but.

C'est un lutteur qui a mis tout son cœur à défendre sa cause et rien ne peut le séparer de l'étendard qu'il a choisi. Cette cause de parti est pour lui au-dessus de tout autre chose. Il ne voit Florence elle-même que sous l'espèce de cette inimitié d'un groupe à l'autre; tombée sous la domination des adversaires, qui sont pour lui des ennemis terribles, dignes d'une haine impitoyable et sans bornes, il aura pour elle les mêmes sentiments implacables que

¹ Commémoration à l'Académie roumaine, le 27 mai 1921.

pour eux. Il préfère continuer d'affronter le monde, fugitif malheureux, qui a goûté l'amertume du pain d'autrui — et c'est pourquoi il l'a mise en vers inoubliables — et la rudesse des « escaliers d'autrui », que de se racheter, de prier, de reconnaître sa défaite, sa faute, de capituler.

Celui qui, tout dernièrement, était considéré par les irrédentistes du Trentin en tant qu'incarnation de l'idée italienne, ne s'est pas dégagé — et ne pouvait d'ailleurs pas le faire — du cadre de la pensée politique de son époque. Il se trouve entre le pape et l'empereur, sa cité n'ayant pas une place — Venise seule faisait à ce moment-là exception — une place, dis-je, particulière dans sa pensée. Néanmoins, les deux puissances sont depuis longtemps ébranlées, leur autorité est soumise à de violentes contestations et à des compétitions, parfois heureuses; la couronne pontificale n'est pas plus assujétie sur la tête des pauvres vieillards que le parti français des Angevins de Naples impose, que la couronne des césars sur la tête du roi germanique, qui n'est plus qu'un pauvre seigneur du Rhin supérieur, comme Rodolphe de Habsbourg, ou du Rhin inférieur, comme Henri de Luxembourg. Le moyen âge est en train de finir; il s'en doute, mais ne veut y croire. Il ne peut se faire à une pareille idée, car, au-delà de ces piliers, nécessaires à la société médiévale tout entière, qui est « l'Eglise du Christ », il n'entrevoit plus rien. Et, entre les deux, il préfère l'Empereur: il le préfère pour les souvenirs prolongés de son immixtion en Italie, mais il le préfère aussi parce que, dans cette aube indécise de la Renaissance, qui traînera longuement, il trouve à chaque pas, dans ses lectures classiques, la nécessité du César justicier, garant de la paix, régisseur obéi de toute cette comédie politique. Il n'hésitera pas longtemps à le convoquer contre Florence, à l'inciter contre elle, à regretter que la mort prématurée de son sauveur l'ait empêché de mener jusqu'au bout son action punitive.

De pareilles passions — qui ne révoltent que quelqu'un de l'époque actuelle, ayant un tout autre sentiment du devoir local et de la dignité nationale — étaient alors tout ce qu'il y a de plus naturel. La cité n'existait qu'en fonction des deux grandes forces dirigeantes, des deux symboles suprêmes du monde médiéval tout entier. Mais Rome était — selon l'acception courante vers 1300 — à l'origine de l'Etat civique florentin; tous en étaient fiers et le droit sur cette fraction romaine revenait à celui qui s'intitulait *rex Romanorum* et portait sur son front la couronne des césars. Ce n'était pas un étranger, cet Ultramontain qu'on avait fait venir dans les vallées baignées de soleil de l'Italie, dans un autre but que celui de la conquête et de la domination: pour exercer ses fonctions de juge, en dernière et décisive instance.

III

Jusqu'à Dante, il y avait déjà eu des gens lésés, qui en avait appelé à cette source des justes représailles, Jusqu'à lui — avec ou sans ce dernier effort vers une sentence infaillible — les Italiens avaient déjà combattu, cité contre

cité, quartier contre quartier, maison contre maison et, d'autre part, aussi en groupes politiques, parti contre parti. Toutefois, auparavant, ces sentiments si puissants en réalité, ne s'avouaient pas par écrit. Et ces écrits, prose ou vers, demeuraient mollasses, uniformes, effacés, dépourvus d'intérêt et de nouveauté. Voir les chroniques, dont pendant si longtemps ne s'exhale nul cri de douleur, de protestation, nul élan vengeur. Dino Compagni, du moins tel que nous l'avons, fait — tout comme la vie de Cola di Rienzo, un peu plus récente — l'impression d'un produit plus neuf. Villani est incertain, hésitant dans ses jugements, prudent dans ses expressions, évitant l'incongruité de quelque manifestation de parti trop nette. Donc, la narration historique, la chronique, n'accusait pas cette note. Tout comme tant d'autres, dans l'évolution des genres littéraires, la note vivante s'est détachée de la poésie de l'époque, et c'est là le mérite de Dante.

C'est pour louer et pour critiquer, pour exhausser et pour ravalier, pour faire de quelques-uns des habitants du ciel clair et de certains autres, des prisonniers ne méritant que les interminables souffrances des profondeurs de l'enfer, pour consoler et pour fouetter, pour « faire de la politique » et pouvoir ainsi satisfaire ses propres rancunes, aussi bien que celles de son parti, et, un pas plus loin, pour présenter devant l'inflexible tribunal, tout ce monde qu'il savait mêlé, jusque-là, à la direction des masses humaines — c'est pour tout cela que fut écrite la *Commedia*. En des formes éternelles, s'est cristallisée, de la sorte, non pas la stérile discussion d'un théologien médiéval, la divagation d'un fantastique poursuiveur des choses irréelles, mais une passion humaine sincère, puissante, implacable et assoiffée de vengeance. Il semble que c'est de là, du sentiment humain sincère, capable d'appeler à son aide toutes les idées, tous les sentiments, que se nourrit toute poésie, de tous temps.

De sorte que Dante ne s'inscrit pas uniquement parmi les poètes immortels, dans le chœur des chanteurs écoutés éternellement par l'humanité qui change. C'est une âme faisant partie de l'âme de son époque, tout comme il a été une chair de la chair des hommes d'alors, comme il est descendu dans la terre qui a reçu, amis et ennemis, les hommes de sa génération.

C'est peu? Peut-être est-ce au contraire beaucoup.

IV

Néanmoins, dans cette poésie de guerre civile, il y a — outre le passage au crible des personnages historiques, en raison de leurs mérites et de leurs démarches, il y a autre chose aussi. Il y a un sentiment de profond amour pour les choses de la nature, pour les êtres non-parlants qui entourent l'humanité et lui ressemblent beaucoup plus que notre orgueil ne veut le reconnaître, sentiment associé à une profonde compréhension des sens cachés qui les conduisent.

Ici Dante n'a rien innové, il n'a fait que donner une interprétation artistique supérieure à certaines tendances qui avaient pénétré avant lui dans la société du Moyen Age. Sur cette terre bénie de l'Italie, le christianisme s'était renouvelé, dans son ancienne forme patriarcale. Ce qui s'était éveillé dans les âmes des pêcheurs du Jourdain, résonnait à présent dans celles des pâtres de l'Apennin; saint François, fils de marchand, pèlerin de l'Orient et visiteur des Lieux saints, avait montré à ses contemporains que nous avons des parents avec lesquels nous ne pouvons communiquer que par l'effusion fraternelle de nos âmes, de véritables parents — bien que si humbles — dans tout ce qui se meut, dans tout ce qui fleurit, tout autour de nous.

En dépit de son autoritarisme impérial, la papauté dut reconnaître la nécessité, la justification de ce courant rénovateur, si puissant, si rapide et usant de moyens si simples. Le « Poverello » s'était placé parmi les saints pour lesquels l'Eglise romaine déployait ses pompes fastueuses. D'un groupe de disciples, aussi humbles que leur patron — un nouveau Sauveur pour eux — un ordre monacal était issu, reconnu par le Saint-Siège et dont les membres étaient envoyés, en son nom, le long des routes du monde, arrivant jusque dans nos parages, à Argeş et à Siret, et jusqu'aux Mongols de Hulagu. La toute fière théologie et la littérature latine, inséparable d'elle, avaient également admis cette nouvelle révélation, d'une sublime simplicité et qui s'abîmait avec bonheur dans le rythme universel de la nature.

Cet esprit a aidé de manière essentielle la pénétration de la langue populaire même dans la littérature la plus élevée, la plus ambitieuse par les questions qu'elle abordait. Dante avait commencé son poème en latin; il se décida ensuite à lui donner le vêtement du naïf parler du peuple. La prédilection du lecteur de tous degrés pour cette poésie, d'un élan si audacieux, s'explique aussi par la sollicitude fraternelle du génie poétique pour leur modeste compréhension, pour leur pauvre formation culturelle, si réduite.

Et, en même temps, l'explorateur des grands mystères, celui qui parcourut les larges étendues de la philosophie, qui présenta, dans un esprit critique, le drame de l'histoire universelle, s'arrête à chaque groupe de vers pour contempler le vol des grues qui coupe la voûte céleste, pour évoquer tous les détails de la vie de chaque instant de la nature, et n'est pas dépourvu du sentiment de tout ce qui est délicat dans la sainte humilité du peuple.

Et c'est peut-être en cela que réside le plus grand mérite de celui qui, pour les hautes classes de la société, semblait « un présomptueux hardi et dédaigneux, à l'aspect de philosophe discourtois »: *alquanto presumtuoso, schifo et isdegnoso, quasi a guisa di filosofo mal gratioso* (Villani). Il n'a pas unifié seulement par son toscan à lui, devenu grâce à lui — mais non uniquement grâce à lui — la langue du peuple italien entier, de toutes les régions de la Péninsule; mais aussi par ce parler vulgaire lui-même, aussi bien que par cette texture à comparaisons empruntées à ce que tout individu a de plus familier,

il a fait des classes séparées par d'anciens et puissants préjugés, un peuple s'abreuvant à la même source d'une littérature qui, si elle n'est pas comprise par tous, possède néanmoins quelque chose pour chacun et n'est étrangère à personne, quant à ce qui constitue sa véritable essence.

Il rentre, de la sorte, parmi ces très rares personnalités, qui sont de tous les temps et de tous les peuples; et non parce qu'ils auraient recherché cela, mais justement parce qu'ils ont appartenu si complètement à leur époque et à leur peuple, et avec tant de force, qu'ils ont abouti jusqu'aux sources éternelles où s'abreuvent, là-bas, à leur place, les nations et les siècles.

Portrete și comemorări, Bucarest, [1937], pp. 175—185.

GOETHE

Caractère et sources d'inspiration¹

III

L'œuvre de Goethe est — et semble être — unitaire et harmonieuse. Ce n'est là qu'une *apparence*. L'universalité de ses intérêts fait croire à un ensemble préétabli, dû à une disposition d'esprit commandée en permanence par la volonté et la réflexion; on prend parfois sa froideur pour l'exercice d'une domination qui ne se relâchait jamais; sa sérénité s'impose comme une synthèse de tous les contrastes. A y bien regarder, l'œuvre de Goethe *n'a pas toujours ce caractère*.

Nous voyons en lui un moderne, fort proche de notre pensée et de notre sensibilité, participant de notre univers moral. Illusion en bonne mesure, provoquée par cette admirable curiosité qui l'amenait à s'intéresser à toute nouveauté, aux découvertes en sciences naturelles comme aux chansons populaires serbes de Vuk Karadjitch. Mort à un âge patriarcal, il a tout su, tout voulu savoir. Ce qu'il assimila pour le transposer instinctivement en poésie, constitue un monde à part — un monde entouré de frontières, et comparable à quelque belle mosaïque — mais, malgré tout, un monde à part. Ce tableau composé de cubes de couleurs empruntées à sa vie constitue l'essence même d'une œuvre toute nouvelle.

Cet homme, dont l'esprit refléta toutes choses, et qui ne transforma jamais ce qu'il avait assimilé parce qu'il s'y refusait, cet homme était, essentiellement, un rationaliste du XVIII^e siècle, un manieur d'abstractions, habile à réduire les sentiments aux normes logiques soumises aux constructions syllogistiques. Rappelons-nous ses drames. Rien n'y suggère des abîmes insondables; pas la moindre trace de quelque explosion inattendue; on n'y voit point paraître ces ordres subits de l'instinct, prompt à ébranler la réalité pour répandre aux quatre vents les échafaudages d'idées; aucune prévision de ce que pourrait advenir.

¹ Conférence prononcée au cours d'une séance solennelle de l'Académie roumaine, à l'occasion du centième anniversaire de la mort du poète (25 mars 1932).

Son *Tasse* ne vit pas dans la rêverie démentielle de l'amour; c'est un génie qui juge et dicte. Le sentiment s'effrite en réflexions; le vague de ses aspirations se heurte à un mur. Un homme tel que l'auteur de la *Jérusalem délivrée*, et entouré d'une pareille société, ne saurait pourtant être le jouet du moindre caprice. La pièce se réduit à des discussions sous le jour cru de la pensée. Tandis que Schiller drape les soupirs des sentiments maladifs dans les plis des larges dissertations rhétoriques, Goëthe poursuit sa démonstration d'un concept à l'autre, au gré des heurts ou de la relative concordance des idées. Du haut d'une tour de granit que les rayons du soleil ne sauraient réchauffer, son œil veille à tout avant d'arrêter une décision. Nous assistons à la divinisation de la raison. Il n'est pas jusqu'aux *Xénies*, ces épigrammes agressives, dépourvues des senteurs de violettes répandues par leurs modèles grecs, qui ne fournissent au philosophe prétexte à disséquer froidement, à la lueur d'une conscience toujours en éveil, la moindre pensée qui frappe son esprit.

Ainsi s'explique la maîtrise d'une extraordinaire technique. Une aisance souveraine manie tous les modes du langage, qu'ils soient populaires, historiques ou dialectaux. La pensée ne se trouve jamais à la merci du mot. Toute négligence étant bannie, la poésie ne prend jamais le mors aux dents. Appelés de toutes parts, examinés, triés sur le volet, les éléments de la construction poétique sont incorporés au vers avec un art infini. Nous admirons. Nous ne sommes pas émus. Une symphonie mathématique fait appel à tous les rythmes. En pleine comédie — voyez *Lila* — les syllabes se mettent à bondir comme dans un livret d'opéra.

Après une brillante performance de jeunesse (*Götz von Berlichingen*), d'une incomparable justesse de ton sur tous les plans, et à la suite d'un essai sur le XVI^e siècle, dont l'essence échappa à son don divinatoire (*Egmont*), Goëthe se désintéressa de l'histoire. Le passé de son pays ne l'intéresse pas. Il ne sentait pas vibrer en lui les âmes de ceux qui furent; les œuvres qui leur assuraient l'éternité ne suscitaient guère son intérêt. Il n'avait pas le culte du passé. Le Moyen Age italien, original par tant de côtés, le laisse froid: son *Voyage en Italie* est une collection de notes sur des faits qui existent; un point, c'est tout. Pas trace de mélancolie ou de rêverie. Les caractères particuliers ne le frappaient pas; la couleur locale, la patine du temps ne lui inspiraient qu'indifférence. Pour lui, chaque détail dépouille ses particularités et son coloris pour se fondre dans une généralité humaine qui, seule, sollicite son attention.

On lui a fait grief de ne s'être pas senti Allemand, de n'avoir pas volé au secours de son pays. Le Romantisme militant le lui reprochait violemment; le cœur meurtri, la malédiction à la bouche, Goëthe vieillissait dans une solitude rendue plus amère par les attaques de ses ennemis. On lui demandait ce qu'il était incapable de donner. Il appartenait au siècle de la « Personne humaine »

et non à celui de l'« Allemand ». N'ayant jamais senti vibrer en lui la fibre nationale, il ne pouvait être nationaliste. Il vient à nous, sans toutefois ressembler à quelqu'un d'entre nous; et nous l'aimons, car il représente un aspect, empreint de gravité et de noblesse, sinon de tendresse, de nous-mêmes.

Gœthe se plaisait à faire le récit de ses voyages; il y notait mille détails sur tous les milieux, en fait de psychologie et d'attitudes; il décrit les techniques des monuments et des œuvres d'art. Les institutions ne l'intéressent pas outre mesure; quant à juger les valeurs morales des sociétés qui l'accueillent, il n'y songe même pas.

Dans son choix, il n'atteint pas aux divinations fulgurantes, aux surprenantes visions de Stendhal; il ne recherche pas la surprise provocante de quelque note personnelle. Tout, chez lui, est parfaitement calme, didactique. Il informe. Adeptes de la philosophie des lumières, il s'attache à éclaircir la lanterne d'autrui, et n'en demande guère davantage.

En matière d'esthétique, les idées du XVIII^e siècle recouvrent souvent un sens beaucoup plus pénétrant, formé par les voyages et le contact direct avec l'Antiquité, auquel Winckelmann n'aura pas peu contribué. Aussi Gœthe, incapable de frémir d'admiration, et plus incapable encore d'adoration mystique, pourra-t-il, après son *retour* d'Italie, apprécier les allégories composées par le « professeur Thouret » en l'honneur de la « guérison du Duc » ou de la « République française ». Son esprit rectiligne s'enchant, devant une toile de Claude « Lorraine » (sic !), de n'y trouver « pas trace de végétation, mais seulement des architectures, des vaisseaux, la mer et le ciel ».

Peu doué pour la politique, Gœthe ne s'engagea dans aucun mouvement de son temps. Il se contentait d'occuper une situation honorable à une petite Cour éprise de culture. Mais l'Allemand en lui partage la joie de ses compatriotes lors du couronnement de Joseph II à Francfort; Frédéric de Prusse était son grand homme, et, séjournant en Alsace, son admiration pour ce monarque va jusqu'à lui faire pardonner le mépris affiché par celui-ci envers la langue et la littérature allemandes. Apprenant à Rome la mort du roi, il écrit : « Voilà que vient, enfin, de quitter ce monde le grand roi dont la gloire remplissait l'univers et que ses hauts faits rendaient digne même du paradis catholique où, dans l'empire des ombres, il converserait avec des héros de sa trempe. Que l'on se sent heureux et paisible d'avoir conduit un pareil homme au repos éternel dans sa dernière demeure ! » Une fois, même, lui échappe l'expression « Deut-schlands Feinde » — bien mieux : « les plus anciens ennemis de l'Allemagne ». Mais il s'incline devant Napoléon, car il juge l'homme en tant qu'homme, ses qualités, son « génie militaire », et souhaite voir l'Empereur fonder une École de guerre à Mayence. Entouré de Daru et de Talleyrand, Napoléon le reçoit en 1806. « Vous êtes un homme », lui dit-il, pour aussitôt l'assaillir de questions : « Quel est votre âge ? Vous le portez bien. Avez-vous composé des tragédies ? » Aux louanges de l'Empereur, Gœthe répond avoir traduit *Mahomet*.

« Ce n'est pas une bonne pièce », réplique le « génie ». En revanche, l'Empereur fait de *Werther* une analyse qui stupéfie l'auteur. Mais il refuse le drame de la fatalité : « La fatalité est politique ». Et les questions de reprendre : « Êtes-vous marié ? Avez-vous des enfants ? » Chaque fois il ajoute : « Oui, c'est bien » et « Qu'en dit Monsieur Götz ? ». Pour récompense, la Légion d'Honneur. Gœthe prétend que l'Affaire du Collier annonçait déjà la ruine de l'Ancien Régime. Les envahisseurs l'inquiètent, l'épouvantent, mais il se garde de prendre position. La libération de l'Allemagne, qui le chasse de Weimar, le laisse indifférent.

Pour *Götz von Berlichingen* il s'était servi de ses souvenirs d'étudiant, de ses contacts fréquents et familiers avec les populations campagnardes, farouchement conservatrices. Le langage pittoresque, le coloris, le réalisme hardi et brutal auquel Shakespeare n'est pas étranger, sans toutefois ces coups d'aile qui élèvent soudain ce dernier de la vulgarité jusqu'au sublime, tout cela fait le prix de la pièce. Le brillant du style s'estompe dans *Egmont* : les personnages sont les porte-parole d'idées abstraites où nous n'avons aucune peine à reconnaître l'affrontement de principes, cher au XVIII^e siècle. Machiavel prêchant l'immoralité, le duc d'Albe incarnant, à Bruxelles, le cynisme du tyran, mais convaincu de faire œuvre pie et d'agir conformément aux principes chrétiens, tous ces personnages sont foncièrement faux et perpétuent des traditions auxquelles Schiller lui-même sacrifie dans ses ouvrages historiques. Les vers sont incapables de racheter la froideur inhumaine des concepts abstraits. La sentimentalité de Klärchen est, elle aussi, d'un siècle auquel le poète appartenait par toutes ses attaches.

Grandiose aventure poétique forgée avec l'acier d'un langage brillant et vigoureux, *Torquato Tasso* est une idylle à la manière de *La Nouvelle Héloïse*. La galanterie raffinée qui distinguait les cours italiennes du XVI^e siècle a complètement échappé au traducteur de la *Vie de Benvenuto Cellini*. Pareille en cela à d'autres œuvres de Gœthe, qui attachait peu de prix à l'intrigue, cette pièce vaut surtout par certains fragments et détails.

La Fille naturelle, où l'on voit paraître Ariel et qui baigne dans une fantasmagorie dont l'intrigue arbitraire semble empruntée au théâtre de Lope de Vega ou de Calderon pour charmer une Cour du XVIII^e siècle, descend tout droit de Shakespeare.

Iphigénie en Tauride ne rappelle en rien l'Antiquité, d'ailleurs fort mal connue à l'époque et qui, elle, allait ressusciter par suite des découvertes archéologiques ultérieures, complétées par de complexes études psychologiques. Dans la tragédie, les Grecs voyaient un acte religieux, un *autodafé*, dans la véritable acception du terme. L'œuvre du poète prolongeait et interprétait une religion qui était celle de tout le monde. Toute allusion était immédiatement saisie, chaque détail s'intégrait aux connaissances du spectateur. On se rendait au spectacle pour participer à un rituel sacré ; l'âme des participants au

drame ou le caractère d'une solution, proposée dès le début de la tragédie, n'intéressait personne. L'Antiquité ne s'assimile point par imitation, mais bien par l'interprétation que nous en donnons. Goëthe exécuta simplement des bas-reliefs classiques, bons tout juste à servir de piédestal.

Il méprisait la simple parure, l'élégance mièvre, et qualifiait de « triste époque » le règne de Louis XVI. La technique, en revanche, le passionnait. Il subissait la domination du mécanisme de son siècle. Fort savant en architecture, il adorait les beaux meubles, et se complaisait à faire étalage de ses connaissances, ou plutôt à comprendre l'agencement de toutes choses. Il se passionnait pour tout ce qui était nouveau, ingénieux, curieux. Il s'intéressait à tout ce que faisait, partout, l'homme, surtout l'homme de son temps, l'homme du siècle des lumières.

IV

Pour lui, la nature existe assurément, mais vue par l'homme de goût, le peintre amateur, le ministre préoccupé d'économie, le contemporain de l'Anglais Young. C'est une nature présentée en fragments, rassemblés avec méthode. Les vues d'ensemble font défaut : on ne nous livre ni l'esprit de telle région, ni le paysage. Ce ne sont qu'idées préconçues et conclusions tirées par le penseur. Seule la matière première est fournie par Dieu.

Mais lorsque la nature est humanisée, comme dans *Le jeune homme et la rivière du moulin*, suite de questions et de réponses dignes de l'âme humaine, elle attire et inspire le poète.

La religiosité est absente de cette œuvre. En est absente aussi une inspiration qui ne peut jaillir que de cette source. Goëthe évoque l'âge heureux où « l'homme commença à comprendre qu'on lui avait fait prendre des vessies pour des lanternes, et à voir dans les apôtres et les saints des gaillards de la même trempe que Klopstock, Lessing et nous autres ». S'il est fidéiste, c'est que les créations de Dieu existent dans la nature. « Ce qui rattache les âmes les unes aux autres est sacré ».

Pour l'explication de son déisme voltairien, il n'est rien d'aussi caractéristique que le passage où le poète cherche à percer la signification des liens — passagers à ses yeux — rattachant le christianisme à l'art. Il y a là, en outre, des pages superbes sur l'art byzantin. « La nouvelle religion adorait un dieu suprême, d'une allure moins royale que Zeus, mais plus humain ; il est, de plus, le père d'un fils mystérieux, appelé à incarner sur terre les vertus morales de la Divinité. On leur adjoignit à tous deux une innocente colombe, flottant dans les airs, telle une flamme incarnée et refroidie, et l'on composa de la sorte un trèfle miraculeux autour duquel se groupa, à d'innombrables degrés, un chœur d'esprits bienheureux. La mère de ce fils pouvait être honorée comme la plus pure des femmes, car déjà

l'Antiquité païenne n'avait aucune peine à forger des liens entre la virginité et la maternité. Une fois trouvé un compagnon d'un certain âge, le ciel permit un semblant de mariage afin que le nourrisson divin fût pourvu d'un père terrestre, capable de sauver les apparences et de subvenir à ses besoins *.

V

Cette personne en dissimule une autre, fort au fait de la vie du peuple, capable d'entendre les timides murmures montant du fond des abîmes et d'interpréter les secrets condamnés au mystère. Cet homme-là est d'une parfaite simplicité et d'une sincérité enfantine. Parfois, méprisant tout artifice apparent, il fait, d'une voix de vieil aède, le bref récit d'une terrible tragédie, et c'est l'histoire du *Roi de Thulé*. Il n'est pas moins vrai qu'il succombe aussi aux fallacieuses exagérations préromantiques du prétendu Ossian.

D'autres fois, une prière vient tout naturellement aux lèvres de l'incroyant et le poète semble redouter que la victoire des forces intérieures, dressées les unes contre les autres, appartienne à Dieu. Ce Dieu à qui il s'adresse dans le secret de son cœur, c'est celui vers qui montent, le soir, à la même heure, les prières de tous les enfants du monde, agenouillés dans leurs petits lits blancs :

Oh, Du der im Himmel bist,
Alles Leid und Schmerzen stillest,
Den, der doppelt elend ist
Doppelt mit Erquickung stillest. . .

Le poète saisit alors les intonations les plus subtiles du langage populaire, jusqu'au dialecte helvétique et aux cris sauvages des gitans.

Les refrains des chansons montagnardes et la répétition, si fréquente dans tout folklore, du désir exprimé par le poète d'être poisson, cheval, pépite d'or au fond d'un ruisseau ou quelque autre chose inventée par la naïveté de l'imagination, sont le trait d'union entre le sentiment humain et la nature ambiante; c'est ainsi que l'amant va retrouver sa belle, la nuit, à travers champs et forêts. Le poète s'adresse à la lune vagabonde, à la chanson du fleuve.

L'approche de la mort frémit dans ces vers admirables:

Über allen Gipfeln ist Ruh,
Über allen Wipfeln
Spürest Du kaum einen Hauch

Die Vöglein schweigen im Walde
Warte nur, balde
Ruhest Du auch...

Il emprunte ses Rois Mages à quelque vieille légende et en profite pour adresser ses hommages aux dames et aux messieurs qui, n'étant ni bœufs, ni ânes, cèdent le pas aux Rois (*Epiphantias*).

Et voici pêle-mêle des dialogues à la manière de Théocrite, des chœurs de la veine la plus artificielle, des stances à l'Amour, des scènes tendres avec une « *scharmante Person* » à faire pâlir Boucher, des chansons à boire en galante compagnie, des vers mélancoliques pleins d'affectation, des marches guerrières pour lansquenets, des vers de circonstances, des jeux de mots inspirés par le coucou « *mit Grazie in Infinitum* ».

Mais le même poète conte l'histoire mystique de l'esprit qui, fût-ce en compagnie du Malin à qui il se voue, aspire à boire le philtre de la divine jeunesse.

Toutes les générations s'émouvront à la lecture de la douce légende qui s'achève par la terrible tragédie où sombre l'innocente Marguerite.

L'influence exercée sur le poète par le peuple et le passé annonce le romantisme. Un vieux château-fort aux poternes et pont-levis calcinés, aux remparts effondrés, aux caves désertes où une jeune fille paraît qui donne à boire aux chevaliers; et tout revit mystérieusement, et c'est le *Bergschloss*. Du haut d'un donjon, un chevalier adresse de bons vœux au voyageur qui descend le Rhin dans sa barque (*Geistesgruss*). Le trouvère errant vient chanter devant le Roi qui festoie. Un père épouvanté dispute au Roi des Aulnes la vie de l'enfant blotti dans ses bras. La sirène tentatrice chante au fond des eaux pour y attirer les pêcheurs; le Roi de Thulé lance dans les vagues le hanap, don de sa bien-aimée, et c'est le poète qui l'arrache à la vague mélancolie de la vieille légende. Les hôtes du cimetière, c'est lui qui les attire hors de leurs tombeaux pour les réunir au clair de lune. Aux sujets empruntés au vieux fonds germanique s'ajoutent l'histoire de la fiancée de Corinthe délaissant son cercueil pour connaître l'amour, et celle de la bayadère hindoue.

VI

Le liant de ces splendeurs disparates est uniquement un don du poète. Il se trouve en lui, en lui tel qu'il s'est attaché à se créer. En cet homme de marbre, sculpté par son propre ciseau, avec une patience infinie, tout au long de sa vie; en cet homme si heureux chaque fois qu'un éclat de sensibilité se détache de ses contours finement ciselés. Un sentiment de dignité et d'orgueil, comme jamais n'en éprouva personne, règne en maître sur les instincts les plus profonds, sur les larmes humectant les paupières sans

pouvoir glisser le long des joues, sur les caprices admis seulement dans la stricte ordonnance de son menuet, sur l'harmonie des cortèges tragiques et des théories grecques. A-t-on jamais, comme lui, ramassé en quelques formules poétiques, réunies dans une comédie bourgeoise, l'essence même de la volonté, de la patience et de la force humaines ?

Des ciseaux aiguisés, maniés par une main habile, découpent sa superbe pensée. Chaque branche pousse selon les ordres du jardinier; chaque feuille verdit à la place qui lui est assignée. Les eaux vives exécutent d'élégantes arabesques imposées.

Cependant, au tréfonds, rien ne se soumet, tout frissonne. Il suffit d'un moment de distraction pour que des forces contenues montent d'un seul jet jusqu'aux nues. Le génial jardinier s'y oppose et ramène la source dans les canaux de l'art. Le poète ne peut, toutefois, s'empêcher d'admirer la puissance élémentaire de cette explosion et se propose d'en perpétuer le souvenir.

L'œuvre de Gœthe, qu'est-ce ? L'expression complète d'une grande âme et d'une vie extraordinairement longue. Écoutons-le plutôt :

Erreurs et désirs,
Chagrins et aventures,
Fleurs, vieillesse et jeunesse,
Actions, bonnes ou mauvaises,
Ne font plus qu'un dans ma chanson.

Portrete și comemorări, Bucarest, [1937], pp. 220—235.

UN HÉROS MODERNE : HENRIK IBSEN

La Norvège est en deuil, un deuil littéraire *national* (en Roumanie on ne sait pas ce que cela veut dire : ça veut dire que tout le peuple déplore la perte d'un homme, aimé comme un père, comme un frère, comme un ami très cher, un homme qui faisait partie du corps des écrivains — qui chez nous sont employés par les gouvernements à fabriquer et orner les journaux, à écrire des livres occasionnels et accomplir certains emplois de bureau). Henrik Ibsen est mort. Il était depuis longtemps malade, le vieil homme aux yeux perçants sous ses lunettes, avec ses favoris épars comme la barbe d'un viking, d'un roi de la mer fouetté par le vent hostile, avec ses cheveux blancs, dressés en désordre sur son front, telle l'auréole de neige d'un dieu sauvage, régnant dans les cieux gris du Septentrion, et avec sa bouche mince comme une entaille de sabre, qui dévoile, par la lèvre supérieure rasée, une énergie irréductible. Une ancienne maladie l'obligea de passer plusieurs années dans la bonne et chaude Italie, qui ménage les débiles, enveloppant leur faiblesses de fleurs et de rayons. Puis, poussé semble-t-il par le pressentiment de la fin, il rentra chez lui, à Christiania la Norvégienne, avec son eau lessiveuse et son air âpre. Il eut la chance de voir ce qu'il avait tant souhaité pendant sa jeunesse : l'indépendance de son pays, détaché de cette union d'avec la Suède, que les patriotes norvégiens avaient toujours considérée comme une humiliation. Sous ses yeux fatigués a flotté enfin le drapeau du lion nordique, dégagé de ses chaînes. Puis, après cette dernière récompense de ses efforts, la mort aux yeux de glace a enveloppé le vieillard de son blanc linceul et, lui ayant fait faire en un instant la traversée des mondes, l'abandonna dans les cercles éternels de l'ancêtre Odin, tel un jeune et vigoureux lutteur, qui de lui-même était venu prendre sa place devant les coupes d'hydromel écumant, auprès des grands guerriers de tous les temps, qui se racontent et chantent les grands faits d'armes, qu'ils ont accomplis pendant leur vie, au service de la Norvège aux hommes d'airain.

Et il était digne de cette compagnie de tous les héros qui n'ont pas ambitionné le triomphe, mais ont aimé le combat, qui ont en effet aimé la lutte d'un amour sans bornes, sachant — avant tout autre chose — qu'elle était

pour la vie morale, ce que l'aspiration de l'air vif est pour la vie physique. Un guerrier aux armes toujours affilées, un assaillant de l'idéal, aspirant non pas par les rêves, mais par l'action, non pas au moyen de chuchotements, mais par le cri de commande, un adorateur, au-delà du sacrifice imposé, — c'est là ce que fut Ibsen. Les anciens écumeurs des mers, qui ne connaissaient le repos que dans le bercement des vagues, qui n'avaient d'autre abri que la toile de leur navire ou de la tente, les aventuriers de tous les rivages, ceux qui avaient choisi pour patrie, la liberté et pour nation, les compagnons d'aventures, ceux-là peuvent le reconnaître sans s'amoindrir et sans l'amoindrir. Jamais homme n'a fait plus profondément partie de son peuple, avec tout son passé, que ce vieux démon de la pensée moderne, qui s'est éteint dans la lointaine capitale septentrionale.

A-t-il été poète ? Certes oui ; en sa jeunesse il a écrit des vers, qui constituaient de brefs morceaux lyriques, ou de longs, très longs drames historiques ou fantastiques, tels *La comédie de l'amour*, *Brand*, *Peer Gynt*. Il a recueilli des éloges car, par lui, la langue norvégienne, pétrie par la main vigoureuse du géant, a acquis, bon gré, mal gré, une forme nouvelle, d'une plus grande énergie. A-t-il été un dramaturge ? Certes, oui, car il a écrit ces drames des anciens *Vikings* et des nouveaux, égarés dans ce monde sans miracles et sans charme. Il a écrit encore, dans un second essor de son âme — celui qui a duré jusqu'à sa fin — des drames modernes, en un style concis, nerveux, tourmenté, une prose puissante et inaccoutumée. Dans ces pièces, il a discuté avec une audace et un manque de ménagement unique, pour tout et pour chacun, la vie de l'individu dans tous ses rapports avec les siens, dans la famille et dans la société, et aussi en rapport avec l'idéal moral, la loi inflexible de la *nécessité* morale, devant laquelle ses héros brûlent leurs fortunes et leur bonheur.

Evidemment que ses morceaux en vers sont des poésies et que ses écrits pour le théâtre sont des drames, qui ont été même représentés devant des salles européennes, tour à tour attendries, ébranlées ou enflammées de colère, à l'égard de la nouveauté révolutionnaire de la pensée de cet homme. Mais lui n'a jamais chanté les beautés de la nature pour elles-mêmes, ni les mouvements du cœur humain pour la douleur, la nostalgie ou la tendresse qu'il contient. Et il n'a non plus préparé, dans ses drames, *l'effet* ; il n'en a pas fait des constructions artistements agencées, il n'a pas poursuivi le but d'accabler l'âme de ses spectateurs par des combinaisons habiles. D'autre part, il n'a pas présenté les passions humaines pour le plaisir qu'il aurait eu de rechercher et d'expliquer, de rendre ces faits de façon expressive et puissante. Lui aussi aurait pu dire, en un autre sens : « Qu'est donc Hécube pour moi ! » — la vieille reine, qui a perdu tous les siens et déambule dans un monde étranger, vaincue, esclave, anéantie. En effet, il n'était pas préoccupé par la souffrance ou le bonheur humains, en soi, envisagés naïvement ou expliqués avec art ; toutes autres étaient ses préoccupations : les motifs de la souffrance, le but vers lequel

se dirige l'être dominé par elle et qui doit être vivifié, transformé par ces crises.

Donc, il n'a pas été un Sardou, grand artisan du théâtre, ni un Cossa, qui ressuscita les vies passées, et non plus un Sudermann, dont les drames — avant tout *réels*, vécus — puissent être expliqués d'une façon ou d'une autre. Il ne fut non plus, dans un monde plus proche du sien, un Gerhard Hauptmann qui cherchait la souffrance des multitudes ou la douleur de chacun, afin de leur prêter une voix nouvelle; ni un Alexandre Dumas-fils, expert de la morale d'une société caduque. Il était, il se considérait lui-même en tant que premier chef de file, en butte à tous les hurlements et à toutes les flèches, du groupe le plus avancé de combattants pour la transformation du monde entier, en raison des normes de vérité et de justice, de la plus entière et impitoyable domination de la justice et de la vérité.

Les révolutions, qui impriment un autre aspect aux sociétés, ne lui disaient rien; les partis de la vengeance et de la transformation ne le touchaient pas. En ce sens, il ressemblait à Tolstoï et, comme lui, il attendait tout, uniquement de la transformation *intérieure* de chaque individu de nos sociétés, envahies par toutes espèces de traditions, freinées par l'habitude de toutes les concessions et de tous les compromis, dominées par d'anciens spectres malfaisants, tel ce navire qu'il a chanté et qui, sur ses planches, portait toujours plus loin, ses morts.

Toutefois, alors que Tolstoï n'exigeait de l'homme que d'aimer, selon les commandements fraternels de la religion chrétienne, aimer et prier, Ibsen porte ses yeux uniquement vers la terre, et cette dernière lui semble un champ de bataille, où l'on poursuit l'accomplissement de l'ère de la liberté. Y parviendra-t-elle jamais réellement? Il ne le croyait pas. Néanmoins, même alors, il ne pouvait concevoir la sérénité du repos ou du travail satisfait, et il prévoyait d'autres combats, pour une autre forme, encore plus élevée, de la liberté spirituelle des humains. La liberté — en elle se réunissent toutes les qualités, d'elle part, bien entendu, cette *justice*, qu'adoraient en premier lieu, ses confrères de pensée, le radical chrétien Carlyle et aussi Multatuli, l'anarchiste sans Dieu.

C'est pourquoi on ne peut le voir, après sa mort, dans le Panthéon chrétien, les bras croisés sur la poitrine, les yeux levés vers la lumière, mais dans le païen Walhalla de ceux qui haïssent davantage la paix, que la défaite même; car même d'une défaite et de l'esclavage des bras, l'âme nourrit quand même sa liberté.

21 mai 1906

Oameni cari au fost, I, Bucarest, 1934, pp. 151—155

LA MORT DE TOLSTOÏ

Qu'il est donc malaisé de vivre en se vouant à l'esprit, et à l'esprit seul ! De fermer la porte de la maison et la porte de l'âme ! Se recueillir, affronter sa conscience et sa foi, non point pour s'y attarder, mais pour entrer en contact avec les puissances éternelles et souveraines, sources de l'univers intime, qui porte en soi la preuve de son éternité.

Le beau rêve, et combien vain ! Rêve interdit ! Tu n'es pas fait pour ce Dieu dont tu crois procéder et que tu réclames ; tu es destiné à cet univers que tu aspirés à ignorer, que tu fuis pour qu'il ne te retrouve pas. Tu es destiné à l'épouse capricieuse, aux enfants dont l'âme et les vœux ressemblent ou non aux tiens, à tes voisins, fussent-ils troubler ta paix, à ceux qui te voient passer dans la rue et se moquent peut-être de toi ; tu es destiné aux curieux qui envahissent ta maison, quelque gardée qu'elle soit, pour t'assaillir de questions indiscrettes, te demander des interviews et braquer sur toi leurs appareils photographiques et . . . leurs caméras ; tu es livré à ton pire ennemi qui semble, lui aussi, avoir certains droits sur ta personne. Homme, tu appartiens à tes semblables. Et ce n'est pas pour leur épargner le soin de veiller sur toi, mais bien pour te charger de veiller sur eux.

Illustre philosophe et cruel ennemi de la philosophie, penseur profond et négateur de toute pensée, chrétien fervent qui, cependant, jeta un défi au christianisme tel qu'il est, — et, peut-être, doit-il être, — l'homme qui fut tout cela rêva, lui aussi, *de se replier sur lui-même pour rompre avec l'hypocrisie et la vanité*. Fuyant la gloire, il oublia qu'il désertait un devoir qui, sans être toujours agréable, exige toujours d'être rempli. Il chercha y passer ses derniers jours, ses derniers mois, peut-être ses dernières années.

Quelques heures plus tard, il haletait sur un lit d'agonie improvisé au village d'Astakovo. Tandis qu'il y rendait l'âme, la maisonnette qui tient lieu de gare était assaillie par tout ce qu'il croyait avoir abandonné à jamais.

C'était là la réponse fournie à sa quête, par le destin. Pour quitter la vie, il n'est qu'une issue : la mort. La sagesse commande d'attendre qu'elle nous soit offerte par la main dont nous tenons la vie. D'ici là, appartiens aux autres, de toute ton âme et la joie au cœur. Un temps viendra — peut-être sans tarder — où tu ne vivras qu'à travers eux. Quelque éclat que répande le paradis de tous nos espoirs!

14 novembre 1910

Ibidem, I, pp. 433—434.

HENRYK SIENKIEWICZ

1916

En Suisse, loin du château que la reconnaissance de tout un peuple lui avait offert, peuple qui de tous les coins de son morcellement y avait contribué avec amour, meurt Henryk Sienkiewicz.

Affirmer, en parlant de lui, qu'il a été un grand romancier, un grand psychologue, un grand écrivain, serait trop peu. Et ce serait aussi superflu. Lequel d'entre nos contemporains n'a lu — non pas avec ses yeux, mais avec les battements de son cœur, au moins quelque chose des œuvres de celui qui, dans *Bartek le vainqueur* a glorifié, en souriant, le pauvre soldat polonais luttant pour des causes étrangères; qui, dans une série de romans historiques grandioses, a fait beaucoup plus que n'a fait Walter Scott pour son Ecosse médiévale; et qui, dans *Sans dogme*, a créé ce type d'Anielka, supérieur à toutes les figures de douces femmes sacrifiées, errant parmi les pages des écrits modernes? Toutefois Sienkiewicz, jusque dans la dernière de ses lignes a été autre chose, de beaucoup plus grand que la forme littéraire qui lui a acquis la gloire. Il a été l'âme polonaise même, dans ses regrets du passé, dans sa fierté de ses ancêtres, dans la protestation contre l'humiliation et l'oppression actuelle, dans le culte de la bonté et de la miséricorde, dont ne sont capables que les peuples très nobles et très malheureux.

Il meurt trop tard et, en même temps, trop tôt. Trop tard, pour que lui soit épargnée la vue des souffrances infinies de son peuple, et trop tôt pour se consoler au spectacle de la victoire, de la réunion, de la reconstitution de ce peuple.

Toutefois, si après cette résurrection, les Polonais, enfin délivrés, chercheront une tombe pour lui témoigner leur reconnaissance, ce sera sa tombe à lui.

1916

Ibidem, II, pp. 190—200

UN ATHÉNIEN DE PARIS: MAURICE CROISSET

Je viens d'assister au service grandiose célébré à la mémoire d'un homme qui portait admirablement son âge de patriarche et perpétuait les traditions des beaux vieillards de la Grèce ancienne: j'ai nommé le professeur Maurice Croiset.

Tous les hellénistes roumains l'ont connu par son œuvre; sa sérénité de pensée, l'harmonie et la clarté de sa phrase étaient pour eux une source d'inspiration. Mais combien heureux peuvent s'estimer ceux qui l'approchèrent!

En lui, tout était proportion et harmonie. Le terrible labeur auquel se voue l'Occidental qui sacrifie son existence à la science afin de lui arracher des secrets qu'elle ne livre qu'au prix de cruelles souffrances, cet effort permanent ne l'avait ni crispé, ni enlaidi, ni courbé, ni ridé.

Que ce fût à sa chaire au Collège de France ou dans son fauteuil à l'Académie des Inscriptions, le septuagénaire, l'octogénaire, puis le nonagénaire faisait songer à quelque sage de l'Antiquité, occupant sa place sur un banc de marbre d'Athènes. Dehors, les brumes s'épaississaient puis se dissipaient, les gros nuages noirs crevaient, le hurlement des sirènes et le vrombissement des moteurs déchiraient l'atmosphère lourde et sombre, des cris d'hystérie émettaient des ondes qui allaient se heurter aux fenêtres de la salle des cours; Maurice Croiset, lui, étranger aux débordements d'une époque triste et tourmentée, conservait son calme, avec un sourire qui reflétait une lumière venant tout droit de l'Athènes de Périclès.

Quelle pitié de voir les derniers survivants du temps de Socrate et de Phidias disparaître sans héritiers!

1935

Ibidem, III, pp. 438—439.

PIRANDELLO

L'Italie a perdu l'un de ses écrivains de grande valeur, mais pas de ceux qui représentent le mieux l'esprit italien, cet esprit où vivent les qualités spirituelles que les descendants de Rome n'ont pas perdu, même aux jours les plus durs.

Car Pirandello était, avant tout, Sicilien, et le peuple sicilien garde dans ses veines tous les éléments qui lui viennent de l'ancien scepticisme hellénique, de l'accoutumance sophistiquée de jouer avec les idées, du penchant de considérer les réalités comme des illusions, plus que les illusions comme des réalités, et, en outre, la tendance arabe de couper le fil en quatre et de se perdre dans le monde des choses infiniment subtiles.

D'où vient tout l'extraordinaire d'un théâtre qui ne ressemble à nul autre, car il présente la poursuite méthodique des conséquences d'une imagination bizarre ou bien dépasse les frontières de la comédie décente, pour se lancer dans l'observation d'un cas psychologique intéressant.

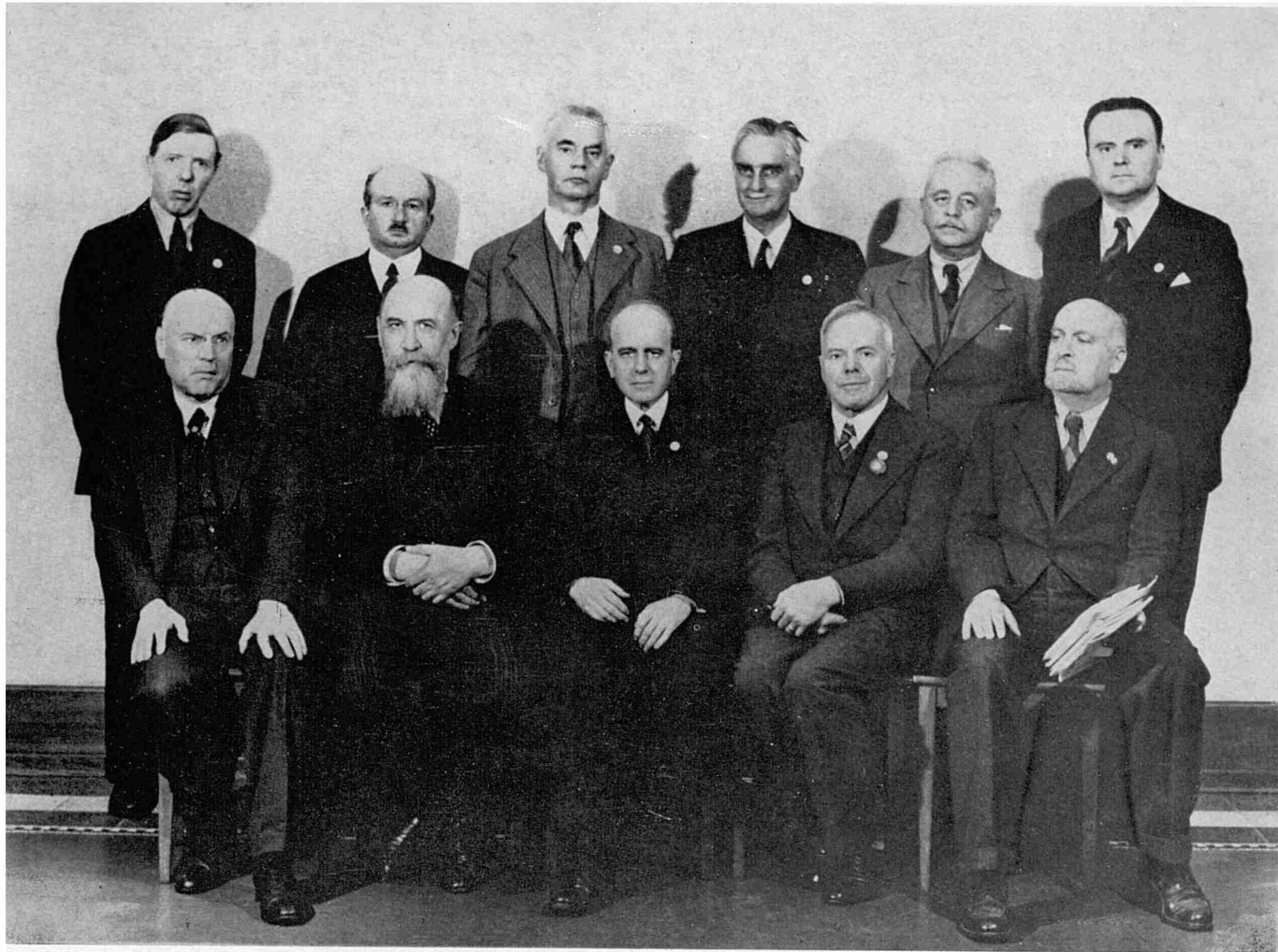
On dirait un compagnon de Bernard Shaw. Mais l'Irlandais, ce Celte, avec son fin sourire, de malice ou de mépris, profanateur même des morts afin de faire jaillir la flamme bleue de son satanisme, appartient à une autre race et, surtout, ne possède pas, en ce qui concerne la forme, le frein de la discipline romaine, qui n'a jamais fait défaut à l'Italien.

Nous retrouvons ce dernier tel un proche parent de notre bonne pondération romaine, dans une autre forme, la moins connue, mais la plus durable de son œuvre : les nouvelles.

Là, il déploie un véritable charme de bonne simplicité et parfois de tendresse, fût-il question de la vente douloureuse de l'oliveira, ou d'un singe



N. Iorga avec N. Titulescu



Le Bureau du Comité International des Sciences Historiques, 1938

qui étrangle son maître endormi, ou du professeur perdu dans sa méditation, à ne plus savoir ni manger, ni dormir, prenant les chapeaux mouillés par la pluie, sur les bancs, pour un public devant lequel il se met à pérorer.

Ce sont là choses que nous connaissons, et c'est seulement en celles-ci que nous nous reconnaissons.

1936/7

Ibidem, IV, pp. 196—197.

**IMPRESSIONS
DE VOYAGE**

PAR DESSUS LA COLLINE DE STREIU, À HAȚEG

Le chemin est tout à fait désert. Rien que des troupeaux; des bêtes solitaires paissent le long des fossés. Le petit pâtre, niché dans des moyettes, reçoit avec soumissions la pluie fine qui coule du ciel blanchâtre, sans espoir d'éclaircie.

A présent on voit, au fond, les montagnes. Devant leur haute chaîne, tout entière richement boisée, s'affaissent les collines, arrondies, vertes, telles des taupinières sur les grandes montagnes. Une autre grande colline étend son arête rude à droite, et notre Hongrois nous dit :

— De l'autre côté de la colline, il y a Hațeg.

Il nous faut d'abord grimper; et voilà qu'au bout d'environ une demi-heure, nous traversons — en une lente montée — la forêt mélangée, de chênes et de hêtres, qui poussent drus de la terre rougeâtre, comme si elle avait été pétrie dans le sang qui a coulé abondamment du temps des premières infortunes des défenseurs de cette terre, du temps de l'écroulement des Daces. Et le ciel nuageux s'allume sur une bande de sang, tel un arc-en-ciel — présageant le désastre pour l'ancêtre Décébal. Devant nous, passent d'un pas vif des bergers vêtus de peaux de mouton à longs poils, comme de rudes êtres de la forêt; des chariots grincent longuement sous la pluie, et il me semble voir la fuite des errants épargnés par le glaive romain, errant par les bois, vers les habitations des barbares amis.

Ici il n'y a rien qui n'ait existé, tout à fait pareil, du temps du roi des bergers. Aussi je sens dans mon âme, après tant de siècles, la douleur de ces fiers vaincus, qui n'ont même pas eu la possibilité de conserver leur langue pour leurs héritiers et qui furent dénigrés et reniés par ces derniers, dans la langue des triomphateurs.

Au nom des dieux païens, que vous avez invoqués sans succès, la paix soit avec vous, ancêtres défaits, qui avez laissé un héritage de malchance au peuple issu de vous, au peuple qui, aux alentours de la forteresse de Décébal l'insoumis, a subi le servage en son être, jusque hier, et n'a pu être entièrement libre en son âme, ni en ce jour où j'évoque votre nom dans le mystère ensanglanté de vos bois.

1906

Neamul romfnesc în Ardeal și Țara unguerească la 1906, II^e édition, Bucarest, 1939, pp. 153—154.

BRAȘOV

A l'endroit d'avance audacieuse vers le Sud et l'Est, du côté du sommet des montagnes dépourvues de sentiers et en marge des Szeklers qui gardaient la frontière, les Saxons, protégés par le roi de Hongrie, firent du village slave et roumain Brașovul (Brachăul), une cité de la couronne, *Kronstadt*. Les chevaliers teutons, de l'Occident des luttes pour la croix, furent invités ici par la même couronne de Hongrie, et pendant quelques années, ils s'efforcèrent d'amener à la vie culturelle la belle contrée sauvage et d'assurer la conquête de la frontière de montagne.

Ils s'en allèrent, mais les artisans et marchands saxons demeurèrent à l'intérieur des murs d'enceinte, alors que d'autres, de même origine, se dispersèrent — toujours plus nombreux — tout autour, formant une couronne de villages florissants à la ville dont les armes portaient une couronne royale. Les nouveaux habitants de Brașov devinrent bien vite maîtres des défilés voisins et de tout le commerce de l'autre côté de la montagne, où les Coumans et les Tatars se passaient la domination des villages roumains de la montagne et de la plaine, jusqu'au Danube. Au-dessus des nombreuses maisons aux murs résistants, les toits pointus et les fenêtres menues, au dessus du serpentement sombre de beaucoup de rues étroites, s'éleva la tour d'une grande église noire, taillée rudement dans une pierre friable, et, plus tard, une seconde tour, celle de l'Hôtel de ville, où se statuaient les circonstances quotidiennes de la vie indépendante de Brașov. Pour entretenir les quelques milliers d'habitants de la cité, on faisait passer continuellement, à travers le défilé, vers Rucăr, les chariots fortements joints des marchands, conduits par des Roumains en chemises blanches, aux cheveux longs flottant sur les épaules.

De temps en temps, et pas trop rarement, ce mouvement de culture et d'enrichissement était immobilisé par la mauvaise nouvelle, que les espions apportaient de l'autre côté de la montagne, de la *Transalpine* du danger. Dans

les temps les plus reculés, il s'agissait des Coumans payens, des impitoyables Tatars qui arrivaient, avides, au galop sauvage de leurs chevaux rapides. Puis vint le tour des Turcs, se jettant sur notre corps engourdi ou épuisé par la guerre, pour passer au fil de l'épée et mettre en flammes les frontières de l'Ardeal. Néanmoins, Braşov avait vu, dès le début, la nécessité de se cacher devant ces menaces; aussi s'est-il transféré, de l'ancien établissement du bas, où quelques files de maisons sont appelées, de nos jours encore, Braşovul vechi (l'ancien Braşov), dans la dépression abritée, où se trouve actuellement sa partie la plus importante. De fortes murailles, à nombreux bastions, furent élevées tout autour; quant aux ennemis, ils n'étaient pas de ceux à pouvoir les briser. Sur la colline d'en face, vers les terres du roi, s'élevait la citadelle d'où partaient les éclairs des canons vers les grandes foules sauvages qui ceignaient, avec le frémissement de l'impatience, la cuirasse des murs de la ville. Les Turcs, tellement redoutés, avançaient hardiment, frappaient avec force et répandaient de tous côtés le sang innocent. Mais leur élan se brisait contre cette opiniâtre pierre noircie, que le poids des anciens boulets ne pouvait ébranler. Il restait derrière les bandes, qui se perdaient au loin, la désolation des villages abandonnés et les champs brûlés qui se redressaient bientôt, en un nouveau printemps et un nouvel élan du travail humain rémunérateur.

De tant de richesse accumulée, jaillit — en un instant favorable — la flamme de la lumière. De jeunes Saxons allaient en Europe occidentale, de même langue que la leur, pour y apprendre — au XVI^e siècle — cette science nouvelle de la langue latine, du passé classique, que la Renaissance avait rappelée à la vie. En même temps que cet enseignement, ils dévorèrent avec passion le nouveau prêche sur le renouvellement et l'épuration de la religion ancestrale. Honterus arriva de ces endroits tel un jeune prophète, porteur d'un nouvel évangile. Et ici, le marteau audacieux frappa la pierre noire des saints et les grappins jetèrent à bas les riches ornements de l'église catholique. Pour la diffusion de la parole de Dieu sous la meilleure forme et la plus compréhensible, Honterus fit une typographie et de là partirent les nouveaux catéchismes et les bibles, lesquels, même s'ils n'étaient pas écrits dans la langue parlée par le peuple, mais en l'*allemand* de Luther, étaient toutefois bien plus proches de l'entendement de tous, que les livres latins.

Et c'est ainsi que vécut Braşov, avec des prédicateurs érudits, des marchands forts en calcul et des artisans sachant brandir également la lance et le sabre. Dans son organisation laborieuse, apparaissaient, en certaines matinées de vacarme guerrier, des groupes de boyards à cheval, venant de Valachie, dont les loques précieuses portaient encore les traces de la poussière engluée du sang des batailles perdues. Quelque vieux prince fatigué, qui ne pouvait plus

rentrer, mais venait pencher sa tête vers la mort, quelque impétueux jeune prince, les cheveux épars sur les épaules, les yeux brillants du désir de vengeance et de la foi en l'avenir, se trouvaient souvent à la tête des fuyards. Ils venaient encore à présent, après tant d'autres fois, les exilés du pays où les Roumains s'entredéchiraient pour le pouvoir. Les orfèvres saxons recevaient en gage des bijoux orientaux, lorsque tout l'or du coffret était épuisé et les visages des hôtes qui ne pouvaient plus gouverner, ne pouvaient plus lutter, ne pouvaient plus dominer, étaient toujours plus sombres, jusqu'à ce qu'un autre jour de mêlée guerrière, un vent sauvage les emportait et éparpillait sur les terres roumaines les maîtres où les holocaustes du lendemains.

1906

Neamul românesc în Ardeal și Țara unghurească la 1906, II^e édition, Bucarest, 1939, pp. 14 — 16.

SUCEVIȚA

Pour le moment, je ne puis faire autre chose que pénétrer sous le porche et dans le narthex. Le premier est construit d'une manière originale, inusitée auparavant, aussi bien que plus tard, pour les églises de Moldavie et importée dans ces pays, probablement, sous l'influence du règne de Siméon Movilă en Valachie. Ce porche est accoté à l'édifice et regarde vers la porte cochère, donnant de cette façon, une entrée latérale. Il a trois ouvertures, dont l'une est la porte et les deux autres, des fenêtres, toutes les trois en arc brisé. Du porche, on passe à travers une porte couronnée du même arc brisé, habituel surtout depuis 1500, et qui couronne ici l'ouverture des fenêtres également, dans le narthex joliment peint et où dorment, à droite, les morts qui ont porté couronne, alors que les places de leurs enfants — une fillette de Jérémie et une fillette de Siméon — nommées Zamfira et Théodosie, se trouvent séparément.

Les tombes de Jérémie et de Siméon sont recouverts de grosses dalles de marbre artistiquement sculptées, qui sont juchées sur de hautes tables de pierre — Siméon avait reçu, dès le début, ce dernier ornement pesant, par les soins de sa femme Marghita, qui a été la mère du célèbre Pierre Movilă, lumière de l'Orient slavon. Ce n'est que plus tard qu'un fidèle boyard de Jérémie, son sénéchal, se souvenant avec mélancolie et reconnaissance de son maître défunt, lui a fait faire un marbre tout pareil à celui de son frère. C'est pourquoi je crois que Jérémie, mort le premier, est placé plus près du milieu de la pièce, alors que Siméon est placé du côté du mur.

On peut voir les images de Jérémie et de Siméon sur les anciennes couvertures des tombes de chacun d'eux, qui sont actuellement conservées dans des armoires vitrées. Aves du fil d'or et d'argent fut brodé sur de la soie rouge, un Jérémie barbu, au maxillaire inférieur avancé et au nez fin — les sourcils épais et les yeux écarquillés gros, à fortes mâchoires, plein de superbe. Siméon est représenté mort, les yeux fermés, les mains sur la poitrine, le visage émacié à petite barbe noire. Le manteau impérial brodé d'or l'enveloppe comme un linceul. Il n'a pas sur la tête le bonnet du guerrier, l'énorme bonnet de fourrure

de Michel le Brave, comme Jérémie — qui, avec le même bonnet, a été vaincu partout — mais la couronne des empereurs.

A vrai dire, le monastère est à Jérémie, terminé complètement sous son règne, bien que commencé beaucoup avant, avec l'or de tous les frères. Lorsque je pénètre enfin dans la nef, éclairée par trois fenêtres au-dessus des stalles arrondies dans les absides et, au-dehors, prises entre deux contreforts, la lumière riante du mois d'avril met en évidence la beauté du cortège princier, peint sur le mur de droite — pour rappeler les fondateurs par les images aussi. En tête il y a Jérémie, couronné, vêtu d'habits sacerdotaux de soie rouge, à col blanc et larges manchettes rouges, tout comme sur la couverture de la tombe; il est beau, avec de grands yeux au sourcil épais et barbu. Sa main droite tend vers le Sauveur, en guise d'offrande, l'église, dont aucun détail n'a plus changé jusqu'à présent. La main gauche s'appuie sur la tête du garçonnet Constantin, encore petit, venu après les filles. L'aînée des filles est représentée, auprès de son père, sous un vêtement tout en or, et portant couronne, alors que les anciennes princesses n'avaient que d'étroits diadèmes de perles. Belle, jeune, ressemblant beaucoup à Jérémie, on voit sa mère, Marie; sous sa couronne, est pris un grand voile blanc; la robe est en brocart d'or sur fond rouge, ourlée de raies en or, à travers lesquelles passent, au milieu, trois coutures noires. Elisabeth — Ilisافتا — la femme de Jérémie, avide du pouvoir et cruellement punie pour son ambition inassouvie de domination, apparaît à présent tenant à la main la croix de la piété. Une mèche de cheveux blonds glisse au bord du front blanc, au dessus des merveilleux yeux noirs et un voile de soie rougeâtre descend sur ses épaules. Par sa beauté aussi, elle était de ces femmes qui ruinent les empires et meurent sous leurs décombres. Ensuite, le cortège se continue par des têtes brunes, aux yeux larges — descendant toujours plus bas — les autres filles de ces époux: Marie, Catherine, Zamfira, Stana, portant de petites boucles d'oreilles et les nattes dans le dos. Parmi elles, il y a un frère mort depuis longtemps, Alexis, garçonnet aux cheveux frisés sous l'or de la couronne.

Parmi les nombreux bijoux laissés par Jérémie, il y a des croix en ébène, de petites icônes en nacre blanc, très finement travaillées, des plateaux, des boîtes pour le pain béni; on trouve également des livres saints dans des reliures, parfois plus anciennes que le contenu, avec des textures de chaînes et des plaques d'argent martelé. Un de ces livres vient du prince Neagoe, le Valaque; un autre, le plus beau, a été fait du temps de Jérémie, peut-être par le maître miniaturiste qu'a été le métropolite Athanase Crimca. Presque chaque page est enluminée: une petite scène en couleurs brillantes, représentant des faits de l'Écriture sainte. A certain endroit, on voit de nouveau Jérémie, avec sa mère,

sa femme, une fille, dont le nom n'a pas été écrit, et puis, avec trois garçons : Constantin, Alexandre et le tout petit Bogdan, le tout travaillé finement à la plume et en couleurs.

Constantin a régné, mais a péri noyé dans le Dniestr, pendant que les Tatars, qui l'avaient pris, l'emmenaient avec eux; Alexandrel a goûté lui-aussi au pouvoir, mais, un malheureux jour de l'an 1617, il fut pris, en même temps que Bogdan, le dernier-né, et conduit dans le camp de Skender-pacha, et avec les enfants, la malheureuse mère aussi. L'épouse de Jérémie, altière et autoritaire, fut accusée d'avoir empoisonné son beau-frère Siméon, afin qu'elle seulement et ses fils — sa chair et son sang — puissent régner. Aussi subit-elle dans le camp payen, le plus grand outrage. « Boyards, boyards, je fus outragée par le payen » clama-t-elle le lendemain devant ceux qui étaient venus assister au départ pour Constantinople, comme esclave, de celle qui avait régné sur eux. Elle coupa ses cheveux, en signe d'incommensurable douleur et envoya ses nattes, par quelque fidèle sujet, à Sucevița, où elles sont encore conservées — une grosse mèche de cheveux châtains clairs — dans un écrin d'or attaché au lustre. La boîte peut être dévissée, et les cheveux de la morte de briller encore à la lumière des flambeaux, comme un serpent — celui de la dissension et de l'hostilité — abattu. Mais le souvenir des actions cruelles de cette femme, à la volonté ferme, disparaît dès que l'on pense à son malheur indicible, à son arrestation, à l'outrage subi, au fait d'avoir été jetée dans le harem d'un agha turc, où allait finir celle qui aurait dû être enterrée ici, chrétiennement, près de son époux, près de sa fille, près de l'éblouissante et blonde image de sa jeunesse, arrosée par les larmes de ses enfants. Et les yeux contemplent mélancoliquement les fils brillants des beaux cheveux, l'offrande de piété, de contrition et de douleur, qui est en même temps un sacrifice de beauté.

Des chambres accueillantes de l'hégoumène, j'ai pu assister à la sanctification du l'eau, sous la croix et les bannières, au milieu d'une grande multitude. A la fontaine, dont l'eau est bonne, passent tout le temps les vestes fourrées de mouton, plus ou moins amples; de jolies mains blanches, des bras ronds et délicats se tendent vers la cruche attachée à la fontaine. Puis, lorsque le service religieux fut tout à fait terminé, le verger du monastère fut envahi par tous les hôtes, en petits chapeaux de printemps, à fleurs et à plumes, par les jeunes filles aux nattes dans le dos, comme les princesses de Jérémie. Les gens sont ici d'une santé et d'une beauté rares. Pour le moment, comme à Straja, on discute, on bavarde, on se dit des mots doux, on se taquine, en des jeux où les mains du gars semblent broyer les menottes de la jeune fille, qui se défend mal, en riant. Lorsque'arriveront les ménétriers tziganes, habillés à l'euro péenne,

malingres et grelottants, les yeux scintillants de malice, la hora commencera, qui durera jusqu'au soir, assez tard.

Peuple fier et propre, ayant le cœur sur la main, peuple pieux et généreux, de parole, souche puissante des anciens guerriers — les autres ne te briseront pas aisément !

1905

Românismul în trecutul Bucovinei, Bucarest, 1938. pp. 274—280.

S N A G O V

Assez vite, la vue s'ouvre sur un lac, dont de vieilles forêts bordent l'un des côtés. Les eaux, d'un bleu d'acier, frémissent au souffle du vent et se glissent doucement autour du bord plein d'herbes d'un îlot rond. Parmi des pierres et des briques éparses par le travail des ans, qui se jouent des constructions éphémères des humains, s'élève au milieu de cet îlot une tour robuste, que les temps ont profondément gravée de stries de ruine. Des mêmes ruines jaillit, claire et harmonieuse, une église. Toute petite, comme furent toutes les constructions vouées au culte dans notre lointain passé, qui étaient destinées à réunir les fidèles d'un village ou d'un seul quartier maigrement peuplé. Des files de piliers séparent en trois l'étroit espace de la sainte demeure. De merveilleuses peintures, datant de la première moitié du XVI^e siècle, couvrent les murs: outre les grandes scènes de la Dormition et de la Présentation de la Vierge — dont on dit que ce fut le premier patronage — on trouve deux fois à droite du narthex et sur la face vers l'autel de l'ancienne paroi séparatrice, les portraits du prince Mircea Ciobanul et de sa famille, où l'on remarque la princesse Chiajna — non pas la femme sévère de la nouvelle d'Odobescu, mais un visage jeune et rond, aux cheveux blonds, ressemblant à Etienne le Grand, son grand-père.

Ce fut là une église de monastère et les moines ont certainement tenu à peine dans son intérieur sombre, qui sent à présent le moisi et la mort, la poussière et le tombeau. Autrefois elle formait une croix dont le manche était constitué par un porche aux piliers ronds; une seule tour s'élevait avant l'endroit où, à droite et à gauche, s'arrondissaient les absides revêtues de stalles. Deux rangées de niches en étaient l'ornement: les plus basses, oblongues, entières; les plus hautes, en arceaux; dans la tour, elles allaient de haut en bas, entourant de leurs cintres les étroites petites fenêtres, tels des sourcils crayonnés au-dessus de tout petits yeux.

Qui a été le premier fondateur de la plus ancienne des trois églises d'ici, on ne saurait le dire, mais c'est, indubitablement, un homme de ce XIV^e siècle,

qui a donné, en Valachie aussi bien qu'en Moldavie, les plus belles œuvres d'architecture religieuse, dans le plus petit espace et, sans doute, les choses les plus originales de l'art de construire chez les Roumains. La dalle commémorative du fondateur s'est effondrée et détruite, si, par hasard, elle n'a pas été emmurée quelque part, dans le désordre des réparations qui ont suivi¹. Néanmoins, la chronique du pays dit : « Vlad-Vodă Țepeș. Celui-ci a bâti la citadelle de Poenari et a bâti le saint monastère de Snagov ». Țepeș a bien pu être fondateur ici, tout comme Matei Basarab à Căldărușani, menant plus loin ce qu'un autre avait entamé ; car le monastère recevait déjà des dons de son prédécesseur Dan, fils de Mircea. L'ancien bâtisseur semble avoir été un boyard, ou peut-être le prince lui-même, du temps de Mircea. L'endroit était bon pour la défense aussi, lorsqu'on levait les ponts, car les envahisseurs, dépourvus de barques, après la fuite des pêcheurs du monastère, se trouvaient devant les murs, épais et hauts, sur la pierre desquels glissaient les eaux lisses, aux fonds profonds et limoneux. C'est peut-être ici que se sont abritées les femmes des boyards et leurs enfants, lorsque le sultan Mohamed II est venu en personne voir quelle espèce de courageux gaillards poussaient dans ce sol sauvage.

Si Țepeș a habité ici, le sang a dû nécessairement couler, car le sang était pour ce tyran tel le vin vieux, qui réchauffe le cœur et accélère le cours des pensées. Sis à proximité de Bucarest, le monastère a accueilli, de temps en temps, des corps de grands boyards, car on le considérait un lieu d'ensevelissement de choix. C'est ainsi qu'y reposèrent, l'un après l'autre — avec l'aide des bourreaux de Mircea Ciobanul et de son fils Alexandre — tous les fils du postelnic Dragomir et de sa femme Marga, près d'anciens boyards du temps de Neagoe : Pârvul de Craïova, le grand vornic et le logothète Jean, devenu par pénitence un pieux moine. Après l'exécution du premier fils, la mère, brisée par la douleur, abandonna les vains plaisirs du monde et revêtit le deuil définitif des moniales, s'appelant désormais « sœur Euphrosyne ». Elle prit soin que chacun de ses fils bien-aimés fut recouvert, selon la tradition, d'une pierre tombale joliment gravée, où elle fit inscrire — sans aucune lamentation — la manière de la mort. Puis, au bout d'un certain temps, la vieille religieuse — qui n'avait pas permis de faire graver sur sa tombe le moment de son départ vers les siens, qu'elle désirait ardemment rejoindre — mourut en souriant, car il lui aura semblé apercevoir, à travers les brumes de la fin humaine, l'éclat de la joyeuse rencontre avec ses fils, fauchés pendant leur audacieuse jeunesse. Elle se coucha aux pieds des quatre jeunes morts, tel une servante toute prête à s'éveiller et à aider celui qui souffre. Sa dalle, mince et étroite, rappelle seulement que là repose, enfin,

¹ Une dalle fut trouvée; elle doit avoir été placée là en souvenir de la réparation faite par Brâncoveanu.

« une mère endolorie jusqu'à la mort », une mère dont les quatre fils ont été décapités, et une religieuse ¹.

Quelques jours après le massacre des turcs à Bucarest, Michel le Brave enrichit, lui aussi, d'un corps décapité, le caveau de Snagov. Les gens du prince transportèrent les restes sanglants de Dima, ex-stolnic sous Ștefan-Vodă Surdul (Etienne le Sourd) et traître envers le nouveau prince.

Puis le calme se fit dans le pays et le monastère ne reçut plus de pareils dons princiers. Il avait un peu vieilli, depuis l'époque de Mircea à celle de Mathieu Basarab, qui lui donna un rival en Căldărușani, qui n'avait été jusqu-là qu'un ermitage au milieu de la plaine. L'édifice tragique de Țepeș et de Mircea Ciobanul, le fier monastère princier, pour lequel on avait prélevé la dime sur tant de domaines et mis à part l'argent de la douane de Prahova et de celle de Brăila, vit passer ailleurs la chance des protections et des dons.

Mais un jour vint, où Snagov, qui avait reçu les morts tombés ailleurs par le courroux princier, fut de nouveau le théâtre d'un crime par ordre du souverain. Grigore-Vodă Ghica soupçonnait le postelnic Constantin Cantacuzène, vieillard d'environ soixante-dix ans, célèbre par sa richesse, sa bonté et son érudition, de vouloir lui saper le trône. La garde alla pendant la nuit, un samedi vers dimanche, et le prit dans son lit. Entre les fusils, le captif fut emmené en carosse à Snagov, où la barque du monastère le reçut pour le passer vers la mort. Le lendemain, le vieillard écouta, à genoux, la messe, comme celui qui sait dans quelle voie il est engagé et combien proche est le but. Il se confessa et reçut la communion devant l'autel, qui n'a plus rien gardé des trésors d'art d'antan. Là où, aujourd'hui, des fleurs jaunes d'une richesse rayonnante ont le bonheur de jouir de la chaleur du printemps, s'élevaient les murs où les moines avaient leurs cellules, et les hôtes, des chambres d'accueil, dont ils gardaient un souvenir reconnaissant. Ces constructions entouraient une cour intérieure pavée de pierre où se trouvaient deux petites églises, celle de l'Annonciation et celle la Dormition ², ainsi que le réfectoire du monastère. Vers le soir, lorsque le dîner approchait, auquel il n'allait plus participer, le grand postelnic fut pendu à un pilier, le 20 décembre 1662; le nœud se resserra et la tête se pencha sur la poitrine, pendant que les cloches sonnaient le glas des morts.

La bière fut déposée dans l'église sous les dalles de laquelle reposaient les sacrifiés des anciens princes, les traîtres d'un autre temps et ceux que leur perte avait fait mourir de douleur. La fille d'un souverain, Ilinca, la vieille épouse du

¹ Lors d'une réparation qui a doté l'îlot d'une ridicule et inhabitée maison paroissiale, la brique qui parlait d'une telle douleur a été détruite ou volée ! (1916).

² Voir plus haut les observations sur la peinture. Le témoignage est celui de Paul d'Alep, datant du milieu du XVII^e siècle. Une pierre apportée d'ailleurs dans l'église actuelle indique le fait qu'en 1588, le Métropolitte Serafim a érigé l'église de l'Annonciation. Toutefois, sa pierre tombale se trouve actuellement de ce côté-ci.

vieux postelnic et tous ses fils, au nombre de six, obtinrent la permission de reprendre leur mort. Tous les six ont tenu dans cet espace étroit, près de leur père, couché sur l'oreiller du sommeil sans trouble, et près de la mère agenouillée. On a l'impression de les voir sur les dalles, au-dessus des squelettes sans tête: Drăghici, destiné à mourir de la peste; Șerban qui allait régner et mourir jeune, soupçonné d'avoir été empoisonné; Constantin, qui allait également être étranglé, à la forteresse des Sept tours, à Constantinople; Michel, dont la tête légère tombera à Andrinople par le même courroux turc; Mathieu et Iordaki, qui furent cueillis en pleine jeunesse par une mort aimable, qui sourit aux jeunes gens comme une bien-aimée. Et des barques traversent ensuite le lac, portant sur la rive d'en amont, vers Ploiești, vers le monastère de Mărgineni, la bière recouverte de tissus précieux, et le cortège de l'enterrement.

Que de choses changent devant les murailles dépourvues de compréhension ! Encore trente années de passées, et Snagov, endeuillé par tant de souvenirs, est à présent un essaim de laborieuses abeilles. Un étranger est arrivé, venant de loin, de très loin, là où les roches fendent la terre et des sources échevelées jaillissent avec des éclats de pierre dans leurs ondes folles, où il n'y a pas de larges horizons, d'un vert aimable et d'un or pur, sous le ciel bleu, où le lac ne frémit pas d'aise sous les hauts roseaux. Anthime d'Ibérie était un maître du sermon, un maître de la plume, un maître de l'impression, un maître du pinceau, un cœur pur et une volonté inaltérable. Constantin Brâncoveanu, ce prince renommé par ses bienfaits, l'a reçu comme on reçoit un ambassadeur céleste, et lui a confié Snagov. Tout changea dans l'intérieur, aussi bien qu'entre les bornes du manastère: la terre augmenta sa production, les gens accomplirent mieux leurs devoirs et, mieux que tous, Anthime lui-même. Dans ses cellules les beaux caractères, peints et coulés par lui, s'ordonnèrent dans les formes et imprimèrent sur le papier des livres pour la messe, des livres de directives de vie. Tenez, là où se chauffe le lézard vert, sur les briques brûlantes, a dû souvent s'asseoir le révérend père, dans un fauteuil que toujours lui a dû embellir de reliefs, et admirer le coucher du soleil, reflété dans l'eau tranquille. Le souper s'est achevé, les moines retirés dans leurs cellules s'apprêtent au repos, qui sera bien vite interrompu par le mystérieux office de minuit; les garçons de fermes conduisent, sur la rive d'en face, le bétail qui rentre à l'abri, avec un long meuglement d'appel; leurs cris se répondent d'un sentier à l'autre. Parmi les saules, s'élève la fumée bleuâtre de la « mămăliga » du soir et une flûte champêtre envoie ses sons depuis une bergerie. Le soleil a dépassé le seuil qui, pour nous, est la nuit et ses derniers rayons, tout rouges sur le ciel, s'adoucissent, rosissant l'eau du lac paisible. Anthime contemple, les yeux humides, cette beauté qui envahit son âme entière, son âme de poète, à résonnances multiples. Il se lève et se signe, pour rendre grâce et bénir, en même temps.

Anthime fut élevé au rang de métropolitain et les jours heureux de Snagov s'en allèrent avec lui. Ce très ancien monastère tomba entre les mains des moines grecs. Le nombre de ses habitants baissa parce que leur nourriture ne devait pas diminuer les revenus des Lieux saints; les cellules se ruinèrent, l'église, pareillement, jusqu'à ce qu'on fit des réparations — d'une manière qui semblait inadéquate avant les dernières découvertes et constatations.

Cette fille légitime de l'extorsion par l'entremise des moines grecs, que fut la sécularisation, mena les choses plus loin. A la place du voleur vêtu du manteau de prélat venu pour s'offrir les plaisirs du ventre et la satisfaction des tas d'or, vint à présent le voleur en costume de détenu, enfermé pour expier ses péchés par une vie de réclusion. Un pont mouvant réunit les rives, pour les besoins de la prison. Une fois, ce pont laissa couler dans les profondeurs tout un convoi de ce genre, que les chaînes entraînaient au fond. Une croix de bois sur le rivage désigne où gisent — pardonnés à cette heure — ceux que les hommes — qui ne peuvent pardonner — avaient punis. L'église contenait encore de vieux trésors: mais ceux-ci furent enlevés, lorsque la ruine menaça de l'effondrer sur le prêtre et ses fidèles. Les murs d'alentour eurent un sort encore pire: la prison fut transférée ailleurs et la bâtisse qu'elle avait profanée fut démolie. La restauration de Snagov fut effectuée dernièrement, par le nouvel établissement: la Maison de l'Eglise. Néanmoins, à l'intérieur et tout autour, la solitude — qui est notre héritage à tous — n'a pas été encore évincée de ses droits.

1905

România, cum era pînă la 1918, Bucarest, I, 1939, pp. 366— 374.

[L'ART DES INDIENS D'AMÉRIQUE]

J'ai passé à côté du rouge édifice vide, de vastes proportions, qui est le Musée Metropolitan. Au bout de notre course se trouve un autre complexe d'édifices ayant la même destination.

Ce ne sont pas des musées de l'Etat ou de la commune. Chacun de ces musées a un autre caractère, une autre origine et d'autres revenus. L'un doit son existence à la Société de Géographie, l'autre à une société espagnole et le troisième est consacré — par une certaine organisation sans doute — à la connaissance de l'ancienne vie des Indiens.

Ici se trouve, sur trois étages, un musée, trésor de documents ayant trait à de longs siècles d'activité sur tous les terrains d'une grande, vigoureuse et intelligente race humaine. L'idée qu'ils donnent de sa capacité, de sa vocation et de ses possibilités est des plus élevées. On a affaire à des développements d'adresse artistique et technique, d'où aurait pu jaillir l'une des plus triomphantes civilisations du monde. Le sentiment de sincère, de profonde admiration s'associe à celui de regret, car les circonstances historiques ont transformé cette race si douée en une malheureuse troupe de vaincus, refoulés dans les déserts de l'Ouest, dépossédés de leurs terres qui ont bu leur sang, renfermés dans des «réserves», en tant que derniers représentants d'une espèce de bestiaux, destinée à disparaître dans la sauvagerie et l'abandon.

C'est dommage que ces trésors, dont je dois parler plus amplement, sont présentés au hasard des vitrines, sans être séparés en raison des catégories naturelles, des matériaux et de la technique ! Ou mieux encore, en raison de la région, bien déterminée, à laquelle ils appartiennent, d'après les courants dont ils font partie, d'après l'âge auquel ils appartiennent quant à la ligne et à la couleur.

En dépit de ce pittoresque désordre, tâchons de rétablir les différences.

A la base, au fond, dans les régions du Nord et de l'Ouest, telle l'Alaska, les restes — pénétrant fort avant dans l'époque moderne — d'une très ancienne civilisation de la pierre, de la simple pierre taillée, qui demeure au bout des piques de la classe des guerriers. Ni adresse, ni souci de beauté.

Mais à côté, on peut voir des objets en fer, qui prouvent une civilisation beaucoup plus avancée, qui appartient, sans doute, à d'autres tribus et à une autre époque. Les marteaux massifs sont une tout autre arme que ces simples pointes de silex martelé.

Pour arriver à l'art, il faut que la religion s'y mêle. Cette étrange et sombre religion de caprices et de mystères, de monstres grimaçants et de suggestions bizarres, d'incantations et de sortilèges, d'un peuple dont l'esprit est autrement construit que celui du plus superstitieux d'entre nous. C'est de là que viennent les piliers des portes-cochères, grossièrement taillés dans le bois brun ou noir, portant un monstre humain, qui chevauche un autre, et l'écrase; des yeux bombés, tels ceux de quelque colossal insecte, des bouches ouvertes pour proférer des incantations qu'on n'entend pas. De là, les animaux desséchés, les tristes têtes d'aigles, dépourvues de chair, des mèches de cheveux noirs attachées à la peau jaune, toute fleurie de perles multicolores. De là, les masques de stupéfaction et d'horreur, destinés à glacer l'ennemi qui n'en a pas, et à donner encore plus de courage au guerrier qui attaque. De là, les figures et figurines accroupies, difformes, aux casques à étages, aux vêtements ouvragés et pleins de toutes sortes d'entortillements.

De là les scènes aux sens indéchiffrables, où se mêlent des corps humains contorsionnés et des symboles stylisés, dans un pêle-mêle d'un grand effet décoratif. De là, les vases de la vallée du Mississipi, qui reproduisent le visage tatoué ou déchiré de blessures, de l'ennemi mort, aux yeux douloureusement fermés.

La guerre, la gloire et la magnificence des chefs, l'orgueil d'une classe dominante, toujours en état de guerre, exigent certains insignes. D'où, shakos extravagants, couronnes de plumes de perroquets, des mantes en cuir ou en plumes mélangées, toutes espèces d'ornements en perles de couleur.

Toutefois, le sentiment de la beauté, l'instinct de l'art, s'y sont mis sans autres incitations et ont créé des œuvres qui attirent et forcent l'admiration. Tous les matériaux y ont été employés: ces perles offrant toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, les débris de coquillages qui reflètent toutes les nuances, les fragments de pyrite aux éclats de pierres précieuses, qui prêtent des yeux aux figures d'animaux et émaillent les vêtements de parade des soldats, l'albâtre d'où se détachent des reliefs d'une variété infinie, bosses grenues, la peau de l'animal — apprêtée parfois de façon d'en obtenir une membrane blanche d'une finesse extraordinaire, — la poterie de toutes formes, jusqu'aux longs cols des grands vases rituels.

Les principes de cet art, qui s'étend depuis les glaciers du Nord jusqu'aux chaleurs tropicales du Mexique et du Guatemala et jusqu'aux hautes vallées du Pérou, sont différents. Les uns appartiennent à la direction linéaire, abstraite, stylisée, géométrique, que nous connaissons si bien de chez nous. Tels les dessins d'une rare délicatesse, que l'on voit sur les vêtements fourrés du Canada, ressemblant à ceux de Sibérie et de toute la région qui lui cor-

respond en Europe. De même, les chemises de laine de chèvre des Indiens de l'Alaska, sur lesquelles la feuille se transforme en lignes et, près d'elle, l'œil humain, offrant différentes expressions, ou la figure elle-même, portant les deux yeux, le nez épaté et la bouche montrant ses dents, lignes analogues à celles de certain vase du Pérou « préhistorique », sur lequel on voit la figure humaine reproduite dans ses traits, à peine modifiés par la stylisation. Et encore, les magnifiques pots du Chihuahua, toujours au Mexique, avec le mélange de rhombes, de ronds pointillés, de colimaçons entortillés, de figures humaines soumises à la même opération de réduction linéaire que chez les habitants du rude Alaska.

D'autres fois, cependant, la réalité caricaturale prend la place de cette réduction à l'abstrait géométrique. Des êtres humains dans des attitudes crispées, accroupis, ricanant sont mêlés à des oiseaux, à des bêtes inexistantes comme sur ce vase du Honduras (Yascaran), ou sur ceux trouvés à San Salvador.

Une troisième catégorie présente, comme dans certains dessins des cavernes franco-espagnoles, outre l'ornement géométrique, des animaux, des cerfs (Nouveau-Mexique), dans le corps desquels se retrouve, cependant, le même ornement. Jusqu'à ce qu'on arrive à représenter l'animal lui-même, comme au Pérou, sur d'autres vases.

On rencontre toujours un extraordinaire sens de la décoration qui atteint parfois une perfection étonnante. C'est ainsi que, sur le tapis péruvien, se mêlent de façon inextricable, en plusieurs registres, la fleur, l'oiseau, le singe, de vagues figures humaines; tous se poursuivent, s'attrapent, s'enchevêtrent, en se transformant en une seule vague. Jamais l'imagination humaine n'a pu produire quelque chose de plus parfaitement harmonisé.

Le mouvement ne peut pas être mieux saisi que par ces gens qui vivent en lui et par lui. Dans l'ornementation de certains vêtements fourrés, les combats sont rendus avec une vérité unique. Toutes les manières de monter et de combattre à cheval sont saisies et reproduites avec une exactitude parfaite. On s'étonne de voir que tel geste soit aussi possible. Des corps penchés sur la crinière des chevaux, allongés par l'élan, d'autres qui se retournent, en selle, pour lancer la flèche ou piquer avec leur lance, des corps qui s'abandonnent aux embrassements de la mort. Dans tel dessin moderne, de simples hachures noires rendent l'agitation des courses. Ce qui plaît le plus dans des dessins qui datent de quelques décennies, d'un naturalisme naïf, représentant la vie de la tribu devant la tente, c'est le geste fugitif surpris dans toute sa force d'expression.

Et le goût pour la couleur, vue sous un autre soleil, par ces yeux admirables accoutumés au guet, à la surveillance, à la veille et à la poursuite . . . Les mariages les plus audacieux des couleurs les plus claires: des tâches vert clair dans du rouge bordé de noir; du vert associé au blanc et au rouge, un jaune pareil aux plumes des oiseaux, scintillant comme une étincelle de soleil . . .

America și Romîniî din America, Vălenii de Munte, 1930, pp. 20—23.

LA MER — TELLE QUE JE L'AI CONNUE

Dans un des cycles organisés pour l'instruction du public sur certains problèmes bien définis, on me demande de parler de la mer, sujet qui sera traité par d'autres orateurs aussi, chacun au point de vue de ses connaissances, de son expérience et de ses dispositions.

La mer, en soi, je la connais dans bien d'endroits et depuis une époque très éloignée, c'est-à-dire depuis mes premières années de jeunesse, lorsque, sans connaître la mer qui baigne nos rivages et que j'allais connaître bien plus tard, j'ai dû faire d'autres voyages, dans l'Occident éloigné; là-bas, au lieu des flots bleus de l'Adriatique et de la Méditerranée, que je ne suis parvenu à connaître que plus tard, et de la mer d'acier, au-dessus de laquelle descend l'ombre ténébreuse du vieux Pont, et qui longe les rives de notre Dobroudja, j'ai pu connaître cette partie de l'Océan qui, en séparant la Grande-Bretagne de la France, porte ses flots agités entre les deux détroits qui la ferment. Une mer qui a perdu son caractère d'étendue, avec tout ce que cet horizon peut offrir à la plus large des imaginations humaines, devenant une sorte d'allée commerciale, où les voyageurs, fatigués par l'agitation saccadée des vagues, n'ont d'autre préoccupation que de guetter impatientement l'apparition de la côte embrumée de la Grande-Bretagne.

Mais le premier voyage italien et d'autres qui lui ont suivi, m'ont permis de connaître une autre mer — les deux mers, si différentes en ce qui concerne leur caractère et leur rôle, qui baignent les rives de l'Italie.

J'ai vu d'abord la mer vénitienne, si différente en sa profondeur, des parties proches de la Méditerranée, que j'allais connaître plus tard. Au Lido, qui de ce temps-là n'était qu'une île déserte, avec de rares baraques pour les soldats et quelques humbles masures de pêcheurs, on pouvait voir librement la large Adriatique, qui n'était pas bornée par les vilaines bâtisses d'aujourd'hui, élevées pour les étrangers venant de tous les coins du monde, cette mer souvent fouettée par un vent vif, venant des fonds de l'Istrie ou bien des rives de la Dalmatie, bordée elle aussi de pics dentelés. En deça du Lido, dans la région des lagunes, c'était tout à fait autre chose: une mer comme un lac, se

perdant dans les marécageuses étendues de la lagune morte, mais un lac d'un autre caractère que celui qui reflète dans son poli, la plupart du temps immobile, la beauté des ciels bleus, un lac vivant, en perpétuel mouvement, se renouvelant, se rafraîchissant, se nettoyant, tout comme l'éclat d'une flamme ou les palpitations du corps humain. Des bateaux à voiles venaient jusque dans le port de Venise; ils avaient été précédés autrefois par une tout autre puissance maritime, celle de la libre république vénitienne, maîtresse sur le continent d'en face et sur de lointaines îles orientales.

Ici, à Venise, la mer se retrouvait dans l'air même de la cité; à travers les canaux de la lagune, elle se glissait le long des palais recouverts du vert — si j'ose dire — cristallin tel celui d'une gemme, de la mousse adhérent au marbre. La mer se retrouvait également dans l'aspect du ciel, tellement changeant d'un jour à l'autre, depuis la clarté de cobalt des horizons orientaux, jusqu'à l'apparition des brumes qui s'élèvent du petit bois artificiel que forment les jardins. La mer était dans l'atmosphère salée, elle y était, ainsi qu'on le sent perpétuellement à Paris, contribuant à la vivacité nerveuse, incitant à la création, poussant les habitants à l'action, elle était dans l'électricité même de cet air tout à fait particulier, qui a fait des Venitiens, Italiens sans doute, mais aussi descendants des anciens Vénètes illyriques, autre chose que le type physique^e mais surtout moral, de l'Italien.

Une autre mer, de l'autre côté, la grande Méditerranée, baignant en même temps les côtes bénies de la Ligurie et de la Francie méridionale, qui constitue la plus grande beauté de la Catalogne, qui descend ensuite jusqu'aux rochers dénudés et rudes du désert africain et se continue, au-delà du détroit de Gibraltar, par les sierras désertes de l'Espagne.

Des hauteurs de Gênes, bâtie en immense place-forte, qui semble sortir du rocher qui lui sert d'assise, cette mer apparaît couverte du lacis des navires venant vers la laborieuse cité, un des centres de travail et l'un des grands dépôts des productions de l'Italie. Toutefois, ce littoral change à chaque moment de caractère.

Après les accueillantes beautés de la Ligurie, on aboutit à cette région languissante et malsaine, qui borde la Toscane, pour qu'après, dans un golfe paradisiaque, celui de Naples, la nature réunisse tous les charmes, sous un ciel tout souriant, qui prodigue à tout le monde le charme particulier d'une nature demeurée idyllique, en dépit de l'agglomération tellement dense d'une population à caractère grec, arabe et oriental, dont le pittoresque est incomparable.

Il m'a été donné, beaucoup plus tard, de connaître également le littoral de la Dalmatie. J'ai commencé par la partie septentrionale, d'où part, avec une terrible force, le vent du nord, secouant les navires sur la haute mer et bousculant les passants, qui s'accrochent parfois aux arbres où à quelque pointe de rocher. Sortant de ce Quarnero, les bateaux se faufilent parmi les nombreu-

ses îles rocheuses recouvertes d'une végétation méridionale, qui formaient l'ancien repaire des pirates d'antan, redoutés à Venise, auxquels s'est ajoutée, à un moment donné, la contribution de ces Uscoques et Morlaques, qui font partie de notre race, d'ailleurs.

Devant nous, surgissaient les splendeurs de la civilisation vénitienne, dans les églises, les vieux palais, jusqu'à cet immense abri de la retraite volontaire de Dioclétien, lequel, portant le nom du palais de jadis, Spalato, Split pour les Slaves, constitue toute une ville.

Ici, la côte conserve encore son âpreté et rappelle les combats, les pillages et les haines de jadis.

Plus loin, tout comme pour la côte tyrrhénienne de l'Italie, le caprice joyeux de la nature ouvre soudain un coin de beauté sereine, sous un ciel d'un bleu dont l'éclat est presque africain, le rivage lui-même étant recouvert d'herbes dures et laissant pousser des arbres aux fruits sacrés des pays torrides. Raguse, entourée de ses hautes murailles grises, aux portes dont le nom conserve encore, sur l'ancienne base illyrienne, la résonnance des harmonieuses syllabes grecques, semble plutôt une île indépendante, qu'un prolongement de cette rive balkanique, qui s'élève bientôt en une paroi de rochers gris et nus, vers le nid d'aigles des guerriers du Monténégro; et, à proximité des rochers albanais, qui abritent la même vie de guet, de combats et de pillage, tout au long des siècles, se tient Cattaro, amoncellement de maisons en pierre, placé au bord d'un golfe lequel — en plus petit et sans rien de ce que l'homme a pu y ajouter comme art et beauté — peut se comparer à la beauté du golfe de Naples.

Plus tard, me voilà navigant sur les flots toujours menaçants, d'un sévère éclat métallique et d'un bleu qui semble inanimé, des mers nordiques.

Je passe parmi les îles de l'archipel danois. M'arrêtant dans les creux de ce rivage étroit, qui pousse sa pointe vers le nord, j'avance jusque dans les régions qui abondent en lacs, les trois quarts de l'année entourés du blanc immaculé de la neige, qui envrahit la vision de pierre massive: la sévère civilisation politique militante de la capitale de la Suède.

Cependant qu'à une autre occasion, une toute autre mer, la rive occidentale de la même Péninsule scandinave, cette côte qui est mi-eau, mi-terre ferme, qui est toute flottement et vie paysanne, à travers ces fjords innombrables qui pénètrent la terre et s'y incorporent en quelque sorte, car la mer qui l'a trouvée, arrive à être à certain point l'esclave de ceux dans la maison de pierre desquels elle a voulu pénétrer. C'est à peine si l'on sent, dans le lointain, l'étendue sans bornes et pleine de furieuses surprises de l'océan recouvrant de ses immenses volumes d'eau ce qui fut autrefois tout un continent, les richesses à jamais ignorées de l'Atlantide, submergée dans la profondeur des siècles préhistoriques.

Ce n'est pas par le contact direct que je suis parvenu à connaître cet océan, mais, après cette insuffisante initiation à son caractère, que fut le canal de la Manche, tout à fait dominé par les deux rives qui l'étranglent, c'est par un lent passage vers l'Ouest, vers l'Ouest d'un nouveau monde, le long des côtes bien connues de l'Italie, avec l'éclat des phares épars dans la nuit de l'île d'Elbe, avec le souvenir de Napoléon et la vision, dans la lumière du lendemain, du rocher — percé d'autres militaires remplis de canons — du Gibraltar, avec la lointaine apparition d'une Afrique dénudée et triste, puis de ces îles dispersées des Açores, qui semblent en effet être, ainsi que leur nom signifie en portugais, une nuée d'oiseaux, d'aigles, qui se seraient arrêtés dans leur vol et se seraient immobilisés à la surface des flots.

Puis, à partir de là, à longueur de journée, des explosions de tempête, des vagues d'écume s'écoulant, avec des tremblements et des gémissements continuels de l'immense bateau qui est à la discrétion de la force éternellement agitée des vagues, sans toutefois perdre sa direction, jusqu'à cette côte hivernale de l'Amérique du Nord; là-bas, entre le vaste océan et entre l'élan follement audacieux des maisons, lesquelles, avec leurs soixante étages, visent les nuages, s'étend le chaos, en perpétuel mouvement, d'un des ports les plus fréquentés du monde, toute cette agitation de navires qui apportent de la prospérité au Nouveau York, à l'ancienne cité hollandaise, qui est devenue le centre de la race anglo-saxonne, y attirant les métèques de toute origine.

Néanmoins, une fois débarqué, la mer n'existe plus, à tel point la pierre bâtie, la rumeur humaine, le jet de la lumière et de l'électricité dominant tout.

Et enfin, une autre vision, avec le souvenir serein de laquelle je termine, m'est apparue sur cette même route américaine, sur cette côte du Pacifique que j'ai suivie, sans autre limitation humaine que quelques habitations éparses, ayant devant elles les îles achetées par des richards qui, tout en vendant de la gomme à mâcher, désirent apparaître aussi tels une espèce de Napoléon, dans leur Elbe américaine. Je suis parvenu jusqu'à l'ouverture méridionale des horizons bleus de San Francisco, jusqu'à cette Italie californienne, tellement différente de la vie dure qu'elle limite vers le Sud, et qui porte, dans tous les détails des bâtiments, dans tous ses souvenirs pittoresques, les traces de cette influence latine qui, comprenant et recouvrant, cachant la puissante base de la race rouge, domine, aujourd'hui encore, le Mexique.

Et c'est bien plus tard que, sur la vision de ce rivage de la Dobroudja que nous connaissons si peu et qui n'est pas compris uniquement dans l'illusion argentée de Balcic et dans le pittoresque tartaro-turc d'une pauvre race que le vent emporte aujourd'hui, que je suis parvenu à apprécier — évidemment non pas l'assaut de trivialité et de dévergondage des stations balnéaires, vilaine image du manque de pudeur de notre époque, mais, dans la solitude de Mangalia — j'ai donc apprécié la beauté des soirées qui s'achèvent dans une brume légère, le charme des lumières du fond du paysage, qui offrent la

vue d'un monde en marche, le plaisir de surprendre les lumières fugitives des barques des pêcheurs, qui charment, au moyen des flambeaux, leur proie des profondeurs; et, surtout, cette chose inoubliable qu'est, au point du jour encore frais, l'appel de l'étoile du matin, s'élevant soudain au fond du ciel à teintes violacées. C'est comme un éveil à la vie nouvelle, qui doit commencer pour les habitants des profondeurs, aussi bien que pour ceux qui, aujourd'hui, sur les ruines des cités helléniques, portent les seuls restes tristes et vulgaires d'une civilisation que nous n'avons su, jusqu'ici, ranimer.

Sfaturi pe intunerec, Conférences données à la Radio, II, 1936 — 1938, Bucarest, 1940, pp. 70—77.

OXFORD

Une invitation à Oxford ayant été adressée à plusieurs membres du Congrès d'histoire, j'eus l'occasion de découvrir un coin de Moyen Age; la piété, la discipline, l'esprit de fraternité et d'obéissance monastique se perpétuèrent entre les murs de ce cloître du savoir depuis les temps les plus reculés, au lendemain de la conquête normande.

Fuyant le bruit de Londres, on se trouve dans une petite ville quelconque annonçant déjà la campagne, le cœur apaisé, l'esprit joyeux. On y jouit de la vie patriarcale anglaise, paisible et pure, que le tumulte et la hâte de l'époque moderne n'ont pu chasser de partout, et qui survit à l'abri des vieux clochers pour accueillir l'étranger tout comme on faisait voici un siècle ou deux.

Cependant, franchi le seuil du premier collège, on entend se refermer derrière soi les antiques portes et l'on se sent enveloppé des sortilèges du passé. Une paix profonde règne dans la vaste cour pavée, égayée par ses fraîches pelouses, comme si, à deux pas de là, il n'y avait ni rues modernes, ni chemin de fer capable de nous transporter dans un monde différent, que cet univers-ci n'a jamais prévu — et pour cause — et que, d'ailleurs, il ne saurait guère apprécier.

Tout autour s'élèvent de sombres murs; par endroits, la pierre, attaquée par les pluies séculaires, s'effrite lentement sous la chaude lumière d'été; telles façades datent du XVIII^e siècle, telles autres du XVII^e, du XVI^e, voire du Moyen Age. D'étroits escaliers ténébreux, aux marches de pierre, semblent mener à quelque tour de guet, passent auprès de portes découpées dans la profondeur du mur, et l'on s'étonne, en les ouvrant, de se trouver dans une bibliothèque tapissée d'ouvrages modernes, dorés sur tranches, chez un jeune professeur. Les chambrettes des étudiants avoisinent les appartements des professeurs chevronnés et des suppléants; ce sont des nids de pierre meublés simplement d'un lit de camp, d'un bahut en guise d'armoire et d'un lavabo en métal. La fenêtre donne sur le toit de tuiles antiques rongées par une mousse multicolore.

A cette hauteur ne parvient qu'une rumeur confuse. Qui s'enhardirait a se glisser dans ces galeries ombreuses d'où s'enfuient, épouvantés, les rayons de soleil curieux d'apprendre ce qui peut bien se passer dans ces noirs abîmes de science et de religion sévère? Soudain, des sons d'une admirable gravité font trembler par leurs imposantes harmonies l'air humide, prisonnier des vénérables pierres. Le regard se pose sur les lignes élancées du clocher gothique, orné d'aiguilles et de fleurs, et sur les gueules grimaçantes des dragons de granit.

Plus tard, les volets fermés, les portes verrouillées, les lampes éteintes pour quelques heures dans les chambres d'études, on passe une nuit merveilleuse, comme enveloppé des silencieux mystères régnant dans les entrailles de la terre. En face, les ressorts en fer de l'horloge immortelle effeuillent les siècles à chaque son de cloche.

Nous nageons en plein Moyen Age ! Il est partout ; partout on le respecte, lors même que l'on procède à des rénovations indispensables, imposées par l'usure et par les besoins, impensables alors, de époque actuelle. Il est dans la chapelle de style normand, aux piliers trapus, massifs, simples, modestement ornés ; voici les tombeaux de ceux qui, jadis, foulèrent des dalles qui pour eux étaient nouvelles et qui les engageaient à combattre en faveur d'un idéal futur. On le retrouve sous les voûtes basses des bibliothèques où manuscrits et incunables semblent surgir des murs, dans les salles d'apparat ornées des portraits d'érudits et d'hommes d'Etat qui firent la gloire du collège, dans les réfectoires où, malgré la pénombre, on voit luire les reflets rougeâtres d'une bière forte et amère, servie dans des pichets anciens posés sur la vieille table en chêne. C'est encore le Moyen Age qui nous accueille dans l'appartement réservé au prince de Galles. Trois ou quatre fenêtres dominent l'entrée principale ; un couloir tout droit mène à la petite porte d'en haut, en longeant le cabinet occupé par le professeur qui est aussi une sentinelle. Lorsque, le soir venu, je pénétrai dans la grand-salle, je sentis le vent coulis s'engouffrer sous les voûtes et l'on entendait frissonner d'invisibles voiles grises à ces hauteurs plongées dans d'éternelles ténèbres ; c'était toujours le Moyen Age qui y mêlait à nos habits constellés de décorations, les robes rouges de nos hôtes. La cérémonie se déroula, hiératique, selon un rituel immuable, jusqu'à la noble apparition d'un vieillard maigre et sec, dont la voix expirante nous exposa, comme en se jouant, les théories les plus abstraites de philosophie, d'histoire et de statistique. Lord Morley — car c'était lui — semblait être venu tout exprès pour nous transmettre une expérience séculaire et nous enseigner la doctrine abritée par ces murs vénérables, lesquels atteignent à la sérénité du doute, d'un doute que rien ne saurait faire disparaître, mais qui n'épouvante pas non plus. Aussi ne fûmes-nous guère surpris lorsque, une demi-heure plus tard, nous entendîmes exécuter des airs du

temps d'Henri VIII et du siècle des Stuarts; non loin, dans quelque autre caveau consacré à la science, plongés dans les mêmes ténèbres, jeunes gens et jeunes filles alertes dansaient des danses ancestrales, sans se départir de leur sérieux, mais avec le sourire prévu par les sources.

Oxford ne fut pas le seul endroit où je me retrouvai en plein Moyen Age. Lorsqu'il m'arrive d'entendre la mélancolique mélodie qui, jadis, disait la joie de vivre d'une belle jeunesse, je revois les longs et sombres corridors des Archives, qui débouchaient sur des cours non moins ténébreuses; je les compare alors à l'hôtel de l'archevêque de Cantorbéry, où, de toutes parts, on se trouve exposé aux regards des ancêtres, fuyards, héros poignardés ou décapités — qui combattirent au prix des pires souffrances. A quelques marches plus bas que la salle où des gens venus de tous les coins du globe se voient offrir une collation de champagne accompagné de biscuits, l'étroite et massive chapelle résonne encore des paroles mémorables qu'y prononcèrent les grands hommes qui surent dominer leur époque et dont les cendres reposent aujourd'hui sous les dalles pesantes.

1913

Note de drum, s.l., 1913, pp. 59—63.

PARIS

.....

Qui n'a pas, chaque jour, chaque mois, chaque année, parcouru fiévreusement les quais de la Seine, en quête du beau livre, du bouquin rare, de l'autographe, d'une gravure égarée dans quelque caisse crasseuse fixée au mur par des crampons de fer, qui n'a pas, faute de moyens, et aussi pour le plaisir de marchander, poursuivi d'interminables conversations avec les étranges vendeurs — malheureuses sans âge que remplacent souvent des enfants trop sages pour avoir trop tôt connu la vie, personnages masculins extraordinaires par leur accoutrement, leur regard, leurs gestes, épaves d'innombrables naufrages — celui-là ignore une des grandes joies qu'offre Paris. Voici vingt ans, les quais de la Seine m'ont permis de composer une bibliothèque que j'ai, depuis, abandonnée à d'autres mains. Mais longtemps encore après mon départ, je soupirais après les surprises qu'ils me réservaient et les dons qu'ils dispensaient et, chaque nuit, mes rêves me transportaient parmi les hautes piles de livres dont le chaos plein de mystère était composé de la beauté et du savoir des siècles et des nations.

Et maintenant encore, tandis que souffle la bise glaciale et coupante et que le soleil darde ses cruels rayons, mes mains tremblantes caressent des objets dénués de toute valeur, des choses aussi que je n'eusse point rêvé découvrir là, des livres parlant de notre pays et de notre peuple, des écrits en langues étrangères, dont les auteurs — Dora d'Istria ! — sont nos compatriotes, des notes prises par des gens que j'ai connus. Oh, la magnifique récolte que l'on ferait en un mois, à augmenter le doux butin, et reconstituer lentement la vie filtrée en ces lieux !

Et les découvertes se poursuivent. Voici la grande et alerte statue de l'archange, voici le boulevard Saint-Michel, les cafés d'étudiants, les petits restaurants bon marché, les magasins d'antiquités où, pour trois sous, on acquiert des manuscrits uniques. La foule bariolée qui descend la pente, je ne l'ai jamais connue, je refuse de la connaître. Voilà les fragments de pierre derrière les barreaux de fer du Musée de Cluny qui loge des antiquités romaines,

des souvenirs de l'antique Lutèce, de ce Paris de l'époque des Normands qui s'élevait là, autour de l'église consacrée à Sainte Geneviève, sa patronne. A gauche, la Rue des Écoles où, lors de mon premier séjour, je logeais chez deux petites vieilles de nationalité douteuse; la chambre à côté de la mienne abritait les rendez-vous galants et hebdomadaires d'un vieillard, tandis que au-dessus de ma tête, des officiers grecs, venus à Paris pour y poursuivre leurs études, faisaient pleuvoir le plâtre blanc sur mon bureau en dansant avec leurs épouses au son du piano.

A cette époque, on était en train d'édifier la nouvelle Sorbonne devenue nécessaire par suite des nouvelles conditions de travail. Cependant, une aile de la vieille bâtisse, où tant d'esprits s'étaient consacrés à la recherche de la vérité, n'avait pas encore disparu, et nous étions quelques-uns à travailler, sans souci des diplômes, dans les salles de la bibliothèque mises à notre disposition par le vieux Duruy; nous travaillions parmi les piles de volumes venus du fond des siècles, à l'abri des vieux murs noirs et poreux par lesquels semble avoir coulé le savoir d'innombrables générations; les fenêtres étroites donnaient sur une cour toute de pierre, semblable à celles des collèges anglais, enveloppée d'une paix profonde, d'où montait un parfum de piété, d'honnêteté, de zèle modeste, qui trempait les âmes. C'est là que nous prêtions l'oreille à la voix toujours rêveuse de Gabriel Monod dont les lunettes voilaient la lassitude du regard; l'abbé Duchesne qui, très âgé, préside aujourd'hui aux destinées de l'École française de Rome, laissait libre cours à sa verve corrosive; Bémont dont nous avons la joie de fêter, cette année, le jubilé, et qui, retiré dans sa bibliothèque, fait preuve de plus de modestie qu'un débutant roumain, accompagnait du feu de son bon regard l'admirable précision de ses exposés.

Je voudrais retrouver l'entrée basse et sombre, les couloirs étroits, les marches de pierre des escaliers en colimaçon, où il faisait toujours si noir, les antiques pavés de briques usées. Je fais le tour des grands murs, et me voilà derechef devant la façade, ornée de figures symboliques, à côté du Collège de France où demeure vivant le souvenir de Claude Bernard et de Renan. Notre petite maison a disparu; elle a succombé — comme je ne tarderai pas à l'apprendre — sous les coups de pioche des démolisseurs, pour faire place à des salles bien claires qui abritent non moins de savoir, mais dont on a chassé les ombres accoutumées à l'indigence et aux ténèbres. A leurs cendres, jetées aux quatre vents, se mêlait un peu de mon âme.

Longeons cette rue bordée d'écoles aux grandes et vieilles traditions. Tout au fond, débouche la Rue du Cardinal Lemoine. Je n'ai que faire d'un guide et n'ai nul besoin de demander mon chemin. Mes vieux souvenirs me tirent par la manche, souvenirs où les joies et les peines se confondent. La voilà ! A gauche, le vieux mur d'angle; et l'arbrisseau qui étendait au-dessus

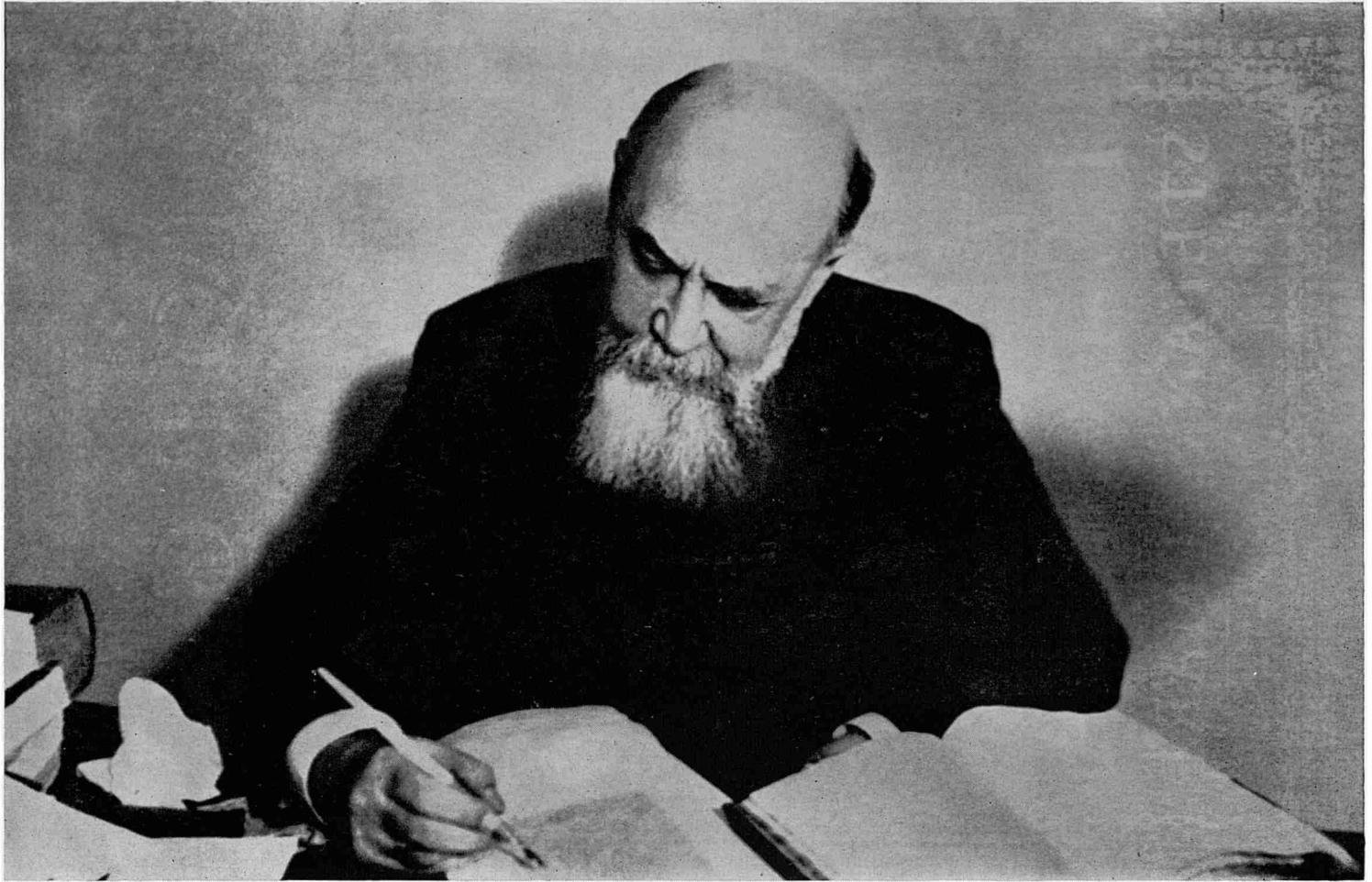
des pierres ses premières branches, curieuses de recueillir les échos du monde, qu'il a grandi ! Son ombre s'étend à présent sur toute la rue. Au premier étage du 28 bis, le balcon de pierre — le troisième, si je ne m'abuse — n'a plus la cage de canaris et d'oiseaux du Sénégal; les blancs rideaux, étincelants de jeunesse, ne pendent plus à la fenêtre. Rien n'est demeuré de ce qui fut, tout s'est évanoui, comme s'en sont allés mes vingt ans ! La vérité, la voilà : une journée triste et froide, traversée, par moments, des tièdes rayons des retrouvailles.

A l'autre bout, la grande bibliothèque où l'on se rendait, juché sur l'impériale des omnibus trainés par des chevaux si peu pressés que l'on pouvait se croire à la campagne. Aujourd'hui on voyage en omnibus électriques, on se fait secouer par le métro. La Bibliothèque Nationale, elle, n'a pas changé.

La cour silencieuse, la salle d'attente, le tricorne de l'employé chargé de contrôler les billets d'entrée et de sortie. Ah, si, pourtant quelque chose a changé : les fronts penchés sur les livres; les crânes lisses de jadis reposent maintenant sous trois pelletées de terre, tandis que les fronts dégarnis d'aujourd'hui portaient alors des boucles légères. Le bibliothécaire en chef, gros et gras, les joues vermeilles, la mine réjouie, n'est autre que le jeune homme timide, au regard incertain derrière ses lunettes, qui, penché sur les lettres à moitié effacées des manuscrits, débutait dans la carrière.

1913.

Note de drum, s.l., 1913, pp. 92—96.



Nicolae Iorga en 1940

I O R G A



I S T O R I A
LVI
S T E F A N C E L M A R E

ARLES

Quand d'Avignon on pousse vers le Midi, les champs changent rapidement d'apparence. Partout se dresse la pierre, partout d'immenses accumulations de toutes formes: mottes, ruines, iconostases, monstres aux aguets. L'horizon est envahi un instant par une foule de débris pierreux blancs, jaunes, rouges. Mais lorsque reparaissent peupliers et pins aux prises avec les hurlements du vent de la montagne, Tarascon s'étale largement avec les tuiles de ses toits et ses murs de pierre jaunâtre. Cette ville de belles proportions et non dépourvue de monuments intéressants ne méritait pas de voir son nom attaché par Alphonse Daudet aux aventures ridicules de ce « provincial » hâbleur qu'est Tartarin.

La nuit venue, nous gagnons Arles en un quart d'heure. Le Rhône est labouré par un vent cruel qui fait surgir une vague énorme et désespérée de l'épaisse frondaison et des hautes herbes d'alentour.

Arles ne possède pas seulement de grandioses et puissants monuments romains: c'est la Ville elle-même qui, établie à jamais en ces lieux, y poursuit son existence. On se trouve ici sur le sol classique; ses caractères fonciers déterminent à la fois les formes — humaines et artistiques — de son évolution ultérieure et le matériau qui servit aux constructions ultérieures.

Marseille, dit-on, y essaya une colonie: Théliné. De nos jours encore, le type bien connu et tant vanté de l'Arlésienne révèle un certain éclat doré, un profil à la ligne trop droite, une rondeur de cou qui ne sont pas vraiment de Rome. Mais lorsque Rome vint fonder en face une colonie sur un ancien établissement gallo-ligure, elle la marqua de son empreinte — et de quelle empreinte!

Le matériau lui fut fourni par la pierre, et la pierre est partout, forte, blanche, apparentée au marbre. Sous l'Empire, on construisit un forum dont ne subsistent plus que deux colonnes corinthiennes sommées d'un fragment de fronton et enchassées dans le mur d'un ancien palais devenu hôtel de luxe. L'amphithéâtre, avec ses vingt mille places le plus vaste de toute la Gaule fut, par la suite, transformé en château-fort; de ses pierres on construisit les

maisons alentour. Ses marches sont parfaitement conservées et l'on n'a pas mutilé le cercle intérieur auquel conduisent les nombreux couloirs latéraux. Pour satisfaire un public méridional, curieux d'émotions fortes, on tenta naguère d'y livrer des courses de taureaux, et l'on peut encore y voir les barrières de bois rouges dressées à cet effet. Le théâtre, très vaste, présente un amphithéâtre intact, tandis que la scène n'est plus indiquée que par deux belles colonnes de marbre de couleur. C'est là que fut découverte la fameuse Vénus d'Arles qui, au XVII^e siècle, se vit doter de mains, de boucles et de rubans dont elle n'avait, d'ailleurs, que faire pour être l'une des incarnations les plus séduisantes de la beauté antique. A l'amphithéâtre, le Musée emprunta la *meta* que contournaient les chars de course dont elle garde l'image, et au théâtre, un autel consacré à Apollon qui est une de ses pièces les plus précieuses. Enfin, plusieurs maisons près du Rhône, aujourd'hui démolies, ont conservé des vestiges importants des thermes.

Les murs gallo-romains, édifiés sur un sol pierreux qui présente lui-même des aspects de construction, entourent la cité qui n'a jamais vraiment débordé son enceinte. Hors les murs, une « Via Appia » de proportions réduites aligne ses nombreux tombeaux. De nos jours survivent des pierres où reposaient les morts de jadis et le nom des Champs Elysées sous sa forme actuelle d'Alyscamps. Par la suite, plusieurs potentats s'emparèrent de ces sarcophages de pierre noire dont ils voulaient orner leurs maisons de campagne; voici quatre cents ans, dit-on, un convoi entier sombra dans le Rhône comme si les eaux avaient voulu attirer dans leurs profondeurs la dernière demeure de ceux qui avaient vu frissonner les ondes d'antan. Par endroit, toutefois, on rencontre un monument admirablement conservé; au XVII^e siècle, lorsque la ville fut ravagée par la peste, elle n'était pas beaucoup différente; le couvent St. Honorat, auquel aboutit l'allée et dont la cour abrite un grand nombre de tombeaux, fut, sans doute, construit avec des pierres arrachées à cette nécropole à ciel ouvert, réchauffée par les rayons de soleil et fouettée par le mistral.

C'est au « Musée Lapidaire » que sont conservés actuellement les plus beaux de ces monuments. Tel sarcophage raconte la cueillette des olives, de même que les fresques d'Avignon détaillent les travaux quotidiens au XIV^e siècle; ailleurs, nous voyons des musiciens jouer de plusieurs instruments. Des parents affectueux pleurent Chrysogone, leur fille innocente et tant désirée (*desideratissima* et *innocentissima*), âgée de trois ans à peine. Le nom est grec; il en est d'autres non moins fréquents: Zosimus, Trophimus, etc. Les personnes qui, pleurant leurs morts, ornent d'inscriptions les sarcophages de marbre et de pierre, sont brouillées avec la grammaire et confondent le datif avec l'accusatif; parfois nous découvrons un vice de prononciation.

Un grand nombre de tombes sont chrétiennes. On y voit le Christ, les pieds posés sur un tabouret, les apôtres couronnés par une main entourée de

nuages, la fille de Jaïr rappelée à la vie par le Sauveur. L'empereur Constantin II ayant longtemps séjourné à Arles et un grand C dominant la scène, on attribue à ce prince le sarcophage orné de portraits d'apôtres; les thermes au pied desquels coule le fleuve auraient été son palais. Un buste d'enfant, croit-on, le représente. On attachait à la colonne de pierre qui lui était consacrée les cordages des vaisseaux. Une sépulture antique a pour couvercle celui qui, au V^e siècle, recouvrait les restes de l'évêque Hilarius; un Roumain notera avec intérêt que ce prélat est qualifié de *antistes sacrosanctae legis*, d'où il ressort que la confusion des deux substantifs (*lex et religio*) comme en roumain, constituait, à une certaine époque, un phénomène linguistique général en latin.

Les mosaïques du Musée, enfin, témoignent des trésors dont la cité regorgeait dans l'Antiquité; l'une, représentant l'enlèvement d'Europe, est d'une beauté particulière. Non loin d'Arles, à Trinquette, on continue de découvrir des objets intéressants sur les lieux d'une ancienne colonie fondée par Néron, légat militaire.

Conquise par les Wisigoths au début du V^e siècle et considérée comme une de leurs capitales, Arles devint plus tard une possession des Francs. Mais, lors du démembrement de la monarchie chrétienne de Charlemagne, la capitale de l'ancienne « Province » se refusa à se soumettre à un roi d'Ile-de-France. Elle se considéra d'abord une Bourgogne méridionale, « cisjurane », avant d'oser constituer une organisation politique distincte, portant son propre nom. On vit ainsi jusque vers le milieu du XII^e siècle, en dépit des vicissitudes générales, subsister une forme royale, un « pays » habité par un vrai peuple, distinct de ses voisins.

Le roi parti, l'évêque demeura. Sur les lieux où avait prêché saint Trophime (encore un nom grec !) et où se trouvaient, sans doute, son puits et sa crypte, il fit élever au XI^e siècle une admirable cathédrale consacrée au prédicateur et achevée au XII^e siècle. La parfaite simplicité de la façade fait contraste avec l'extraordinaire richesse du portail: anges voletant sous les voussures, sages confortablement installés dans leur sainteté, bienheureux sortis victorieux de l'épreuve du Jugement dernier, damnés enchaînés les uns aux autres par leurs péchés. Dans leurs cadres de pierre, des personnages de haute taille montent la garde au pied du portail.

Le maître-autel et, à gauche, l'autel d'une chapelle latérale, ne sont autre chose que les couvercles sculptés de sarcophages romains antérieurs à l'ère chrétienne.

Pénétrons maintenant par une porte latérale dans le vieux cloître justement fameux, pour admirer les riches chapiteaux, romans d'un côté, gothiques de l'autre. Au-dessus de l'édifice, proche du centre de la cité romaine, s'élève une humble tour qui échappe au regard quand on traverse la place.

Rien de tout cela — basilique, portail aux étranges figures sculptées, petite tour — n'aurait de quoi surprendre un Romain du siècle des Antonins; celui-ci connaissait l'art et la technique, et il était capable de faire beaucoup mieux. Les innovations dont témoignent les chapiteaux sont le pendant de ce que réalisaient en ce domaine les Byzantins, si « Romains » par les origines et les caractères de leur art. Issues du même tronc, les deux branches présentent de fortes ressemblances. Il fallut les Croisades et les suggestions d'une autre époque, et peut-être aussi la découverte d'un audacieux, pour que l'Occident abandonnât ces traditions.

Ce qu'Arles doit aux époques plus récentes — son Hôtel-de-Ville, par exemple — paraît dénué d'intérêt. Dans cette ville, ainsi qu'en tant d'autres villes provençales, il y a, en effet, quelque chose de neuf; mais cela vient des environs, des prairies où, l'été venu, résonne la chanson stridente des cigales, symboles vivants de la poésie provençale, des bosquets de citronniers, des fourrés de pins et d'épicéas qui bordent la route et séparent les champs, des maisons recouvertes de tuiles où se perpétuent d'antiques traditions, des champs de Camargue où galopent les chevaux sauvages, des sentiers longés par les troupeaux de moutons et par la procession solennelle de mulets pomponnés à la mode d'Espagne.

Gardons-nous d'y voir uniquement l'élan d'une population dont la langue, tout ensemble caressante et forte, allie les sonorités italiennes à la grâce française, et dont les femmes portent coquettement une coiffe semblable au bonnet des doges de Venise, de cette Venise avec laquelle les relations ne manquèrent pas par la Grèce et par Rome; bordée d'un côté par les marchandes de volailles (comme en Roumanie, elles proposent dindes et pintades) et, de l'autre, par les marchandes des quatre-saisons, la grand-rue d'Arles résonne de l'agréable rumeur de cette population. Mais il y a encore autre chose, qui vient d'une lointaine source historique.

Le provençal a de glorieuses lettres de noblesse: au XII^e et XIII^e siècle, il fut la langue unique d'une poésie guerrière originale, créée par les troubadours dont la plupart, orgueilleux barons, jeunes ou vieux, résidaient dans les châteaux-forts dressés sur les hauteurs; il régnait au Limousin (où l'art religieux s'apparente à celui de la Provence), s'étendait en Aquitaine jusqu'à Toulouse et jusqu'aux Pyrénées, franchissait les montagnes, faisait la conquête du Piémont et du pays cisalpin occidental tout entier, envahissait la Catalogne espagnole; amis des Provençaux, bien souvent soumis à la même maison féodale, les Catalans apprirent, à leur tour, à transformer leur dialecte en musique.

Ce courant jaillit avec fougue et fut la source où s'abreuèrent les écrivains et les artistes, et surtout les poètes; mais à la disparition des deux personnalités principales, Frédéric (Frédéri en provençal) Mistral et Joseph Roumanille, il menaça de tarir. Ce dialecte avait donné naissance à une littéra-

ture originale, pleine de franchise, de couleur et — puisqu'il s'agit du provençal — d'harmonie. Retenons-en un poème très pur, *Miréio* de Mistral, lequel, traduit en français, fut d'autant plus vivement applaudi que l'on croyait à jamais révolue l'ère de la poésie épique.

A supposer qu'on quittât cette voie et que l'uniformité de la langue ne fût plus menacée, comme semblaient le craindre un certain nombre de patriotes, il resterait toujours ce grand amour qu'inspira l'originalité d'un pays au caractère extrêmement tranché. Je n'en veux pour preuve que deux des musées de la ville d'Arles. Le moins important des deux, consacré à la mémoire du sculpteur Réattu, possède, outre plusieurs toiles admirables, signées des plus grands maîtres, des portraits d'Arlésiennes du XVIII^e siècle, qui intéressent tout particulièrement par leurs coiffes, uniques en leur genre, et par la splendeur des vieux tissus à fleurs éclatantes. Des scènes représentent des coussettes du même XVIII^e siècle, si sages avec leurs grands yeux lumineux; les robes qu'elles sont en train de tailler ne sont, certes, pas plus jolies ou seyantes que celles portées par ces pauvres filles elles-mêmes.

Mistral et ses amis, qui se retrouvaient — et, si je ne m'abuse, continuent de se retrouver — en ces lieux pour parler de littérature, ont réuni de somptueuses collections dans un bel hôtel ancien. Le pays et la race s'y présentent sous tous leurs aspects et à toutes les époques, dans une profusion d'esquisses, de tableaux, d'objets divers. Deux toiles délicatement éclairées renvoient l'image de la vie quotidienne du Provençal: voici la chambre où, entourée de sa famille et de ses amies, une jeune accouchée reçoit les cadeaux traditionnels; là, vieux et jeunes, revêtus du costume de leur pays, participant au repas de famille, en compagnie d'un berger, aimablement accueilli, dont le chien se chauffe devant l'âtre.

În Franța. Drumuri ale unui istoric, Bucarest, 1922, pp. 150 — 158.

L'ESCURIAL

La façade de la fondation de Philippe n'a d'extraordinaire que ses énormes dimensions. Sévère, dépouillée de tout ornement — car, par suite des décisions du Concile de Trente, le catholicisme, ossifié, se défend de rêver ou de sourire — elle est, non point égayée, mais adoucie par la délicatesse d'expression des rois du « peuple élu », groupés (chacun avec l'histoire de sa vie rédigée en latin sur son socle) de part et d'autre d'un David impérial et d'un juvénile Salomon, ces premiers oints du Seigneur, dont les couronnes et les sceptres resplendent de dorures.

Une fois le seuil franchi, la signification de ce don fait, certes, à Dieu, mais, avant tout, à un orgueil inégalé à son époque, se révèle dans toute son évidence. La robustesse des arcs douloureusement tendus, les piliers trapus soutenant la coupole qui, du fait de la disproportion, ne produit pas un effet écrasant, le maître-autel de forme allongée, pauvrement entouré de peintures sur bois monotones et banales, tout prouve que l'on ne glorifie pas ici les traditions d'une nation; on n'y prépare pas davantage le cadre infini approprié aux prières les plus audacieuses; on n'invite pas les génies d'une époque singulièrement heureuse à élever un monument à la solidarité éternelle ou à immortaliser en une œuvre unique les tendances esthétiques empruntées à plusieurs pays soumis au même sceptre; ce qui se révèle ici à nos regards c'est la représentation authentique de l'empire des corps, qui est la monarchie des Habsbourg, et de l'empire des âmes, qui est la monarchie catholique. Toute originalité, toute grâce en sont bannies, car elles risqueraient de contrarier l'effet visé: la glorification du pouvoir suprême dans tous les domaines, dans toute sa plénitude théorique, dans son abstraction glaciale et pétrifiante.

Que de chapelles, mais quelle pauvreté d'ornements! Pour tout éclat, l'or des statues royales agenouillées de part et d'autre de l'autel, Charles devant Philippe, chacun accompagné des membres de sa famille. Les saints eux-mêmes, je le gage, seraient gênés auprès de cette splendeur imposante et souveraine. Un Christ tout blanc de Benvenuto Cellini est exilé dans un coin — mais quel extraordinaire mouvement dans le lent glissement du corps détaché de la

croix ! Dans ce grand espace glacé ne passe même pas le souffle des ambitions, qui n'auraient plus quoi poursuivre.

Aux époques où régnait une conception (relativement !) plus gaie de la vie, on n'était pas sans ressentir un malaise devant un si grand vide. On faisait feu de tout bois pour orner, alors; le dernier Habsbourg avait sous la main le fécond Luca Giordano. De bleus paradis s'étendent sur les plafonds; une mêlée de corps étincelants y forme des guirlandes; d'interminables processions déroulent leurs fastes attendrissants sur les murs de granit des galeries, qui dataient d'hier. On faisait travailler les artistes qu'on avait à sa disposition; ils donnaient des œuvres honnêtes, peu appréciées des connaisseurs, mais que les guides commentent longuement. Elles font songer à quelque vaporeuse sortie de bal jetée sur les massives épaules d'une Junon frisée qui se voit forcée de feindre la gaieté tandis que son regard conserve son imperturbable calme. L'absence de tous ces papillons multicolores ferait mieux ressortir le symbole en le rendant plus impressionnant.

Descendons les marches menant à la nécropole. Nous attendons un frisson. Il ne vient pas. L'église souterraine, qui est une crypte, est confiée aux soins des serviteurs de la monarchie actuelle; revêtus de livrées pompeuses, portées avec une incomparable dignité, ils guident le visiteur et fournissent les explications. Le tombeau de Charles-Quint? Serait-ce cette floraison de pierre qui témoigne du goût de l'admirable époque que domina ce Flamand vaillant, galant et facétieux? Le tombeau de Philippe? Des cascades de granit veillées par des sentinelles hautes et dures comme la volonté de ce monarque? Rien de tout cela. En échange, l'on y retrouve l'orgueil d'une époque qui, se refusant à admettre sa décadence, vivait dans l'illusion d'une royauté toujours égale à elle-même. Si, au moins, tout était dans ce goût français des Bourbons du XVIII^e siècle, à qui leurs liaisons dynastiques et politiques avec la Péninsule conféraient un peu de la grâce italienne! Mais cette restauration vaniteuse qui préluda à la lamentable « royauté constitutionnelle » des débuts du XIX^e siècle, fut l'œuvre d'hommes qui se ruinèrent en bronzes et marbres dorés pour bâtir une nécropole digne apparemment de monarques régnant des rives du Rhin aux côtes africaines et amassant l'or de l'Amérique soumise. Les Habsbourg relégués dans leurs tiroirs de porphyre, portant chacun une étiquette, sont classés par rayons; la reine Isabelle II et don Francisco, son époux, voisinent avec l'« Empereur » et son fils impérial. Les reines qui perpétuèrent la dynastie par des mâles issus de leur chair leur tiennent compagnie. Les ossements sont rangés, les uns auprès des autres, dans leurs tiroirs, et sortent, nets et propres, de ce « pourrissoir » que les terreurs du catholicisme baptisèrent du nom le plus humiliant pour l'orgueil humain. Seul Don Juan d'Autriche, le grand capitaine, repose dans un tombeau datant de son époque, avec un gisant sur la pierre tombale. Dans l'enfilade des salles funéraires s'alignent les sarcophages des reines sans postérité, des infants et des *niños reales*

anonymes; le plus beau des tombeaux est destiné à une princesse qui n'est pas encore « pourrie », pour employer le terme horrible et usuel. La gaucherie d'une grâce artificielle, à la mode de nos jours, s'est ingénieusement à meubler de tombeaux ces salons tout blancs que ne réussissent point à assombrir les maximes qui nous rappellent à chaque pas — comme si nous l'ignorions et que nous en éprouvions un certain plaisir, car leur sagesse est bien relative — que nous sommes des ombres passagères destinées à la même fin.

L'art, auquel l'ascétique fondateur se refusait à songer, fit son apparition le plus naturellement du monde dès que l'Italie et la Flandre répandirent à profusion des trésors destinés à embellir l'Espagne. Qui n'y trouve-t-on ! Luca Giordano y voisine avec les meilleurs morceaux du Tintoret. Une admirable *Cène* du Titien, illuminée par la divine sérénité du Sauveur, est entourée de petites peintures sur bois, naïves ou gauchement raides, venues des bords du Rhin. Les salles capitulaires, consacrées à l'art espagnol, sont ornées de scènes dramatiques représentant les supplices des martyrs, dues à « l'Espagnolet » Ribera ou des œuvres du « Grec » Theotokopoulos : saints aux corps émaciés, étirés, gestes étranges des mains aux doigts effilés, masques pensifs et tourmentés, ciels envahis de nuages sacrés d'une singulière complication, fruits d'une imagination prodigieusement riche. La bibliothèque où glissent des moines aux figures desséchées sous les capuchons noirs, renferme des trésors venus de tous les coins du monde : manuscrits du VI^e siècle ; gauches essais de composition du Haut Moyen Age ; ouvrages rhénans ornés de sentimentales miniatures bleues, agrémentées de personnages aux visages poupins et aux mentons allongés ; délicates efflorescences des pages de garde d'ouvrages français du XIV^e siècle ; miniatures espagnoles du siècle d'Isabelle avec à l'arrière plan une foule de notations subtiles ; superbes réminiscences antiques du Codex aureus d'Alphonse V, roi d'Aragon et de Naples ; manuscrits grecs copiés à l'intention du Philippe II par des calligraphes parmi lesquels on retrouve Jacques Diasorinos, un compagnon du prince roumain Despot ; ce Grec d'humble origine, qui vécut au XVI^e siècle, est connu de nos jours, sous le nom catholique et sacré de Santiago.

Le créateur et le maître de tant de splendeurs jouit-il enfin de l'éclat royal de la pourpre ? Bien peu en vérité ! L'« Allemand » glacial, mélancolique bourreau de travail, n'éprouvait la majesté de son état qu'en tant que symbole d'une idée. Nouveau pharaon, il sacrifia d'irremplaçables trésors et des milliers de vies humaines à cette pyramide moderne qu'est l'Escorial.

Mais nous voici arrivés aux appartements où ce monarque vécut, travailla et rendit l'âme à la suite d'une repoussante maladie. Quelques marches nous y conduisent. Dans les couloirs étroits et glacés montaient la garde les sentinelles flamandes vêtues de noir, les soldats espagnols dorés sur toutes les coutures, les jambes ornées de rubans. C'est là que se morfondaient les courtisans privés de tout spectacle de Cour ; partout des coffres en cuir de Cordoue

aux ors éteints. L'épINETTE aux petites touches blanches comme des dents de mort et qui appartient à Charles-Quint se trouve encore dans la chambre du roi, auprès de sa simple couche et d'un tabouret noir. Le cabinet de ce prince ne conserve plus que les tiroirs d'un meuble rehaussé de dorures et un guéridon chargé de livres dorés sur tranches, le titre imprimé sur la couverture. Un administrateur, qui était à la fois un comptable, un policier et un fonctionnaire. Au fond d'une alcôve, le lit d'agonie dont le seul luxe consiste en rideaux blasonnés, brodés de fil d'or. Des fenêtres étroites et rapprochées ont vue sur les montagnes onduleuses, pareilles à celle où Moïse se vit remettre les Tables de la Loi qu'on ne saurait transgresser.

Il n'est pas jusqu'au salon des Ambassadeurs, où avaient lieu les cérémonies officielles — dalles revêtues de cuir de Cordoue, tapisseries flamandes, lambris de porcelaine bleue de Talavera, trône modeste rehaussé de tissus précieux — qui ne proclame l'absence de toute ambition personnelle chez ce « serviteur de Dieu ». Pour ses dévotions, le plus humble des oratoires. Mais ouvre-t-on la porte, la maison du Seigneur apparaît dans son immensité traversée du chant des moines. Vêtu de drap d'or, Charles-Quint domine l'horizon.

Dépourvus de puissance, de capacité d'action et de prestige, les Bourbons venus de Versailles s'accommodèrent mal de cette touchante « misère ». De vastes appartements furent aménagés et desservis par des couloirs où l'assaut de Grenade voisinait avec la victoire de Saint-Quentin. Les scènes de bataille de Wouwerman et les tableaux de genre de Teniers servirent de cartons pour les tapisseries, et l'on chargea Goya de fixer la vie de son siècle. Immortalisés par le pinceau et la tapisserie, tous les aspects de l'Espagne sont présents : pages poudrés, élégantes marquises, vigueur des scènes champêtres, danses de société et rondes campagnardes, jeux de cartes et déjeuners sur l'herbe.

La grâce du Trianon et le charme de la *palazzina*, plus agréable que les grands salons de réception, amenèrent Charles III, le grand monarque de l'époque bourbonnienne, à faire élever, parmi des jardins de pins sauvages et des vergers, une *casita* de proportions exquises, destinée au Prince des Asturies, le futur et ridicule Charles IV. Les claisons sont revêtues de mosaïques de marbres précieux veinés d'un granit rose et lumineux. Les mille riens gracieux d'une époque se trouvent réunis dans les chambrettes d'un palais qui était un vrai musée avant d'en porter le nom et de s'ouvrir au public.

On s'émerveille de voir des femmes du peuple écouter attentivement les explications du guide et admirer sans l'ombre d'envie les ornements précieux que la royauté accumula en exploitant un peuple livré à la merci du hasard.

LISBONNE

Lisbonne s'annonce par un tohu-bohu d'édifices et de groupes de maisons, séparés les uns des autres par des potagers qui nourrissent la capitale portugaise. Un étranger ne saurait s'y retrouver. Une immense construction rouge coiffée de coupoles mauresques est l'arène où se déroulent les courses de taureaux auxquelles le marquis de Pombal, ce grand réformateur qui vécut au XVIII^e siècle, interdit toute effusion de sang : à certains égards, les combattants s'exposent à plus de risques, mais on épargne au public le spectacle des chevaux éventrés et la boucherie savante dont le taureau furieux était la victime. Dans les faubourgs, toutes les fenêtres pavoisent, mais ces étendards sont du linge multicolore. Lancé à toute allure, le train brûle les étapes. Au bout d'un long tunnel, voici le quai.

Sur ces lieux s'élevait une cité aussi ancienne que Santarem; le terrible tremblement de terre la rasa en 1755, et l'on ne peut comparer cette catastrophe qu'à celle dont Lima fut le théâtre; transformées en bûcher, les ruines virent périr une quarantaine de milliers de personnes dont le vent emporta les cendres. Pombal, le ministre-philosophe du roi Jean V, fit reconstruire la ville dont on ne conserva qu'une partie des faubourgs. On traça dans toutes les directions des avenues toutes droites, lesquelles, assez larges pour l'époque, étranglent, de nos jours, la circulation. Sous les règnes suivants (jusqu'à Pedro IV) la ville neuve ne cessa de s'agrandir; actuellement, elle s'étend sur des collines et de petites vallées, occupant une large surface qui descend jusqu'aux rives du Tage. Celles-ci, situées à plusieurs kilomètres de la tour élevée à l'embouchure, bordent, de fait, la mer.

Le fleuve confère à la ville son charme et son animation. Cependant, capricieux comme la mer, il connaît, comme elle, le flux et le reflux, inonde de ses vagues les plages de sable, et, empêché de traverser la ville, se contente de la borner. Les collines ondulant sur l'autre rive sont couronnées de maisons de campagne. La ville s'étend en deçà et contemple le spectacle offert par les vagues furieuses et les majestueux bateaux qui sillonnent la mer.

Sur l'île, depuis bien longtemps rattachée au continent, les rois avaient, jadis, élevé une solide tour de guet qui n'a rien perdu de sa fierté; au-

dessus des salles basses et voûtées et des escaliers menant aux terrasses et aux loggias, se dressent des phares modernes. Plus loin, face à l'ancien lit du fleuve, dom Emmanuel et son fils Jean fondèrent un des plus grands couvents du monde, dédié à Bethléem, dont le portugais, rapide et enclin aux ellipses, fit Belem.

L'église Sainte-Marie, de l'ordre de Saint-Jérôme, stupéfiée par l'exubérance de son grand portail: somptuosité du gothique flamboyant, délicatesse des statues du royal fondateur et de son épouse Marie, fille de Ferdinand le Catholique et d'Isabelle, ornements végétaux empruntés aux Indes que les Portugais venaient de découvrir, médaillons dans le style le plus pur de la Renaissance. La même splendeur se retrouve à l'intérieur, qui est d'une hauteur impressionnante; le plafond repose sur les quatre piliers graciles du narthex, tandis que la voûte de la nef est soutenue par deux formidables piliers en pierre sculptée. Les ornements présentent tout ce que l'imagination la plus effrénée et la plus audacieuse emprunta à l'art de toutes les époques. Ce mélange hétéroclite, qui s'inspire de toutes les périodes antérieures, ne paraît pourtant ni lourd ni confus.

Les origines de ce style « manuélite » firent l'objet de maintes recherches et les découvertes ne manquèrent pas. Mais Jean de Castilho ayant travaillé en ces lieux après 1500, lorsque le délire provoqué par la découverte des trésors de l'Inde s'accompagnait d'une foi infinie en toutes les possibilités, on peut affirmer qu'il puisa son inspiration dans les gigantesques temples hindous, où toutes les fantasmagories composent un démentiel chaos, lequel, l'œil s'y accoutumant, se résout en une bouleversante harmonie. Le Dieu chrétien, le doux Jésus qui se fit immoler pour le rachat de l'humanité, se vit apporter en offrande l'art destiné aux mystérieuses divinités du millénaire culte aryen.

Les mêmes caprices sautent aux yeux dans la sacristie, où le pilier, orné de curieux oiseaux d'inspiration orientale, soutient les arcs de la voûte par un jet de lignes divergentes d'une stupéfiante hardiesse. L'incroyable luxuriance des ornements de pierre anime également le double cloître, si impressionnant par sa longueur. Au bout, cette autre façade, hérissée d'une foule de clochers pointus, domine le fleuve qui conduit à la mer les grands vaisseaux en partance pour d'autres Indes, encore inconnues alors. Les trèfles gothiques s'unissent au naturalisme de la Renaissance et à certains détails tout embaumés des senteurs venues de cieux plus bleus et plus brûlants. Pour harmonieux qu'il soit, l'ensemble surprend et déroute par mille particularités. On y trouve réunis tous les éléments d'une synthèse dont l'inclémence des temps arrêta l'évolution.

Je n'en veux pour exemple que la fontaine au lion et ces éléphants portant sur leurs dos endurants les sarcophages de Manuel et de Marie. L'autel, au tabernacle admirablement ouvragé, est encore entouré des tombeaux des

autres princes de la dynastie; de grandiloquentes inscriptions latines en vers célèbrent leurs mérites ou déplorent leurs destinées. Jean III, Catherine d'Autriche, fille de cet impérial Espagnol que fut Philippe II, Sébastien, qui, se mesurant au sultan du Maroc pour la prise de Fez, tomba devant Alcazarquivir, dom Antonio, le roi-moine en exil, l'adversaire de Philippe II, l'usurpateur, des infants morts au berceau, tous dorment de leur dernier sommeil.

Jadis régnait en ces lieux le silence d'une communauté de moines priant pour le repos de l'âme du découvreur de terres et de tous les princes de sa famille. Mais après Pombal, qui chassa les jésuites, la tradition de philosophie anticléricale qu'il laissa fit expulser tous les autres ordres religieux; seuls subsistèrent les rares exemplaires que maintinrent au Portugal les ministres étrangers. L'église royale, devenue une abbaye de Westminster portugaise, voit la poussière recouvrir les stalles du chœur réservées aux chanoines, ainsi que les admirables têtes de bois sculpté, tandis qu'elle recueille Vasco de Gama, le triomphal voyageur, et Camoëns qui chanta sa gloire. Des gisants scellent leurs tombes grandioses. Une main pieuse posa sur la tombe du poète un modeste bouquet de fleurs toutes fraîches. Dans de recoins ténébreux, reposent João de Deus, le poète, plusieurs politiciens de nos jours, ainsi que le président fusillé en 1918 pour « avoir aspiré à la dictature ».

Dans le cloître réservé à la prière et aux déambulations silencieuses, s'ébattent en piaillant plusieurs centaines d'enfants aux crânes tondus, pensionnaires d'un grand orphelinat.

Țara latină cea mai depărtată din Europa: Portugalia (Note de drum și conferințe), Bucarest, 1928, pp. 21 — 25.

EVORA

Entourée d'un paysage assez gai et sous un soleil magnifique apparaît Evora dans l'admirable clarté d'un climat continental dont la chaleur rappelle la fournaise de l'été roumain.

Devant la gare s'amorce une longue avenue bordée de murailles arabes qui interdisent la vue, menant à une agglomération de maisons où les 17 000 âmes qui y vivent de nos jours sont loin de rappeler l'ancienne capitale de la Lusitanie romaine, florissant grenier de la métropole.

L'empreinte romaine y est indélébile. En ces lieux où, voici deux mille ans, Viriathe, le berger, succomba sous les coups de Sertorius, où l'ancienne Eboracum celtique (v. Eboracum, devenu York en Angleterre) fut appelée par César d'un nom de gloire et d'honneur, l'on retrouve Rome dans les monuments, les âmes, les comportements. Ce caractère essentiel et permanent, rien ne vint l'effacer ou l'affaiblir : ni la « philosophie » française et mathématique de Pombal (comme à Lisbonne), ni l'élan pris par l'économisme anglais moderne (comme dans la capitale et à Porto).

Remontons les ruelles tortueuses, fascinantes par leur étroitesse, serpentant parmi les maisonnettes couvertes de tuiles antiques et dont la blancheur s'égaie de chardonnerets en cage ; leurs portes s'ouvrent sur des intérieurs frais ; aïeules, mères, filles et enfants y travaillent posément ou bayent aux corneilles. Et partout un pullulement de chats, animaux presque sacrés en cette contrée. Nous voici arrivés sur la place bornée par la cathédrale massive, la Bibliothèque, le Musée, un charmant jardin public — ne sommes-nous pas au pays des fleurs ? — et le Temple attribué par le peuple, si non par l'histoire, à Diane, la chaste déesse du clair de lune.

Intactes et robustes, les colonnes se dressent sur le soubassement aux marches rongées par la mousse, effritées par le temps. Les chapiteaux corinthiens s'ornent, sur le côté, d'une fleur bizarre posée comme sur un manteau de femme. Quelque part s'élève une tour que l'imagination populaire fait remonter à Sertorius ; à quelques kilomètres de la ville, sur la route menant à *la Cartucha*, l'ancienne Chartreuse, un aqueduc romain surplombe la route.

Le Musée regorge de vestiges romains, grandes plaques et fragments de pierre gravés de lettres claires et fines. On croit en voir plus qu'il n'y en a en réalité. En effet, perpétuant les traditions des lapidaires anciens et épris, comme le Roumain du Hațeg, de l'ouvrage bien fait et des pierres votives artistiquement exécutées, les artisans ont toujours usé des mêmes procédés et le plus souvent de la même langue, depuis l'abandon, au XVI^e siècle, de l'écriture gothique aux brisures si compliquées. A l'intérieur des églises, comme partout, abondent, recouvertes d'inscriptions en langue vulgaire ou en latin, ces larges plaques ordinairement blanches, mais parfois veinées de porphyre rose, portant les mots « aquí jaz » (ci-gît) au-dessus des dépouilles humaines. L'immense nef centrale du couvent des Franciscains est pavée de ces dalles où, sous les pas des fidèles, s'effacent peu à peu les lettres harmonieuses et rondes.

C'est Rome encore que l'on retrouve dans la fontaine publique bâtie au XVI^e siècle et portant des caractères du même style sur le globe de marbre jaune d'où jaillissent les eaux retombant en cascade dans le bassin aux rebords brisés. Rome se perpétue dans les cours intérieures où se morfond quelque ânon, et chez les richards où s'ébatteut leurs chiens de chasse élancés. Et les arcades ombreuses de la grand-place, où s'abritent les marchands qui nous proposent des tissus anglais et ces larges pelisses à double pèlerine que les Portugais adorent porter pendant leurs hivers sans neige, sont aussi des vestiges de Rome. Rome revit dans les magasins et les restaurants — pas le moindre bistrot dans toute la ville — donnant directement sur la rue; la nuit venue, on baisse un store en bois ou en fer qu'il m'est impossible d'apercevoir. Rassemblés derrière les barreaux sur le rebord des fenêtres de leur prison, les détenus semblent se réunir au café (institution introuvable au Portugal), et cela, c'est encore Rome. Les manteaux flottant au vent, que les étudiants troquèrent contre la toge, rappellent, eux aussi, l'Eborâ romaine: la démarche solennelle, filles et garçons, le plus souvent nu-tête, sont tous vêtus de noir par-dessus la chemise d'un blanc immaculé. La franchise et la finesse de la race dont témoignent les plus humbles sont également de Rome.

Football et bicyclette passionnent les enfants, dont certains ont le fond de culotte déchiré — il n'en est pas un, cependant, qui s'abaisse à mendier ou à importuner le passant. Les malheureux en haillons eux-mêmes sont trop fiers pour tendre la main. A la brune, les étudiants vêtus de noir ne font pas la cour aux jeunes filles penchées à leurs fenêtres (au Portugal les fiançailles durent des mois, voire des années); ils prennent la liberté de causer avec leurs belles amies par-dessus le mur qui les sépare. Sur son banc de pierre, le paysan enveloppé d'une pelisse rappelant la robe de bure du franciscain, trace gauchement des chiffres sur son carnet, et nous croyons voir un brave *civis* d'Eborâ mettant au point ses *negotia diurna*.

Une nouvelle Rome s'est tout naturellement confondue avec l'ancienne, parce qu'elle procédait de la même essence: c'est la Rome catholique. Pombal et ses « philosophes » ont eu beau faire, cette Rome-là survit. Quelque nombreux que soient les éléments mauresques de la colonnade du cloître de Loyos, la première survit dans les réfectoires et les cuisines de ce couvent, et le catholicisme marque de son empreinte la majestueuse cathédrale

Lycéennes ou étudiantes, aux cheveux dénoués dans le dos et retenus par un ruban noir, font fi de toute gêne pour se prosterner en public devant les autels des saints et des saintes, parés comme des idoles, grands faiseurs de miracles en matière de « repêchage » aux examens. C'est encore Rome qui nous accueille à la grande Bibliothèque où travaillent les rares étudiants en lettres; des manuscrits enluminés de miniatures françaises, allemandes, voire ibériques, y paraissent déplacés, non moins qu'une icône gréco-italienne sur fond doré du XVI^e siècle, qui représente Constantin et Hélène portant un disque sur lequel on peut lire, tracée en caractères latins, l'inscription *In hoc signo vinces*. Le prédicateur franciscain dont l'ample geste souligne le verbe riche et harmonieux nous fait songer à une autre tribune. La chapelle, dont un artiste à la fantaisie macabre tapissa les murs d'un entrelacs de crânes et de tibias — « Nous attendons les vôtres » est-il dit à l'entrée — fait contraste, par ce mépris asiatique de la vie, avec le labeur quotidien et le respect des réalités qui sont les caractères essentiels de la romanité

Le Moyen Age ne se révèle que dans l'Eglise Saint-Blaise dont les clochetons sont d'inspiration bourguignonne, et dans la beauté des lignes, légèrement mauresques, de l'église franciscaine édifiée, dit-on, au XIII^e siècle. C'est le Moyen Age aussi qui inspira la délicate fantaisie et l'originalité des fenêtres, ainsi que la dentelle en fer forgé, plus récente, dont s'agrémentent les portails du palais aujourd'hui désert, mais habité jadis par le roi Manuel, ce croisé de sang français en terre africaine soumise aux Arabes, le grand souverain des découvertes.

Ces paisibles beautés se marient admirablement dans l'harmonie du parc dont les fleurs, appartenant aux espèces les plus rares, dominent la plaine bordée à l'horizon par l'ondulation de lignes bleutées. Le cygne apprivoisé pousse des cris de faim en allongeant amicalement le cou; autour du tronc épais du palmier séculaire frisent les blancs pétales des roses grimpantes; les bosquets ombreux dégagent d'enivrants et mystérieux effluves. La gloire dorée du couchant éclabousse de violet la nuit du levant, impatiente de s'auréoler d'une couronne d'étoiles.

Ibidem, pp. 37—41.

ATHÈNES

La colline de l'éternel miracle blanc s'élève tout près, entre les evzones vivants qui montent la garde, les petits evzones de carton proposés par le marchand de pantins (« Karaguioz-evzoni ») et les vendeurs de minuscules égrugeoirs en laiton et d'objets d'art populaire. Il vaut mieux la contempler longuement, de loin : dominant la masse irrégulière des édifices modernes, presque immatérielle, la demeure de la déesse se dresse tout naturellement sur un autre plan que celui de la vie quotidienne ; elle n'a rien de commun avec ce qui s'est passé depuis qu'une religion toute simple, presque folklorique — le christianisme — règne dans les vallées.

Parfois le Parthénon semble s'évanouir dans les vapeurs de l'aube ou les brumes du crépuscule. Des ailes invisibles l'enveloppent pour le soustraire aux profanations de l'ignorance et de l'incompréhension dont la curiosité ose s'aventurer jusque-là. Le ciboire de la beauté se protège contre d'involontaires atteintes. D'autres fois, Zeus le transperce de rayons éblouissants qui dorent son fronton. Nous voyons s'épanouir alors un sourire d'une grande sérénité, rempli de pitié pour ces audaces et ces tourments dont nous tirons orgueil. Les dieux célèbrent leurs vèpres païennes.

Je me dirige vers le Parthénon le long d'une *via triumphalis* bordée de ruines. Dressées ça et là, les immenses colonnes du temple de Jupiter encerclent un vaste désert. Plus loin, à ma gauche, privé de l'arrière-plan montagneux et de l'azur éternel qui font la gloire du temple suprême, le Théséion, consacré au héros créateur, se présente intact, sans avoir subi les outrages du temps ou ceux des bombes chrétiennes destinées à la forteresse qui couronnait la colline. Voici l'arc de triomphe d'Hadrien et la vivacité de sa colonnade supérieure. A ma droite apparaît soudain la rondeur de ce jouet de marbre qu'est la Maison des Vents. Dans ce quartier pétri de précieux souvenirs, la vie moderne est presque invisible à force d'humilité. Passé les vestiges imposants du temple de Bacchus, j'aperçois, dressé sur son roc tourmenté qui, par endroits, enfle comme les flancs d'un univers en gestation, le Temple.

D'un côté, il est précédé par les gigantesques cariatides des Propylées; de l'autre, par un délicieux et blanc fantôme: Niké, demeure de la victoire. L'Erechthéion, qui occupe un quart du sommet de la colline, s'écarte. Libre devant nous se dresse la façade solennelle et gracieuse où la pureté des proportions grave l'évangile de la beauté. Une messe sans paroles est, semble-t-il, célébrée à l'abri des colonnes rouillées depuis deux mille ans par les rayons de soleil.

Et maintenant, faisons abstraction de tout ce qui jure avec l'ambiance: la guérite, les grilles en fer, voire les vestiges des remparts moyenâgeux qui assemblerent, en un ordre inconnu aux rythmes grecs, les pierres tombées de l'antique enceinte. Le regard abolit tout ce qui n'est ni pierre grise, ni ciel bleu!

.....
Le Céramique. Les fouilles effectuées par les Occidentaux ont mis au jour une foule de tombeaux, petites boîtes de marbre dépourvues d'inscriptions. La statue d'un personnage assis dont les barbares brisèrent la tête. Sur son haut piédestal, le superbe taureau aux cuisses arrondies. La bête, elle aussi, est sereine. L'artiste ne l'a pas saisie dans la fougue de l'attaque. Pourquoi? Parce que tout ici est *euprèpie*, après avoir été *eurythmie*. Le patient animal y est sensible. Il a sa place dans la théorie sacrée. En lui aussi il y a un élément divin, et ce qui est divin impose une telle attitude.

Les morts aussi ont l'âme en paix. Sur plusieurs sarcophages, les petits visages arborent le sourire. Des scènes délicatement gravées. Des inscriptions parfaitement lisibles recommandent le défunt aux dieux et adressent au passant d'aimables souhaits de bon voyage: *χοῖρε!*

Il n'y a rien là des phantasmes — têtes de mort, squelettes — qui nous persécutent, rien des horreurs dont s'accompagne la décomposition; ce n'est pas nous, d'ailleurs, qui nous désagréons, mais ces éléments passagers dont nous nous sommes servis pour devenir mouvement et lumière, et qui, lorsque nous fermons les yeux, se répandent dans l'univers des mouvements et des rayons auxquels la pensée fait défaut. Il s'agit bien d'avoir du chagrin! Quand on songe à toute la joie qu'eut en partage le plus malheureux des hommes, peut-on éprouver autre chose que de la reconnaissance envers ces dieux que nous ignorons?

Au milieu poussent les fleurs de laurier rouge, flammes éternelles à la mémoire des morts qui n'ont pas pleuré.

L'Antiquité s'éteignit-elle en ces lieux? En apparence seulement. Un sol, une race ne se dépouillent pas aisément de ce qui fut leur création suprême un millénaire durant.

La christianisme byzantin y planta ses églises. Croix, coupoles soutenues pas quatre triangles, pilastres, toits de tuiles, sculptures maladroites, lignes

confuses et tortueuses, croix, symboles sacrés venus du fond de l'Asie. C'est ainsi à Kapnikarea, c'est ainsi à Manastiraki, c'est ainsi à Saint-Eleuthère.

Mais regardons-y de plus près. Ces proportions sont d'ici, proportions uniques au monde, révélées par la déesse dont le temple, là-haut, fut, lui aussi, aspergé d'eau bénite et recouvert, au Moyen Age, de fresques pareilles à celles du « couvent » dans la vallée. Les proportions sont autrement importantes que le style, car c'est en elles que s'inscrit le caractère foncier de la race. Les formes, elles, se propagent d'un pays à l'autre. Marbre, colonnes incrustées, ornées, brisées, tout cela nous l'avons repris aux monuments anciens dont les débris mêmes semblent imposer une certaine ordonnance. Les ténèbres et la paix du tombeau règnent dans ces temples consacrés au dieu douloureux et solitaire, à qui l'esprit grec donna pourtant une mère qui aime et qui pleure, et une foule de saints qui l'adorent: ils forment une Cour sacrée, réunie dans le nouveau Olympe. Et, toujours en éveil, pénétré d'une joie de vivre douce et sereine, cet esprit s'attache sans relâche à rompre le charme judaïque.

Vederi din Grecia de azi, Bucarest, 1937, pp. 15—17, 18—20.

JUGEMENTS
SUR LE PRÉSENT
(1934-1940)

LA VICTIME DE VIENNE: LE CHANCELIER DOLLFUSS

La bête humaine, qui exerce son empire en tant de domaines, vient de faire une nouvelle victime. Un groupe de conspirateurs en uniformes de policiers a pénétré dans le Palais du Gouvernement et abattu le chancelier Dollfuss.

L'homme qui vient de mourir était doué d'une énergie extraordinaire; pauvre, d'une parfaite simplicité de mœurs, dépourvu du faux prestige des dictateurs ordinaires, il mettait sa gloire à servir fidèlement sa petite patrie qu'il croyait devoir mettre à l'abri des vagues tumultueuses de l'impérialisme allemand. Dollfuss, qui n'était pas un magicien, ne plastronnait pas. Fonctionnaire d'un pays accoutumé à obéir aux autorités, il ne disposait pas de moyens propres à créer et maintenir des idoles.

Ce qui était une lacune pour lui devient un avantage pour sa succession. Il était de ces hommes qui ne sont pas irremplaçables.

Qui, autant que lui, est persuadé qu'on ne saurait contraindre à force de bombes un peuple à se soumettre à un pouvoir détesté, et que les lanceurs de bombes méritent la corde, pourra faire à Vienne ce que fit l'homme supprimé par les brigands recevant leurs ordres du pays où un mort de plus ne compte pour rien.

Dans cette atmosphère opprimante, tous les hommes de bien, survivants d'une civilisation morale défunte, seront à ses côtés.

1934

Oameni cari au fost, III, pp. 390—391.

UNE CIVILISATION D'INUTILITÉ ET DE GASPILLAGE

Une civilisation saine doit avoir une double assise: *épargner la nature et ménager l'homme lui-même*. En outre, elle doit naturellement être harmonieuse dans ses éléments, de façon que l'un d'entre eux ne soit pas favorisé au dommage des autres. De tout ce que fait une époque, doit se détacher une impression d'unité et une autre, de beauté, sans toutes espèces de grincements et de chocs qui enlaidissent la vie. Mais la chose capitale, au point de vue de la persistance de l'homme sur la terre, pour des fins élevées, vues de loin et non au moment ou le dernier malheur, inéluctable, est sur le point de se produire, c'est cette *économie des moyens* et cette *économie des forces*.

La civilisation n'a pas le droit de piller et elle ne peut se retourner contre elle-même, œuvrant à la réduction de cette énergie humaine d'où, en dernière instance, part tout.

Néanmoins, c'est là le caractère de la civilisation dont nous sommes si fiers et que nous serions tentés de placer au-dessus de tout ce que les hommes ont déjà fait, en d'autres temps: incessamment *elle appauvrit la nature et laisse l'homme plus faible*.

Jamais on n'a travaillé de la sorte, contre les conditions nécessaires à la vie.

Les anciennes civilisations orientales ont pu détruire çà et là, dans les guerres qu'on se faisait, non par orgueil ou par avidité mais pour l'honneur des dieux, auxquels le vaincu, celui qui était mort, étaient présentés en tant que sacrifice. Il y avait alors de petites armées, dépourvues de moyens techniques; les luttes se terminaient autour d'une forteresse. Ce qui se trouvait de l'autre côté de la grande route demeurait intact. On demandait très peu à la nature, au cours d'une vie très sobre. On n'épuisait pas la terre et on ne fouillait pas jusqu'au fond les richesses minérales. L'effort auquel on pouvait soumettre l'esprit humain et ce pauvre corps, qui est le nôtre, et dont il dépend, était bref et faible. Des races puissantes sont issues de ces essais de quatre mille ans et, tout autour d'elles, l'abondance était pour d'autres séries d'êtres humains.

Ces Orientaux, jusqu'à nos jours — et ceci les rend différents de notre Occident européen, tellement tourmenté, qui se frappe la tête contre toutes les parois, qu'il élève, paraît-il, jusqu'à soixante étages, exprès pour avoir à quoi se cogner, — ces Orientaux, dis-je, n'ont pas eu, comme nous, la passion du plaisir et le besoin du tourment, du plaisir pour le plaisir et du tourment pour le seul tourment. Dans leur conscience, éclairée par un haut idéal religieux, même naïf dans sa forme, ils trouvaient des consolations qui remplaçaient totalement la grossière satisfaction des sens; quant à la quiétude imperturbable de l'âme, elle était pour eux le but suprême de l'existence, une quiétude qui leur donnait l'illusion de les placer à côté des dieux, considérés les maîtres de tout l'ordre du monde.

Imaginons à présent la vie — beaucoup plus avancée en tant qu'*humanité* — d'une cité grecque.

Sous un climat doux, les besoins de nourriture sont réduits, tout comme ceux de l'habillement, si léger et si élégant, offrant par la seule ligne ce que nous tâchons d'obtenir au moyen de parures chères ou de toutes sortes d'ornements dépourvus de goût. Il y a une certaine uniformité dans ces vêtements, et seul un sens plus élevé de l'harmonie, une appréciation plus délicate des moyens, peut distinguer les uns des autres, au lieu des prétentions et de la provocante bousculade actuelles. Personne ne cherche à couvrir de son bruit — et les autres bruits sont si rares — la voix d'autrui: l'éloquence garde une note sereine et calme, le mot est juste, que l'on prononce avec une particulière politesse, recouvrant la texture précise et forte des idées; tout autour, un monde peu bavard, écoute et réfléchit. Une architecture entière d'un autre silence, un art des attitudes harmonieuses forme le cadre de cette scène de haut enseignement. A côté, dans le gymnase, dans la palestre, une jeunesse — habituée dès le début à la mesure — essaye ses forces, dont elle n'exige pas ce que, de manière saine, elles ne pourraient donner. Les spectateurs eux-mêmes ne sont là que pour observer, juger, décider, avec une réelle joie pour leurs âmes aussi, sans inciter par des gestes, par des cris, par une nervosité contagieuse, qui se détache d'eux, les lutteurs qui même sans cela pourraient, avec une autre formation, perdre contenance. Dans les spectacles de force, l'athlète n'est pas considéré, ainsi qu'on observe aux courses de taureaux, l'animal, qui d'un coup de cornes éventre le cheval et rejette, d'un seul effort, par-dessus sa tête, celui qui le défie.

Tout comme dans les discours politiques on poursuit intelligemment le rythme, de même dans les fêtes civiques, la jeunesse fleurie déploie ses théories, accompagnées de chants de gloire et de mouvements qui appellent la sérénité. Au théâtre, où l'on ne paye pas l'entrée et on ne tente pas le public par la représentation de tout ce qu'il y a de plus strident et de plus bas dans la vie, les spectateurs viennent s'installer, selon un ordre sagement établi, sur les gradins de marbre, pour s'instruire et se nettoyer l'âme. Et dans les jardins, dont la ver-

de dure est perpétuelle, les penseurs passent doucement, professeurs sans chaire, sans rétribution, sans cours et sans manuel, semant à tout venant qui veut écouter, les paroles de la nouvelle sagesse.

Cet admirable héritage a passé ensuite aux Romains, qui, avec un bon sens paysan, rangé, calculé et réfléchi, ont su l'utiliser et, en certains sens, le porter plus loin. Après les grandes transformations qui ont eu lieu à la fin de l'antiquité, quelque chose a subsisté de cette transmission ininterrompue, afin de nous laisser à nous, les gens d'une époque contemporaine, qui s'est mise en route avec poésie et sagesse, quelque chose de ses saines qualités.

Et, tout d'un coup, par suite de certaines découvertes, qui exploitées avec mesure, eussent pu aider à faire le véritable bonheur de notre race, un esprit démoniaque, une hâte endiablée de tout accaparer pour une seule génération, a envahi les peuples et leur a donné, en même temps que des possibilités comme il n'y en avait jamais eu encore, une frénésie de posséder, de goûter, d'abîmer et d'anéantir autant que possible.

Nous arrachons tout ce que nous pouvons aux réserves de la nature et il nous semble encore que cela ne suffit pas. Nous spolions bêtement les moyens de vie de ceux qui viendront après nous, car nous faisons des choses dont nous n'avons pas réellement besoin. A quoi servent, en effet, les bagatelles d'un faux art, que ne peuvent voir que ceux qui sont reçus dans nos demeures, toutes ces babioles qu'à un moment donné on ignore totalement, mais faute desquelles notre maison nous semblerait dépouillée? Plutôt que de faire des musées pour tout le monde, où soit présenté le beau véritable, un résultat technique digne d'attention, nous faisons nos collections privées, où l'inutilité la plus évidente est aux prises avec le plus criard mauvais goût. Nous cachons aux yeux des autres des objets qui, s'ils ont une réelle valeur, devraient être à la portée de tous. Le dernier des employés, le plus pauvre petit bourgeois possède, entre ses quatre murs, plus que n'avait Goethe dans sa chambrette de Weimar et même que tant de princes dirigeants de notre époque. Les forêts sont abattues, les mines vidées, afin de faire chaque jour, chaque instant, des objets que le fabricant, affolé par le bruit de son exploit, ne sait ni à qui, ni où ni à quel prix il va les vendre. Avec des machines, qui fouillent profondément la terre, en Amérique du Nord on prépare des récoltes qu'on devra jeter à la mer, si on ne peut les vendre à bon prix. Le sillon, violenté et abandonné, deviendra avec le temps un désert.

Pour tranquilliser ceux qui sont, à juste titre, allarmés par cette folle prodigalité, on fait briller le leurre de certains miracles de la science, au moyen desquels on pourrait remplacer ce que nous détruisons si aveuglément. Mais quel est l'homme de bon sens qui peut avoir foi en de telles promesses, sans aucune garantie?

Jeté, dès ses premières années, dans l'innommable chaos d'une vie d'hurllements, de bruits et de lumières aveuglantes, dans l'air vicié par la fumée

des voitures et noirci par la pluie des poussières de charbon, le pauvre homme moderne, dont la demeure se trouve dans un coin de *building*, exposé à tous les bruits d'un environnement non réglé et en continuel changement, est poussé vers un travail épuisant, qui lui fait chercher un refuge dans le plaisir qui entame plus profondément ses nerfs malades.

En fait, malgré les liaisons apparentes, ce martyr d'une civilisation absurde est seul : la famille n'est qu'un souvenir, quand elle n'est pas un fardeau ; l'amitié a disparu depuis longtemps, avec les lettres et les conversations d'antan, la vie de société, avec des échanges d'idées, est impossible ; les distractions se cherchent dans la confusion du dancing, avec les danses barbares et les étreintes de n'importe quel inconnu, pendant que la musique des nègres siffle et marque le pas. C'est parmi les malades de ce genre de vie que vont s'engendrer les enfants, qui seront encore plus malheureux que leurs parents.

Ou bien est-il écrit que, avant que cette petite planète touche à sa fin, l'être supérieur qu'elle a produit doive périr par son inconséquence effrénée ?

1936

Sfaturi pe întunerec (conférences à la radio). I, Bucarest, 1936, pp. 419—424

SOUVENIRS DE FÊTES

Je ne me rappelle pas avoir jamais écrit un de ces articles hypocrites et creux, sans rapport avec l'heure présente, dont une vieille tradition fait, un peu partout, l'accessoire indispensable des fêtes de la Nativité.

On me pardonnera de ne pas faire cause commune avec ceux dont le talent a trouvé moyen de renouveler un sujet depuis longtemps passé de mode.

Je ne puis, cependant, m'empêcher de comparer l'ambiance dans laquelle baignait cette fête jadis à celle, pesante et traversée d'éclairs menaçants, qui, malheureusement, nous enveloppe. Et l'on ne voit pas surgir à l'horizon l'homme ou la puissance capable de remédier à cet état de choses.

Dans les Souvenirs, souvent choquants, parfois caricaturaux — comme je ne me suis pas fait faute de le souligner dans le dernier numéro d'une revue publiée par mes soins en français — que l'Etat major allemand a trouvé à propos de publier au sujet du maréchal von Mackensen (qui, au demeurant, mit à la disposition des lecteurs jusqu'à sa correspondance privée), on évoque certaines veilles de Noël célébrées par les Allemands sur le territoire roumain occupé et exploité.

Le combat de Rimnicul-Sărat livré, le chef allemand déplorait des circonstances qui contraignaient ses hommes épuisés, maculés de boue et de sang, de songer à la chaleur du foyer et à la douceur d'une vie de famille dont les tenaient éloignés les horreurs d'une guerre irrationnelle.

Et cependant, ces tristesses paraissent peu de chose auprès des calamités que nous promet un monde dont chacun semble avoir pris à cœur d'embrouiller les affaires inextricablement.

Le déferlement des Barbares même (dont la lenteur épargnait à la civilisation l'atrocité d'une catastrophe générale) n'a pas donné naissance à une telle mêlée de peuples, à ce heurt des ambitions, à ces grands cris de colère dont nous fûmes les témoins en cette malheureuse année 1938.

On foule aux pieds des traités qui, bons ou mauvais, ne s'appuyaient pas moins sur l'étude des circonstances nationales et du droit des peuples; les trans-

formations auxquelles nous assistons naissent non point de négociation diplomatiques qui savent ménager les susceptibilités tout en préparant de futures alliances, mais se font à force de coups de poings sur la table et en frappant du pied. Des nations qui se croyaient parvenues à jamais au faite de leur existence sont humiliées et tremblent dans un état d'incertitude auquel elles feignent de se soumettre, le cœur frémissant de rage. De grands peuples, habitués à commander en maîtres, s'interrogent avec inquiétude sur leur avenir. D'autres nations, ayant atteint leurs buts nationaux après un martyre séculaire, voire millénaire, craignent de voir leurs destinées remises en question par ceux qui, désireux de s'assurer la part du lion lors d'un éventuel partage de territoires, daigneraient jeter à leurs voisins les miettes de pays impuissants à se défendre victorieusement.

A ces actions brutales, à ces menaces capables de jeter l'humanité dans un chaos sans issue, s'ajoute la tristesse de voir l'homme perdre confiance en le facteur moral.

Aussi chacun de nous, en quelque situation qu'il se trouve, renonce-t-il aux idéologies élevées pour se mettre en quête de n'importe quelle satisfaction, fût-elle la moins justifiée, et par des voies empruntées à la violence.

Les premiers vers de *L'Enfer* du Dante constatent que :

Ayant parcouru la moitié de ma carrière,
Je me trouvai dans une forêt obscure,
Car je n'étais plus dans la bonne voie.

Ces vers, chacun de nous est en droit de se les redire de nos jours.

Et une question se pose : verrons-nous paraître le guide pareil à Virgile, le poète-prophète, pour nous indiquer la voie à suivre parmi ces ombres de damnés, et nous prouver que, au-delà des victoires et des défaites provoquées par les intérêts et les passions, il est une justice suprême, clémente aux âmes pures et impitoyable aux méchants ?

Neamul românesc, XXXIII (1938), 29 décembre, n° 285.

« L'ESPACE VITAL »

Une nouvelle formule vient de s'ajouter à celles dont la raison d'être est de tout excuser: *l'espace vital*.

Après avoir proclamé bien haut les droits historiques — dont la violation est toute relative — et invoqué je ne sais quel droit national, dont les exagérations s'opposent à toute collaboration entre les peuples, on nous rebat les oreilles avec le besoin qu'éprouverait chaque groupe national de préparer d'ores et déjà le terrain d'activité des générations futures.

D'aucuns sont — ou feignent d'être — séduits par ce nouveau mot d'ordre.

Ils ne songent pas — ou, peut-être, se refusent-ils d'y songer — qu'à leurs revendications ou pourrait en opposer d'autres de même nature: tu cherches ton espace vital chez moi, pourquoi ne le ferais-je pas de même?

A tenir pareil langage, *les Etats* commettront une grosse erreur. *C'est aux nations qu'il appartient de chercher leur espace vital, mais dans un sens tout différent.*

Les nations peuvent s'étendre en esprit et par leur œuvre et cela sans violer des frontières ni ouvrir des blessures.

C'est ainsi que procédèrent les nobles nations de jadis pour devenir grandes.

Neamul românesc, XXXIII, 1939, 14 juin, n° 127.

LES DEUX HÉROÏSMES

Nous voyons, de nos jours, se manifester deux sortes d'héroïsmes, bien différentes l'une de l'autre.

La forme la plus ancienne — de date récente, mais contemporaine d'années douloureuses — consiste à témoigner à tout moment d'une énergie soucieuse de parvenir à ses fins; une fois le but atteint, elle n'estime pas avoir accompli sa tâche; désireux de faire comprendre tant aux siens qu'aux autres, et surtout aux ennemis qu'il a à cœur de se créer, que le gouvernement extraordinaire et génial n'a rien perdu de sa puissance, cet héroïsme-là esquisse des gestes menaçants afin de semer l'épouvante.

Ces menaces incessantes ont, toutefois, donné naissance à une autre sorte d'héroïsme. Celui-ci dédaigne les démonstrations spectaculaires et ne songe guère à créer des illusions. Loin de lui le désir de faire montre d'une force dont, peut-être, il ne dispose même pas. Son seul propos est de maintenir sa situation issue de la nature même des choses ou de l'effort soutenu des générations. Prêt à tendre la main pour conclure la paix, il n'hésite pas à assumer les risques de la plus sanglante des guerres.

Le premier de ces deux héroïsmes endosse la responsabilité de la ruine totale de la civilisation; le second monte la garde devant ses remparts.

Neamul românesc, XXXIV (1939), 29 août, n° 189.

FACE À LA GUERRE

Les troupes allemandes sont entrées dans Danzig et attaquent le Corridor; les avions du Reich ont bombardé un certain nombre de villes polonaises présentant un intérêt stratégique, dont Varsovie et Cracovie. On en verra les effets ! Les groupes d'Etats en antagonisme viennent, évidemment, de mobiliser.

Le gigantesque massacre commence sans épargner les populations civiles.

Dans les circonstances que nous traversons et compte tenu de la sage décision de défensive que nous nous sommes imposés, nous avons, tous ceux qui sont capables d'influencer l'opinion publique, le devoir de nous surveiller rigoureusement.

Notre conscience souveraine garde pourtant le droit de juger sans fléchir l'aspect humain et moral de la catastrophe que les chefs d'Etat les plus généreux furent impuissants à prévenir.

Conscient de la réserve que m'impose ma charge, je ne donnerai pas le mauvais exemple en provoquant la prise de mesures que tout gouvernement se doit d'arrêter en cas de besoin.

Il me sera permis, toutefois, de former des vœux pour la victoire des droits nationaux et de ceux qui les ont toujours respectés.

Par ailleurs, mon expérience d'historien me permet de prédire à tous ceux qu'épouvante *la matière*, que la victoire appartiendra non pas à la technique, pour supérieure qu'elle soit, mais au génie de chefs conscients de combattre en faveur de la justice et de l'humanité. Qui espère frapper vite et fort se heurtera à la résistance dont seuls font preuve les peuples qui, vouant un culte à l'honneur, témoignent, depuis des siècles, de leur esprit de sacrifice.

Neamul românesc, XXXIV (1939), 3 septembre, n° 194.

PEUT-ON DÉTRUIRE DES PEUPLES ENTIERS?

Nous voyons reparaître, sous sa forme la plus cruelle, la vieille théorie selon laquelle les petits États n'ayant pas droit à l'indépendance appartiendraient à tels « espaces vitaux » et on ne devrait les inscrire sur la carte que pour faire voir auquel des grands États ils reviennent.

Cette imposture grossière doit être repoussée avec indignation par tous les pays, et non seulement par ceux dont la légitime fierté se trouve insultée et le droit à l'existence, menacé.

On pouvait tenir un pareil langage du temps où l'État se réduisait à une union fortuite de territoires et de groupes humains qu'il était loisible de détruire ou de transformer à sa guise.

Mais, après le triomphe du principe des nationalités, les États, même les plus petits, sont des nations.

A leur tour, les nations représentent une forme organique de l'humanité.

Il n'est pas de méthode qui les pourrait anéantir, car elles ne résultent pas de l'application d'une méthode. Les nations « naissent », on ne les fabrique pas.

Aussi verront-elles les oppresseurs recevoir un juste châtement.

Neamul românesc, XXXIV (1939), 9 septembre, n° 199.

SACRIFIER AUX DIEUX DU MAL

De jour en jour montent plus haut les flammes de l'holocauste gigantesque dévorant les victimes d'une guerre déclenchée en dépit des conseils dispensés par les esprits soucieux de préserver le patrimoine, si difficilement acquis, de l'humanité.

Ce que l'on nomme le « front oriental » et qui n'est autre que le territoire sacré d'une patrie, voit périr des milliers de jeunes gens qui défendent, les armes à la main, le pays où ils naquirent.

Leur seul crime est d'offrir leur vie à leur pays et à leur peuple.

La neutralité ne saurait endurcir les cœurs et il n'est pas de raison qui puisse les condamner à se faner.

Insensibles à la victoire des forces déchaînées, quelles qu'elles soient, nos pauvres cœurs saignent à chaque coup de la faux meurtrière, devant cette riche moisson de jeunes vies humaines.

Neamul românesc, XXXIV (1939), 12 septembre, n° 201.

KRATOS KAI BIA

La terrible tragédie d'Eschyle revit dans toute son horreur.

Enchaîné sur le roc de la fatalité, nous voyons se débattre l'audacieux titan, ce Prométhée qui osa dérober aux mystères célestes le feu destiné à ennoblir la vie de l'homme.

La haine au cœur, grinçant des dents, deux puissances invincibles de la matière brute — Kratos (la force) et Bia (la violence) — forgent sans relâche les chaînes qui empêcheront le titan de se pencher avec compassion sur l'humanité.

Au moment même où j'écris ces lignes, le Prométhée de l'idéal humain, ce trésor de justice et de pitié, est enchaîné au roc insensible, et, d'un bout à l'autre de l'Europe, on entend retentir les coups de marteau qui rivent les clous.

Mais Prométhée n'est pas mort. De millénaire en millénaire, son verbe prophétique donne naissance à une civilisation qui est l'œuvre éternelle de l'immortel Titan.

En ce jour, neutres, nous le sentons vivant encore dans nos cœurs meurtris.

Neamul românesc, XXXIV (1930), 13 septembre, n° 202.

QUEL SERA LE VAINQUEUR SUPRÊME?

Dans la fureur du combat actuel, chaque peuple tresse déjà les couronnes de laurier destinées au triomphe dont on prépare les voies par tous les moyens.

Pour l'heure, le vainqueur est celui qui occupe le plus vaste territoire, qui détruit le plus grand nombre d'œuvres d'art, qui tue autant d'hommes que possible.

Mais celui qui sera le vainqueur définitif, et pour un long avenir, celui-là c'est un autre.

C'est celui qui saura ne pas abuser d'une victoire remportée à un prix qui, certes, est loin de faire honneur à l'humanité.

C'est celui qui ne gardera pas en sa possession une terre étrangère dont la malédiction frappera tôt ou tard l'usurpateur.

C'est celui qui n'humiliera pas les âmes, dont la vengeance sera d'autant plus cruelle qu'elle se sera fait attendre plus longtemps.

Neamul românesc, XXXIV (1939), 30 septembre, n° 216.

VOIX QUI DOMINENT LA TEMPÊTE

On a beau imposer à l'intelligence la loi du silence afin d'abêtir les sociétés les plus évoluées par la grossièreté uniforme d'une pensée de commande : au cours de la terrible épreuve qui secoue le globe, on entend s'élever des voix qui couvrent le vacarme infernal du canon et des mitrailleuses.

Étrangers à tout égoïsme, étouffant en eux jusqu'aux intérêts les plus naturels de leur pays et de leur nation, perdus parmi les adorateurs serviles de la force et les vendus corrompus par une vile propagande, des hommes se dressent qui, incapables de renier la foi dont, jusqu'ici, se nourrissaient les âmes les plus pures, s'efforcent de faire entendre à l'humanité la voix de la raison et de la pitié.

Des écrivains, tel Paul Valéry, des hommes d'Église, tels les archevêques de Paris et de Canterbury, crient bien fort, après que la voix du Pape s'est tue, dans la mêlée des haines exacerbées.

Les chefs d'État responsables des horreurs auxquelles nous assistons sont empêchés de les entendre par le vacarme incessant dont les assourdit leur orgueil. Mais des millions d'êtres humains — et jusque dans les pays fiers de leurs tristes exploits — accueillent leur message comme un baume.

Et lorsqu'il est question d'organiser la conférence qui, apportant la paix, consacrerait les ruines, une autre conférence réunit déjà dans le secret de leur conscience, les hommes mêmes qui, eux, ne provoquèrent aucune guerre.

Neamul românesc, XXXIV (1939), 15 octobre, n° 229.

UNE NOUVELLE « ARME INCONNUE »

A cette malheureuse et patiente humanité on promet une nouvelle « arme inconnue ».

Cet instrument de destruction incomparable serait en mesure, dit-on, de réduire à merci n'importe qui; justice, bravoure, esprit, génie militaire ne servent plus à rien: l'« arme inconnue » les réduit à l'impuissance. Aussi longtemps, du moins, que le secret n'en sera point percé, car, aussitôt après et de part et d'autre, on s'empressera d'anéantir la race humaine et tout ce que celle-ci a été capable de créer. Cette promesse, couronnement de la civilisation, serait un don fait à l'humanité, qui gagnerait ainsi un petit nombre de braves gens, mécaniciens et officiers.

Toutefois, avant d'aboutir à ce résultat sublime, il nous reste une autre « arme inconnue »

Loin de consterner par sa soudaineté, elle demeure invisible et, plus habile que la main la plus sûre, leurre tous ceux qui, tôt ou tard, sont destinés à succomber sous ses coups.

Cette arme, c'est la *résistance spirituelle qui rend illusoire toute conquête.*

Un État a été vaincu; un peuple subit le joug de la race supérieure qui sut profiter d'une meilleure technique. On croit que tout est dit. Quand chacun de nous s'opposera à ces desseins criminels, je ne donnerai pas cher du pouvoir d'une poignée de fonctionnaires ignorants et d'une troupe consignée à la caserne, malgré toutes ses mitrailleuses et ses fusils automatiques.

Neamul Românesc, XXXIV (1939), 24 octobre, n° 235.

SUPÉRIEURS ET INFÉRIEURS

Voici que de nouveau un penseur allemand, expert en une certaine économie politique (faussée depuis longtemps par son intrusion, avec ses dures catégories, dans les rapports délicats et compliqués entre États et entre nations) vient nous faire la leçon; son domaine est cette « géopolitique » dont les exigences engendrèrent le dogme de l'hégémonie de l'« espace vital » lequel, s'il ne fonde pas de nouveaux États, est prêt d'engloutir le plus grand nombre possible de pays existants.

La formule sacrée est simple. Un peuple voué à « l'agriculture inférieure » ploie l'échine devant un État qui fabrique des machines et ne peut satisfaire chez soi sa faim dévorante. Dès ce moment, il fait partie d'un « espace vital » dont il lui est interdit de sortir. Défense lui est faite de vendre ses produits agricoles selon sa propre initiative comme aussi de créer de nouvelles industries, tandis qu'on lui enjoint de liquider celles qu'il possède. Point n'est besoin d'ajouter que sa production subit un contrôle rigoureux.

Est-ce là de l'économie politique? A Dieu ne plaise! L'économie politique camoufle l'annexion politique.

Il suffit de réfléchir pour comprendre que la situation actuelle empêche l'existence de tout État absolument indépendant. A l'indépendance absolue se substitue une interdépendance dont le réseau infiniment compliqué et capricieux s'étend sur tous les pays. Chaque nation accuse une certaine supériorité ci, une certaine infériorité là, par rapport à d'autres nations lesquelles, dans l'absolu, ne sont ni supérieures ni inférieures. Décréter ces degrés serait établir une fausse théorie; en faire une réalité politique serait une insolence.

La vraie supériorité appartient à la morale. Celle-ci s'accommode à la pauvreté passagère et aux retards dans l'organisation de l'économie. L'infériorité la plus scandaleuse consiste à profiter d'une heure de chance pour faire subir à d'autres nations la domination d'une économie provisoirement supérieure.

QUAND APPARAÎTRONT LES SPECTRES

Détruire un État est chose aisée, notamment quand une société fondée sur une brillante civilisation technique s'attache, des années durant, et sous les yeux aveugles des autres, à atteindre ses fins. Une fois les « surprises » prêtes, on les lâche. Peu après — et dans des proportions non atteintes jadis par tous les Barbares réunis — des villes entières ne sont plus que des tas de ruines, avec tout ce qu'on ne pourra jamais refaire. La matière détruit la matière.

L'homme, lui, demeure, même si amoindri, humilié, frappé, foulé aux pieds.

Là où on lui permet de jouir de sa liberté, il nourrit de ses fruits la terre entière. L'âme assassinée par les souffrances auxquelles il succombe, il quitte le tombeau où l'ensevelit un ennemi acharné à le faire disparaître. Errant çà et là, il mène une vie illusoire qui sème l'épouvante parmi ceux dont il empoisonne l'existence.

Songez aux Polonais, après le partage de leur pays. Ils étaient l'avant-garde de tout mouvement révolutionnaire; en 1848 en Prusse, en Italie, chez nous. La même chose et à la même époque, avec les Hongrois sans Hongrie, les Italiens sans Italie.

Pour peu qu'on "ensevelisse" des hommes de cette trempe, on les verra hanter tous les pays du monde, et il n'est point de charme qui les retienne au tombeau.

Neamul românesc, XXXV (1940), 10 mars, n° 57.

LA PROFONDE CORRUPTION DES IDÉES

Plus effrayant qu'une brutalité inconnue à ce jour est le principe même qui l'engendre et auquel ne sauraient atteindre les moyens techniques dont dispose la défense que nous sommes contraints tous d'opposer: ce principe, c'est la profonde corruption des idées.

Des idées les plus vénérables, les plus chères à nos cœurs, les plus sacrées.

A-t-on vu assez de générations combattre pour leur idéal national! Celui-ci se résumait en une formule: libérer afin d'éduquer et d'ennoblir. Ce fut là l'un des grands credo de l'humanité.

Cependant, une poignée d'hommes dépourvus d'esprit religieux, rebelles à toute loi morale et dénués de culture réelle, corrompirent les peuples à leur profit, étendant cette corruption aux foules immenses qu'ils réussirent à dominer. Il est, de nos jours, tels pays où le nationalisme consiste à subjuguer d'autres nations et à détruire de propos délibéré des civilisations tout entières.

Depuis les grands penseurs français du XVIII-e siècle, et surtout depuis Adam Smith (dont on vient d'honorer à juste titre la mémoire), on s'est attaché, pour rendre service aux hommes — à tous les hommes — à découvrir les principes de la division du travail, des échanges entre les classes et les peuples. Par-dessus toutes les découvertes d'ordre matériel, s'affirmait un grand amour de l'homme.

De nos jours, la corruption des mêmes principes conduit à l'hérésie de l'« espace vital ». Chaque peuple qui dispose des moyens humains et techniques nécessaires procède à l'asservissement de l'animal humain appelé à fournir un travail d'esclave; en guise de garantie, on occupe son territoire.

La civilisation la plus haute a de quoi se vanter !

Neamul românesc, XXXV (1940), 16 mars, n° 62.

LE FILS DES VIKINGS

Jadis, portés par le vent du large, des preux, assurés de la faveur des âpres dieux du Nord et soutenus par la volonté de vaincre, abandonnaient les fjords silencieux pour aller chercher dans les pays chauds et féconds ce que leur refusait le ciel gris de leur patrie.

On les voyait arriver dans leurs barques à la proue recourbée, entourés de leurs fidèles, sans autre arme qu'une vieille et bonne épée au flanc, car ils auraient rougi d'user de quelque autre moyen dans leurs justes combats avec un adversaire non moins loyal. Rentrés dans leurs foyers, ils s'enorgueillissaient d'un butin conquis sans ruse. L'histoire ne les situe pas au nombre des bien-faiteurs de l'humanité, ils n'appartiennent pas non plus à ceux dont la perversité fut cause de décadence morale.

C'est là l'histoire des Vikings venus du Septentrion et favorisés des dieux du Walhalla.

Aujourd'hui, sur ces mêmes rivages, on assiste à l'exode d'une foule incapable de se défendre contre une invasion furieuse servie par une technique qui empêche les vertus humaines de se manifester. Un sang innocent arrose la terre des aïeux avant que les arbres bourgeonnent et que les premières fleurs du printemps égarent les rares clairières. Des inconnus menacent de mort tout désir de liberté. Et Haakon, le successeur des Rois de la Mer, souverain errant enveloppé dans les plis du drapeau, quête un appui avant de fournir l'effort suprême.

Qui donc osa jamais dire que le Moyen Âge fut une époque terrible?

Neamul românesc, XXXV (1940), 18 avril, n° 89.

ET ENSUITE ?

Il est des esprit profondément impressionnés par le combat auquel se ivrent les machines et les robots. Ils tirent des conclusions, condamnent à mort les uns, portent aux nues les autres et, s'abandonnant aux violences verbales auxquelles nous sommes accoutumés, s'imaginent résoudre les problèmes politiques les plus ardues.

Nous adoptons leur tournure d'esprit, feignant de partager les convictions qu'ils affichent; nous acceptons le résultat des opérations qu'ils font, ajoutant des armées qui capitulent, des dynasties errantes, des villes d'art transformées en bûchers, tout cela pour réjouir les âmes perverses, en Roumanie comme ailleurs.

Un fois remportée la victoire totalitaire, totale, universelle et définitive, à quoi devons-nous nous attendre ?

Peut-on mobiliser à jamais plusieurs millions d'hommes à toutes les frontières ? Peut-on soutenir sans faillir un effort aussi énorme uniquement pour que les machines se tiennent toujours prêtes ? Peut-on maintenir les foules fascinées au paroxysme pour les amener, à l'instar des typhiques secoués par quarante degrés de fièvre, à accomplir des miracles ? Peut-on forcer tant de nations fières de leur passé à abdiquer leur grandeur spirituelle ? Peut-on les tuer toutes de la hauteur où volent plusieurs milliers d'avions ?

Messieurs les pressés, qui applaudissez à tout rompre comme autant de Feld-maréchaux vainqueurs, c'est là tout le problème.

Neamul românesc, XXXV (1940), 16 mai, n° 107.

LE FINAL TRAGIQUE

« *Causa victrix diis
placuit, victa Catoni* »

La défense éperdue de la patrie semble s'être heurtée à de nouvelles difficultés, et ma main se refuse à définir l'acte que s'est cru obligé d'accomplir le plus glorieux des généraux de l'armée française.

On ne tardera pas à en voir les suites. On les verra, aussi, plus tard.

Ce ne seront pas celles auxquelles on s'attend en ces heures terribles où se déroule l'immense tragédie historique.

Le gouvernement ne s'identifie pas plus à l'armée que l'armée ne s'identifie à la nation. De même, les plus éclatants succès remportés par la technique ne coïncident pas avec la notion de victoire.

Quoi qu'il en soit, le lendemain devra faire frémir les cœurs, aguerrir l'esprit, raidir la volonté.

Chacun est désormais livré à ses propres moyens, comme force et comme esprit. Comme esprit surtout, qui est éternel, tandis que la force, tributaire du hasard et de l'organisation, est toujours passagère. Mais jamais l'esprit humain ne renoncera à ses exigences fondamentales : la justice et la liberté.

Neamul românesc, XXXV (1940), 20 juin, n° 133.

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS	5
TABLEAU CHRONOLOGIQUE	13
PRINCIPAUX OUVRAGES D'HISTOIRE ET D'HISTOIRE DE LA CULTURE DE N. IORGA	19
CHOIX DE TEXTES	
PAGES D'HISTOIRE ET DE THÉORIE DE L'HISTOIRE	
Deux conceptions historiques	27
L'Homme préhistorique	36
Moyen Age et Antiquité	39
L'Homme byzantin	47
Byzance après Byzance (Préface)	56
Les Etats roumains et les nouvelles phases de l'Empire ottoman	62
Guerre de Vlad Țepeș contre les Turcs	68
Etienne le Grand	72
La fin de Michel le Brave	77
La nouvelle synthèse roumaine et son influence	80
Seconde époque de la synthèse roumaine au XVIII ^e siècle	85
PORTRAITS LITTÉRAIRES	
L'originalité de Virgile	93
Villehardouin	103
Dante Alighieri	108
Gœthe	113
Un héros moderne: Henrik Ibsen	121
La mort de Tolstoï	124
Henryk Sienkiewicz	126
Un Athénien de Paris: Maurice Croiset.	127
Pirandello	128
IMPRESSIONS DE VOYAGE	
Par dessus la colline de Streiu à Hațeg	133
Brașov	135
Sucevița	138

Snagov	142
L'art des Indiens d'Amérique	147
La mer, telle que je l'ai connue	150
Oxford	155
Paris	158
Arles	161
L'Escorial	166
Lisbonne	170
Evora	173
Athènes	176

JUGEMENTS SUR LE PRÉSENT (1934—1940)

La victime de Vienne; le chancelier Dollfuss	181
Une civilisation d'inutilité et de gossillage	182
Souvenirs de fêtes	186
« L'espace vital »	188
Les deux héroïsmes	189
Face à la guerre	190
Peut-on détruire des peuples entiers?	191
Sacrifier aux dieux du mal	192
Kratos kai Bia	193
Quel sera le Vainqueur suprême?	194
Voix qui dominant la tempête	195
Une nouvelle « arme inconnue »	196
Supérieurs et inférieurs	197
Quand apparaîtront les spectres	198
La profonde corruption des idées	199
Le fils des Vikings	200
Et ensuite?	201
Le final tragique	202

INTREPRINDEREA POLIGRAFICĂ „ARTA GRAFICĂ”



